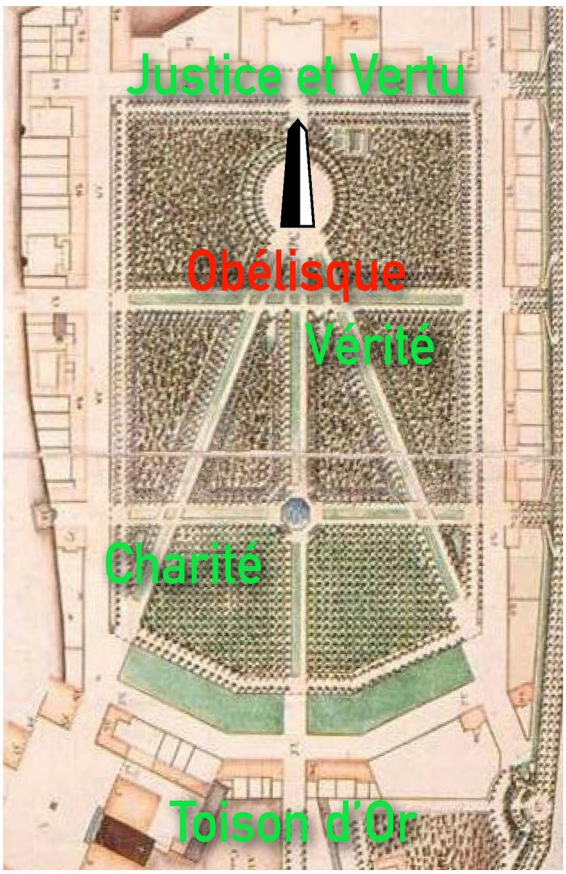
Joël Goffin

Le Quartier Royal
une forêt de symboles

Le Parc, le Palais de la Nation et Saint-Jacques-sur-Coudenberg
le plus grand ensemble maçonnique au monde ?



Cette étude de Joël Goffin est mise à disposition selon les termes de la Licences Creative Commons
utilisation libre de l'article à condition de citer l'auteur et la source.
L'ensemble des textes et les hyperliens sont en ligne sur le site bruges-la-morte.net.

Bruxelles, le 27 décembre 2017

La Force pour l'entreprise, la Sagesse pour l'exécution et la Beauté pour l'ornement.

Rituel maçonnique

Il suffit que la foule prenne plaisir à la vision du spectacle :
aux initiés n'échappera pas, dans le même temps, sa haute signification,
comme c'est aussi le cas, entre autres dans *La Flûte enchantée*.

Goethe à propos de son Faust

– Quels sont les devoirs d'un Franc-Maçon ?
– Fuir le vice et pratiquer la **vertu**
– Comment doit-il pratiquer la vertu ?
– En préférant à toute chose la **justice** et la **vérité**

Catéchisme maçonnique

Les vrais secrets sont ceux qui continuent à être des secrets
même quand on les dévoile.

Je fais ceci en mémoire de *ceux qui ont été et de ceux qui ne sont plus.*

Maçonnerie des Templiers (18e siècle)

Pierre Van Maldere, Maître des Concerts de Charles de Lorraine
Symphonie en B majeur opus 4-3

Les hyperliens (soulignés en bleu) sont très utiles.

Ils permettent de découvrir des extraits d’articles, de l’iconographie et des sources qui viennent appuyer mes propos.

Le PDF est conçu pour devenir un syllabus recto-verso.

Avant-propos : La franc-maçonnerie dans les Pays-Bas autrichiens

Au 18e siècle, la plus grande partie de l'actuelle Belgique relevait de l'empire d'Autriche sous l'appellation de Pays-Bas autrichiens.

La franc-maçonnerie fut introduite très tôt dans nos contrées situées en face de la Grande-Bretagne et limitrophes de la France. La situation se structura enfin en 1770 quand le marquis de Gages reçut une patente de la Grande Loge d'Angleterre et constitua dans la foulée la Grande Loge Provinciale des Pays-Bas autrichiens.

À l'origine, elle ne comptait que cinq ateliers ; en 1785, il en existait vingt-six ! Le marquis de Gages organisa plus tard des Chapitres qui dispensaient les « Hauts Grades » (cf. chapitre III, annexe 4). De nos jours, on parle de grades de perfection qui prolongent les trois grades fondamentaux des Loges symboliques dites « bleues » : l'Apprenti, le Compagnon et le Maître. Il n'existe aucune supériorité hiérarchique entre ces niveaux et les « Hauts Grades ». L'initiation et les trois grades fondamentaux sont amplement suffisants. Mais dans la seconde partie du 18e siècle, plus particulièrement en France, il y avait une surenchère de degrés qui permettaient aux uns de se distinguer des autres, par vanité ou par désir chimérique de posséder un secret supposé toujours plus mystérieux. Le développement de la franc-maçonnerie dans nos régions est étroitement lié à la politique de l'impératrice Marie-Thérèse qui lui était plutôt hostile. Mais son époux l'empereur François Ier, qui était un franc-maçon féru d'alchimie, et le gouverneur à Bruxelles Charles de Lorraine, qui était le protecteur de la Grande Loge Provinciale des Pays-Bas autrichiens, empêchèrent une politique de répression malgré la condamnation de la franc-maçonnerie par plusieurs papes, dont Clément XII en 1738.

La situation se détériora avec l'avènement de l'empereur Joseph II en 1780 qui n'était pas contre les principes de l'existence des Loges, mais qui se méfiait de certains courants qui la traversaient comme l'alchimie, la kabbale chrétienne, le mouvement rosicrucien, la filiation templière, etc. En 1784, quand fut constituée la Grande Loge d'Autriche, la Grande Loge des Pays-Bas autrichiens ne devint plus qu'une des sept composantes provinciales de la nouvelle Obédience établie à Vienne, soit une simple succursale. Le rescrit impérial de 1785 confirmera le bouleversement de l'ordre des choses, sous le prétexte d'empêcher les Loges « irrégulières » et de veiller à la qualité de leur recrutement (sic). Il réduisit à trois le nombre de Loges dans les capitales des « provinces ». Ne subsistèrent donc à Bruxelles que *L'Union*, *Les Vrais Amis de l'Union* et *L'Heureuse Rencontre*, la plus prestigieuse des trois par la qualité sociale et le cosmopolitisme de ses membres. La plupart des autres Loges disparurent, certaines poursuivant une activité clandestine sous la forme de sociétés profanes.

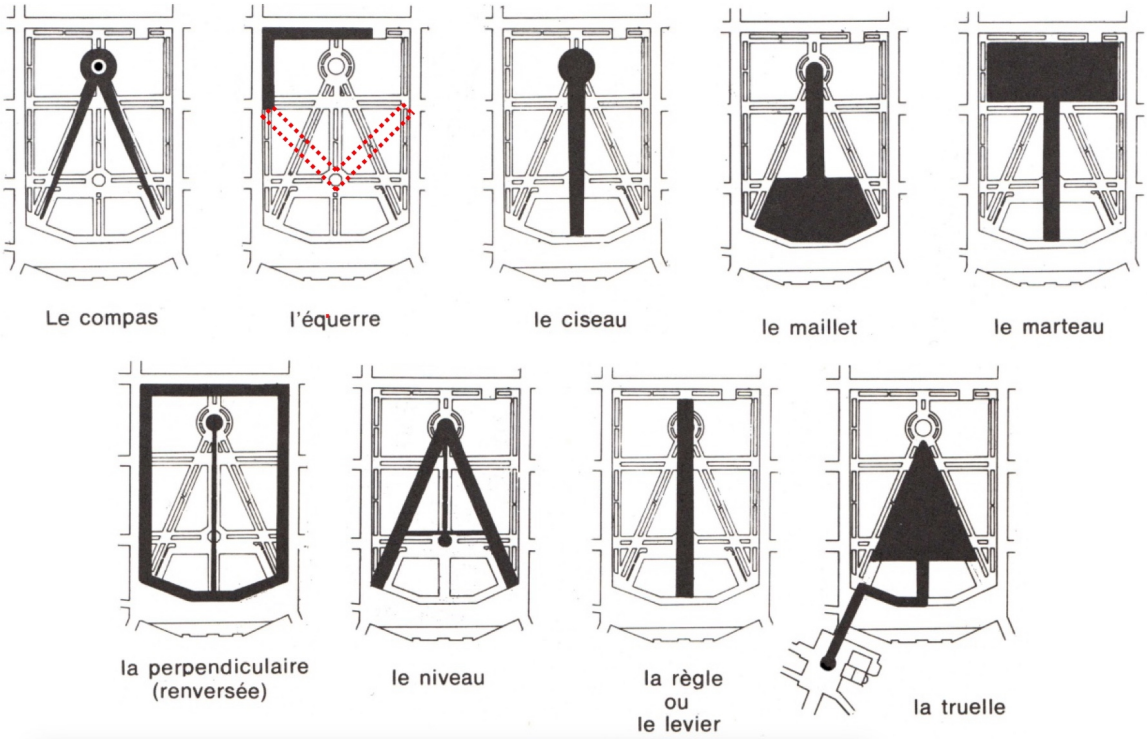
Dernier fait notable : en 1798, *Les Vrais Amis de l'Union*, qui deviendront au siècle suivant *Les Vrais Amis de l'Union et du Progrès Réunis*, parrainèrent *Les Amis Philanthropes*, dont l'activité après l'indépendance de la Belgique en 1830 sera inlassable et précieuse. Songeons par exemple à la fondation de l'Université Libre de Bruxelles en 1834 sous l'impulsion de Théodore Verhaegen.

Sans m’appesantir sur les origines de la franc-maçonnerie pas toujours claires parce qu’elles sont multiples, je me dois d’insister sur le fait qu’elle s’attache au perfectionnement individuel de ses membres par la voie symbolique. À l’origine, elle est une société charitable (ou philanthropique) qui aide à soulager les plus démunis ou à développer des œuvres de bienfaisance, mais aussi un lieu de sociétabilité émulatrice et émancipatrice. La diversité sociale des Francs-maçons (aristocrates, membres du clergé bourgeois cossus et artistes) permit l’échange des idées nouvelles dans la seconde partie du 18e siècle. C’est la période dit du « Siècle des Lumières ».

Dans cette étude, j’évoquerai la Stricte Observance Templière (SOT) et le Rite Écossais Rectifié (R.E.R.) qui constituent paradoxalement des réactions contre l’émergence de la Raison, sur fond de mystique et d’illuminisme chrétiens.

Ce serait une erreur fondamentale de les confondre avec les « Illuminati » qui entretiennent aujourd’hui les thèses conspirationnistes les plus farfelues, dont le fantasme de gouvernement occulte et mondial.

Chapitre I : Le Parc de Bruxelles ou le Plan Parfait ?



Description du Parc maçonnique

Dans son *Bruxelles, Mille ans de mystères*, où les intuitions originales y côtoient le fantasmagorique, Paul de Saint-Hilaire, souvent controversé, semble le premier auteur contemporain à avoir envisagé le tracé du Parc Royal de Bruxelles ou plus simplement du Parc de Bruxelles d'un point de vue maçonnique. Il y voit une volonté d'inscrire les principaux outils de la Loge dans le plan même du Parc. Ainsi se trouveraient les outils suivants : le compas (d'architecte avec anneau et vis), l'équerre – elle s'associe pleinement au compas, matière et esprit et elle est le bijou du Vénérable Maître –, le ciseau, le maillet, le marteau typique de la Stricte Observance Templière dont je reparlerai, le niveau, la règle ou le levier, la truelle, la perpendiculaire ou fil à plomb qui correspond à l'axe central du Parc. Notons que le niveau est pourvu d'un fil à plomb en son milieu.

Des Tableaux de Loge du 18e siècle associent la truelle au Vénérable Maître, notamment au R.E.R. Au grade d'Apprenti, elle sert à édifier « des temples à la Vertu. » Dans le cas présent, c'est Charles de Lorraine statufié place Royale en 1775 qui tient le manche de la truelle.

Pour les Maçons du 18e siècle, le compas est l'outil symbolique le plus important du fait de sa correspondance avec le Créateur, le Géomètre divin ou le Grand Architecte de l'Univers. D'où sa mise en exergue au Parc.

1. Le commanditaire : le prince de Starhemberg



Il est le petit-neveu du comte Ernst Rüdiger von Starhemberg, gouverneur militaire de Vienne et figure de proue de la résistance de Vienne, assiégée par les Ottomans, et de la « Grande Guerre » qui s'ensuivit de 1683 à 1699. Avec, il est bon de le préciser, l'apport décisif de Jean Sobieski, roi de Pologne. Dès 1765, la Maison de Starhemberg eut qualité d'État du Saint-Empire et droits d'égalité de rang avec les maisons souveraines, avec la qualification de « Hochgeboren (de haute naissance).

Alors que Georges-Adam Starhemberg (1724-1807) est âgé de trois ans, il perd son père. Il est éduqué à Vienne par sa mère et son grand-oncle Gundaker Thomas von Starhemberg, ministre autrichien des finances et de fait personnage de marque de la cour. Par la suite, il entame son Grand Tour : en compagnie d'un mentor, il visite un certain nombre de capitales et de cours européennes. Il est un temps le précepteur du futur Joseph II. Avant d'être nommé ambassadeur auprès de Louis XV. Il y négociera un spectaculaire retournement d'alliance en faveur de la France et de l'Autriche (Traité de Versailles, 1756) contre la Prusse grâce à ses liens privilégiés avec Madame de Pompadour.

Après cette mission diplomatique fructueuse, il revient à Vienne en 1766 où son ami Wenzel Anton Kaunitz réussit à le faire entrer au Conseil d'État en tant que ministre de la Conférence pour les Affaires intérieures. Entre-temps, il est fait prince héréditaire et impérial pour services rendus lors de sa délicate mission diplomatique à Versailles. Mais sa mésentente avec le futur Joseph II (celui qui apparaît dans le film *Amadeus*), qui le trouve trop proche de sa mère l'impératrice Marie-Thérèse, le contraint à tenter sa chance sous d'autres cieux. Il reprend donc sa carrière de diplomate et débarque à Bruxelles en 1770 avec le titre enviable de ministre plénipotentiaire (Premier ministre) auprès du gouvernement général des Pays-Bas-autrichiens. Il y succède au dispendieux comte Charles de Cobenzl qui venait de décéder. Notons que Cobenzl et Starhemberg avaient été reçus ensemble dans l'Ordre de la Toison d'Or en 1759. La cérémonie fastueuse s'était déroulée dans l'église de l'ancienne abbaye Saint-Jacques-sur-Coudenberg. Ce qui permet de conclure que Starhemberg connaissait dès cette année l'état du haut de la ville et l'espace en friche résultant de l'incendie qui avait ravagé le Palais du Coudenberg en 1731.

Ses bonnes relations avec Charles de Lorraine semblent avoir été constructives, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'il aura les mains libres pour un ambitieux projet urbanistique et d'une manière générale pour les affaires du gouvernement de Charles de Lorraine. Celui-ci préférait s'adonner aux plaisirs des princes de l'époque : la chasse, les fêtes fastueuses, le théâtre et l'opéra, mais aussi les sciences et l'alchimie dans un but plus mercantile que mystique.

Le gouverneur espérait surtout changer le métal vil en monnaie sonnante et trébuchante. Comme Cobenzl, le prédécesseur de Starhemberg, qui avait reçu à Bruxelles le fabuleux comte de Saint-Germain dans la perspective de renflouer facilement l'Autriche considérablement endettée après la Guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) et la Guerre de Sept ans (1756-1763).

Mais revenons à notre sujet principal. Dès 1775, Starhemberg décide d'élaborer le projet du futur Quartier Royal et du Parc qui en est l'épicentre, avec la bénédiction de Charles de Lorraine, du chancelier Kaunitz, ainsi que de Marie-Thérèse à Vienne le 10 mai 1776.

Il s'entoure de collaborateurs tels que le Conseiller aux Finances Ange-Charles de Limpens, membre éminent du Conseil des domaines et finances de Sa Majesté, et l'architecte Barnabé Guimard. Michèle Galand a démontré que Starhemberg est rapidement devenu le véritable gouverneur des Pays-Bas. Avec les pleins pouvoirs durant un an après la mort de Charles de Lorraine en juillet 1780[1]. De 1781 à mai 1783, il forme un duo exclusif avec Albert de Saxe-Teschen au nom de qui il gouverne. Tous deux sont membres de la Loge *Aux Trois Aigles* fondée en 1770 et passée à la SOT en 1773.

Pour des questions d'héritage mais surtout peu favorable aux idées de réformes radicales de Joseph II, il quitte notre ville en mai 1783 pour occuper à Vienne la charge honorifique de premier Grand Maître de la Cour, cette année coïncidant plus ou moins avec l'achèvement du Parc de Bruxelles qui restera son chef-d'œuvre. Il y retrouve son ami le chancelier Kaunitz. Ce dernier avait suivi de près les aménagements du Quartier Royal. Après la mort de Joseph II, l'empereur Léopold II confirmera Starhemberg dans sa fonction de Grand chancelier de la Cour. En tant que ministre de la Conférence, il participe aux consultations concernant une éventuelle guerre contre la Prusse.

Lorsque Charles d'Artois (le futur Charles X) et d'autres émigrés français arrivent à Vienne en 1791, Starhemberg les présente à la cour. Cependant, il ne croit pas à aux chances de succès du projet royaliste d'envahir la France révolutionnaire.

Après la mort de Léopold II, son successeur François I^{er} d'Autriche confirme Starhemberg dans sa fonction de chancelier de la Cour suprême.

Lorsque Bonaparte se présente en vainqueur devant Vienne en 1797, Starhemberg organise le transfert du gouvernement et de la cour à Prague. L'empereur charge Starhemberg de donner un avis d'expert sur un éventuel accord de paix avec la France. Par la suite, en dehors de ses fonctions de représentation, Le prince ne jouera plus de rôle politique significatif.

Le Freihaustheater de Vienne, situé dans une vaste propriété de Starhemberg, mettra à l'affiche 223 fois *La Flûte enchantée*, l'opéra maçonnique de Mozart qui était membre de la Stricte Observance à laquelle appartenait le prince. Il ne fermera le théâtre qu'en 1801 pour cause de nuisances locatives. Mais cette année correspond à celle de la suppression de la franc-Maçonnerie par l'empereur d'Autriche Frédéric II…

1 Michèle Galand, *Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens : 1744-1780*, Éd. ULB, 1993.

Fait remarquable en soi, le chancelier d'Autriche Kaunitz, franc-maçon éminent et favorable aux idées des Lumières, avait épousé une Starhemberg (Marie Ernestine). Ce sont les Kaunitz qui ont recherché une belle alliance avec les prestigieux Starhemberg dont la famille avait sauvé Vienne et l'Europe des ambitions ottomanes. Ce qui induit peut-être un rapport de préséance aristocratique du « Bruxellois » Starhemberg vis-à-vis de Kaunitz, perçu à Vienne comme l'homme politique le plus influent de l'Empire d'Autriche.

Malgré ses tendances illuministes chrétiennes, Starhemberg était favorable aux idées novatrices du Siècle des Lumières ou pour le moins au despotisme très éclairé. C'est ainsi qu'on lui doit la première école publique des Pays-Bas autrichiens, l'organisation de l'aide aux nécessiteux, la création de maisons pour sans-abri, la volonté de suppression de la torture, la mise en place de l'Académie thérésienne qui existe toujours, la sauvegarde de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, etc. Pendant la guerre d'indépendance américaine, Starhemberg tentera d'établir des contacts commerciaux avec la jeune nation émergente dont la plupart des fondateurs étaient francs-maçons (Franklin, Washington, sans oublier le marquis de Lafayette).

Parcours maçonnique de Starhemberg

Autour des années 1760-1780, dans la partie germanique de l'Europe, soit l'Empire des Habsbourg et la future Allemagne, la Stricte Observance Templière (SOT)[2] tient le haut du pavé et n'a pas de compte à rendre aux autres Obédiences européennes. L'Ordre des chevaliers teutoniques possédait des affinités intellectuelles avec la SOT, d'autant plus qu'elle se prétendait l'héritière de l'Ordre du Temple et voulait le reconstituer. Au début de son existence, elle n'hésite pas à revendiquer les biens temporels et les privilèges dont les chevaliers avait joui ! Elle est organisée en Provinces à l'imitation de l'Ordre du Temple. Ainsi, nos régions dépendaient de la Province de Bourgogne. Ses rituels parfois rudimentaires étaient d'essence templière et trinitaire. Toujours est-il qu'au Convent de Brunswick en 1775, la Stricte Observance était à son apogée : vingt-six princes allemands assistèrent aux travaux. Au Congrès de Willhemsbad (1782), elle prendra une orientation spiritualiste et ésotérique chrétienne avec le développement du Rite Ėcossais Rectifié (R.E.R) qui s'éteindra à la Révolution française avant de renaître de ses cendres au début du 20e siècle. En effet, le R.E.R. renoncera à la filiation templière au profit d'un idéal purement chevaleresque. Son maître à penser, Jean-Baptiste Willermoz, y souchera le martinézisme inventé par Martinès de Pasqually, le fondateur de l'Ordre des Élus Coëns, ou plus pompeusement Chevaliers Maçons Élus Coëns de l'Univers. Elle repose sur le principe de la régénération et la réintégration de l'Être dans son état primordial, celui qui précédait la chute adamique. Ce Rite est donc essentiellement chrétien et gnostique sur fond d'hermétisme, de kabbale chrétienne, d'arithmosophie, etc. Louis Claude de Saint-Martin, surnommé le Philosophe inconnu, réalisera une brillante synthèse des rites de Willermoz et de la doctrine de Martinès. La réforme en profondeur proposée en 1782 par Willermoz et son Régime Écossais Rectifié (R.E.R.) conduira à la disparition progressive

2 Cette dénomination est courante dans la francophonie (en abrégé SOT). On parle de « Stricte Observance » (Strikt Observanz ou SO) dans les pays germanophones,

de la Stricte Observance Templière (SOT) en tant qu'organisation structurée. On compte parmi les membres de la Stricte Observance, qui continuera à vivoter jusqu'en 1792, plusieurs célébrités : les écrivains Lessing et Wieland, Mozart, Goethe ou Hahnemann, fondateur de la médecine homéopathique. Grâce à l'influence de Maçons français établis dans la future Allemagne (Prusse, Saxe, etc.), la SOT aurait favorisé le développement des grades de Rose-Croix et de Chevalier Kadosh qui constituent aujourd'hui encore deux sommets du cheminement maçonnique.

Dans les années 1880, l'occultiste parisien Gérard Papus, devenu dépositaire des archives de Willermoz, en fera une source de ses publications qui influenceront le mouvement symboliste pictural et littéraire. De nos jours, une minorité travaille encore au R.E.R. au sein de la franc-maçonnerie.



À peine âgé de vingt ans, Starhemberg, le futur haut dignitaire de l'Empire, sinon le plus prestigieux d'entre eux, est reçu en 1744 comme membre affilié à Leipzig dans une Loge probablement dénommée *Aux Trois Compas* crée en 1741 qui deviendra tour à tour *Minerva* (1746), *Minerva zum Cirkul en* 1747, (*Minerve au Compas*) par fusion avec la précédente. Celle-ci adhérera à la SOT en 1766. Et enfin *Minerva zu den Drei Palmen* (*Minerve aux Trois Palmiers*), celle-ci résultant de l'union de *Minerva zum Cirkul* et *Zu den Drei Palmen (Aux Trois Palmiers).* Il n'y a aucune ambiguïté au sujet de son affiliation à Leipzig. Le Tableau repris sur le site de *Minerva zu den Drei Palmen* reprend son nom et sa qualité de diplomate. Il faut préciser que les villes saxonnes de Dresde et Leipzig en Saxe[3] constituaient le berceau de la Stricte Observance fondée par le baron Hund en 1756. Préalablement à cette affiliation saxonne, il est probable que Starhemberg ait été reçu-initié en 1742 ou 1743 à la Loge *Aux Trois Canons.* C'est le futur… prince-évêque de Breslau Philipp Gotthard von Schaffgotsch qui créa cette première Loge viennoise. Son nom se référerait aux trois canons d'instruction des grades symboliques (Apprenti, Compagnon et Maître). Elle utilisait la langue française pour ses travaux rituels et ses protocoles. Certains de leurs signes et phrases kabbalistiques renvoyaient à la mystique rosicrucienne et alchimique. Pour être membre affilié à Leipzig en 1744, Starhemberg a dû impérativement avoir été reçu Maître à Vienne avant cette année. Malheureusement, en 1743, l'impératrice Marie-Thérèse qui pensait que les fondateurs de la Loge étaient des agents de son ennemi le Roi de Prusse interrompit par la force la cérémonie solennelle au grade d'Apprenti d'un certain Trauttmansdorff, en dépit de la présence d'aristocrates de haut rang (un Starhemberg, un Salm, un Kaunitz, un Hesse-Rheinfels-Rothenboug, etc.). Le compte rendu ne cite toutefois pas de prénom, se contentant d'évoquer un « jeune comte de Starhemberg », ce qui était son titre à l'époque, et la présence d'un Chambellan de la Cour, fonction qu'l occupait à Vienne[4]. S'il s'agit bien de notre Starhemberg, cela semble ne pas avoir

3 Pierre-Yves Beaurepaire, *L'espace des francs-maçons. Une sociabilité européenne au XVIIIe siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2003. Cf. chapitre 4 sur la Maçonnerie en Saxe. En ligne.

4 Site complet sur la franc-maçonnerie germanique : https://www.freimaurer.de/ En ligne.

entamé ses bonnes relations avec l'impératrice Marie-Thérèse dont il deviendra l'un des proches confidents. Mais cette radiation brutale de sa première Loge l'aura sans doute rendu prudent en ce qui concerne le dévoilement de son appartenance à la franc-maçonnerie[5]. Même si Marie-Thérèse se montra plus tolérante par la suite.

Dès 1770, Starhemberg aura davantage d'affinités avec la Loge *Zu den drei Adlern* (*Aux Trois Aigles)* établie à Vienne, une ville avec laquelle il a toujours entretenu des contacts politiques et familiaux très forts. Albert de Saxe-Teschen, successeur de Charles de Lorraine à Bruxelles, deviendra le protecteur de cette Loge viennoise ultra-secrète. Un chapitre écossais de « Hauts Grades » lui sera même dédié, *Albert zum goldenen Helm* (Albert au Casque d'Or). La tendance rosicrucienne, férue d'alchimie, d'élixir de jouvence et autres élucubrations, y exercera une influence non négligeable (cf. p 62).

Dès 1773, Marie-Thérèse demande à Starhemberg de l'informer sur les activités des Loges dans nos contrées. S'appuyant sur des rapports d'indicateurs grassement payés, il lui enverra des rapports lénifiants croulant sous des détails insignifiants et inutilisables. Preuve supplémentaire de ses affinités maçonniques, un certain V. De Bonardy, contrôleur (inspecteur des finances) de Starhemberg, était le Vénérable des *Vrais Amis de la Justice* à Bruxelles. Il faisait envoyer le courrier de sa Loge à… l'adresse du prince[6].

Notre pays paraît avoir longtemps conservé des liens concrets avec la *Loge Minerve aux Trois Palmiers* de Starhemberg : c'est ainsi qu'Eugène Defacqz (1797-1871), Grand Maître du Grand Orient de Belgique (1842-1853) en devint membre d'honneur en 1850[7]. On ne voit pas très bien quel rapport pouvait exister entre Leipzig et le Grand Orient de Belgique… Sinon le prince et son Quartier Royal de Bruxelles ! À la même époque, Defacqz suivait de près les travaux d'une « commission du Parc » chargée de rendre son lustre au site dont la symbolique maçonnique semble avoir été renforcée dès les années 1840. Déjà en 1797, le comte de Lannoy, ancien membre de la Loge aristocratique *L'Heureuse Rencontre*, présidait une commission chargée par la Ville de gérer et d'entretenir le Parc. Il faut dire que les Sans-culottes l'avaient ravagé dès leur arrivée dans la capitale.

Pour l'anecdote, la Loge *Aux Trois Aigles* semble s'être sentie très en sécurité à Vienne. Elle organisait des tenues de manière quelque peu ostentatoire. L'empereur Joseph II conseilla au baron von Schmidburg (SOT) d'être plus prudent, de tenir des réunions plus rarement et plus secrètement, mais aussi de correspondre sur les questions maçonniques par cryptogrammes, etc. Quoi qu'il en soit, la Loge se développa et compta parmi ses membres plusieurs rejetons des plus grandes maisons autrichiennes et hongroises (Auersperg, Starhemberg, Forgach, Batthyany).

---

5 La Loge poursuivra toutefois des activités clandestines jusque dans les années soixante. Reinalter Helmut, Mondot Jean. *La maçonnerie en Autriche.* In: Dix-huitième Siècle, n°19, 1987. La franc-maçonnerie. p. 43-59. En ligne.

6 Renseignement aimablement fourni par André Kervella.

7 En 1855, sa Loge *Les Amis du Progrès* fusionnera avec *Les Vrais Amis de l'Union* pour former *Les Vrais Amis de l'Union et du Progrès Réunis*

2. L’architecte Barnabé Guimard ou Gilles Barnabé Guymard de Larabe



Né à Amboise, Guimard (1739-1805) entreprend des études à la prestigieuse Académie Royale d’Architecture à Paris auprès de Jean-François Blondel. Établi à Bruxelles en 1761, il attire l’attention du ministre plénipotentiaire Cobenzl, haut dignitaire maçonnique, qui apprécie son goût pour l’antiquité et qui le présente au chancelier Kaunitz. Celui-ci le désigne pour concevoir le catafalque de l’empereur du Saint-Empire François I[er] exposé dans la cathédrale Saint-Michel (1765). La même année, le magistrat de Bruxelles lui confie le soin d’ériger une fontaine-obélisque près de l’église Notre-Dame de la Chapelle. Une réplique y a été placée en 2005.

Parallèlement, Guimard travaille au Bureau des ouvrages sous la direction de Jean Faulte, l’architecte de Charles de Lorraine. Il collabore notamment à la conception des plans de son palais (actuelle place du Musée). En 1765, il claque la porte de l’atelier de Faulte, probablement parce que ce dernier a utilisé ses dessins et ses idées sans révéler cet emprunt à Charles de Lorraine.

Beaucoup plus tard, Starhemberg lui confiera le chantier de la place Royale, du parc éponyme et lui demandera d’édifier les hôtels de maître qui les bordent. L’ensemble prendra le nom de Quartier Royal. De par sa formation poussée, Guimard est peut-être apte à comprendre les enjeux symboliques de la commande de Starhemberg. En effet, la moitié des architectes parisiens faisait partie de la franc-maçonnerie. Aujourd’hui, il est reconnu comme l’auteur du plan d’ensemble, conformément aux recommandations de son prince[8]. Jacques-Benoît Vincent Barré aurait fourni le premier plan de la façade de Saint-Jacques-sur-Coudenberg, modifié par Guimard, et d’un hôtel de la place Royale (cf. chapitre III)[9]. On se demande pourquoi le prince a choisi le Français Guimard, qui n’avait pas obtenu le Grand prix d’architecture à Paris et qui était peu actif à Bruxelles, au lieu de Fisco et Baudour qui en 1772 avaient été pressentis pour dessiner une place rectangulaire à l’endroit des décombres de l’ancien Palais.

Starhemberg a le bon goût de lui adjoindre l’expertise de l’architecte paysagiste et jardinier de l’Orangerie du Parc Joachim Zinner, l’auteur du premier plan détaillé du Parc de Bruxelles. Les travaux d’aménagement du Quartier Royal dureront presque une décennie, de 1775 et 1784.

Avant de quitter Bruxelles fin 1783, Guimard exécute sa dernière commande officielle en érigeant un arc de triomphe éphémère à l’occasion de l’entrée des nouveaux gouverneurs dans leur capitale en 1781, Albert de Saxe-Taschen et son épouse Marie-Christine. Il achèvera sa fructueuse carrière chez nous en réalisant une maison de

8 Xavier Duquenne, *Le parc de Bruxelles*, CFC-Éd., Bruxelles, 1993, p. 35.

9 Pour connaître son rôle dans le projet de Starhemberg, consulter Guillaume Des Marez, *La Place Royale à Bruxelles*, M. Lamartine, Bruxelles, 1923. Effectuer une recherche sur « Barré ».

plaisance à Wannegem-Lede, une commune située entre Gand et Audenarde. L'architecte décède en 1805 dans le village de sa mère à Mosnes (Indre-et-Loire). On ne connaît aucun portrait de cet architecte météore et sa vie demeure mystérieuse sous de nombreux aspects.

Barnabé Guimard n'a laissé aucune trace domiciliaire dans les registres bruxellois. Il logeait probablement au Palais ou chez Starhemberg, 23 rue aux Laines (Hôtel de Mérode et siège du cercle privé The Merode) ou au château de Meudon, lieu de résidence de Starhemberg à Neder-over-Hembeek (en grande partie détruit, actuel parc Meudon).

Guimard était considéré comme un architecte indépendant de la Ville et de la Cour, contrairement à ses rivaux Fisco et Dewez. Il quittera Bruxelles peu après Starhemberg, son commanditaire, le seul personnage à qui il devait rendre des comptes. Dans le cas précis, on peut parler de binôme avec un rapport de subordination aux exigences du prince.

Était-il franc-maçon ? Nul ne peut le dire. Son père, conseiller à l'université et avocat au Parlement, appellation de la cour de justice de l'Ancien Régime, aurait été chevalier de l'Ordre de Saint-Jean (Ordre de Malte). Il faisait partie de la petite noblesse d'Amboise sous le nom de seigneur du Sauvage et possédait un manoir en périphérie de la ville. De nombreux aristocrates français étaient à la fois francs-maçons et « maltais »[10]. En 1745, son père, divorcé, monta à Paris. Son fils l'y a peut-être accompagné.

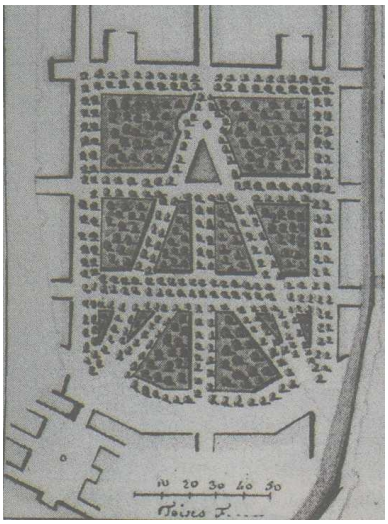
Pour la coïncidence biographique, relevons que Barnabé Guimard était de la même génération que Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803). Tous deux appartenaient à des familles de nobliaux de la petite ville d'Amboise. Louis-Claude de Saint-Martin, surnommé le « Philosophe inconnu », fut le secrétaire de Pasqually (Ordre des Élus Coëns) puis de Willermoz, le fondateur du R.E.R. Il écrivit en 1775 son premier livre important, *Des erreurs et de la vérité*.

Louis Montoyer, son adjoint, lui succédera fin 1783, année où il poursuivra les travaux intérieurs de la nouvelle église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg.

10 Pierre MOLLIER, *Malte, les chevaliers et la Franc-maçonnerie*, Cahiers de la Méditerranée [En ligne], 72 | 2006. En ligne.

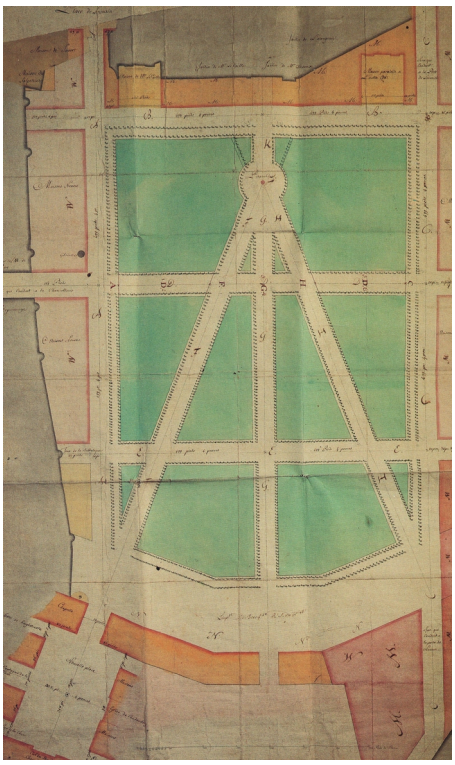
Esquisses du Parc : 1775 et 1776

L'esquisse du plan (1774) pourrait à la fois montrer l'équerre et le compas, ainsi qu'un immense Delta ou une pyramide sous la vis.



Une « piramide » (sic) était prévue au bassin rond sur le plan de 1776 annexé aux patentes autrichiennes[11].

La pyramide, symbole solaire par excellence, figure le lien entre l'homme et son dieu, la terre et le ciel, la matière et l'esprit, la mort et la vie dans une perspective de résurrection (Osiris). Avec sa base à quatre faces et sa pointe, la pyramide s'apparente aussi à la quintessence (le quaternaire transcendé par le Principe), à l'Étoile flamboyante ou encore à la pierre philosophale. Starhemberg optera finalement pour un obélisque triangulaire, ce rayon de soleil figé, qui ne sera jamais érigé.



11 Archives de la Ville de Bruxelles (AGR). **En hyperlien, le plan possède une meilleure résolution.**

3. L’ornemaniste : le sculpteur Gilles-Lambert Godecharle



Godecharle (1750-1835) peut se prévaloir d’une œuvre d’un classicisme non dénué de sensibilité. Dans une lettre du 6 mars 1777 adressée à son frère, il exprime sa gratitude envers les autorités bruxelloises qui l’ont pressenti pour décorer le Parc de Bruxelles.

Il devient le sculpteur officiel de la cour de Charles de Lorraine en remplacement de son maître, le célèbre Laurent Delvaux disparu en 1778. C’est Delvaux qui est l’auteur des « termes » ou « Hermès » du Parc, statues à visage humain, au corps gainé d’écailles et aux pieds en marbre blanc. En l’honneur d’Hermès, dieu des commerçants, il était de coutume de placer ce type de monument aux carrefours afin de guider les voyageurs désorientés.

Après des séjours formateurs à Paris, Berlin, où il est pensionnaire de Frédéric II, Londres et Rome, Godecharle revient à Bruxelles vers 1780 avec dans sa malle l’esquisse d’un premier monument : une fontaine-obélisque destinée à orner le Parc (cf. annexe 1). C’est ce que confirme Xavier Duquenne :

En 1775, dès avant la création du Parc, il avait été prévu d’ériger au milieu du rond-point, lieu de convergence des allées longitudinales, une statue ou un obélisque, voire une pyramide[12]*.*

Il est utile de préciser que Godecharle fréquentera comme membre affilié *Les Vrais Amis de l’Union*, une Loge fondée en 1782. Ses tenues se déroulaient rue de l’Orangerie, l’actuelle rue Henri Beyaert qui se situe à l’arrière du Palais de la Nation. Godecharle, qui y avait sans doute son atelier de sculpture à la même période, s’y fit remarquer avec la qualité de « visiteur » de la Loge en décembre 1792. Il finira par s’y affilier en juillet 1793, l’époque où les armées de la Révolution française faisaient chanceler les Autrichiens. Cette affiliation tardive montre qu’il a donc été reçu-initié dans une autre Loge, probablement en Prusse lors de son long séjour à Berlin (Potsdam) où il était pensionnaire du roi de Prusse franc-maçon Frédéric II. Si c’est bien le cas, Godecharle aurait pu faire partie de la SOT chère à son prince… Serait-ce la raison objective de l’étroite collaboration entre Starhemberg et Godecharle ? Cette connivence philosophique pourrait expliquer pourquoi il lui confiera la conception de la fontaine à obélisque alors que Guimard avait pourtant montré tout son talent en concevant celui de la place de la Chapelle. Voici donc un second binôme… Pour ce qui concerne cette étude, on doit également à Godecharle l’ornementation du Parc du château de Wespelaar dont la symbolique maçonnique est manifeste (cf. annexe 1, p. 40).

Jusqu’à la fin de sa longue vie, il continuera à fréquenter *Les Vrais Amis de l’Union* après avoir traversé cinq régimes politiques : les Pays-Bas autrichiens, l’époque révolutionnaire, l’Empire, les Pays-Bas réunis et le jeune royaume de Belgique !

12 Xavier Duquenne, *Le parc de Bruxelles*, CFC-Éd., Bruxelles, 1993, p. 90.

4. Le dédicataire : Charles de Lorraine



Charles de Lorraine (1712-1780)[13] est nommé gouverneur des Pays-Bas autrichiens de 1744 à 1780. Son nom n'est cité qu'au bas de la liste parce qu'il n'a joué qu'un rôle « modeste et formel »[14] dans le projet de tracé du Parc et son ornementation. Il se reposait entièrement sur Starhemberg.

Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or (jusqu'en 1761), comme son Premier ministre, puis Grand Maître de l'Ordre Teutonique, il administre avec sagesse et bonhomie les populations qui lui sont confiées. Un drame a marqué sa vie de façon durable : la cession du duché de lorraine au roi de France Louis XV par son frère aîné François. Ce dernier s'était vu promettre le titre envié d'empereur du Saint-Empire romain germanique et de grand-duc de Toscane grâce à son mariage avec Marie-Thérèse d'Autriche. En guise de compensation, François I[er] offrit à Charles la gestion des Pays-Bas autrichiens.

À la mort de son frère, Charles de Lorraine devint roi de Jérusalem, un titre purement honorifique mais prestigieux qui n'est pas dénué d'intérêt pour mon étude.

Charles de Lorraine était-il franc-maçon ?

Beaucoup d'auteurs se sont posés la question de savoir si Charles de Lorraine était franc-maçon en considérant qu'il était le maître d'œuvre du nouveau Quartier royal. Même si l'on peut répondre par l'affirmative avec un faible risque d'erreur, ce litige n'a guère d'importance puisqu'en réalité le duc n'y a joué qu'un rôle secondaire.

Starhemberg lui montrait les plans et il y apposait sa signature, qu'il comprenne ou non les intentions et les subtilités symboliques et philosophiques de son Premier ministre. Dans cette étude, je montrerai que son proche entourage était truffé de Francs-Maçons (cf. chapitre III, p. 89).

Il existe un portrait de Charles de Lorraine qui me semble particulièrement éloquent. Il date de 1753 et un certain Jean-Charles François en est l'auteur. La légende placée précise que la gravure se vend « chez l'auteur au Triangle d'Or Hôtel des Ursins derrière St Denis de la Chartre. À Paris avec P. du R. [Privilège du Roi] ».

À l'époque, l'Hôtel des Ursins accueillait quelquefois la Grande Loge de France (notamment la Loge dite de Bussy-Aumont), chez le Frère Saint-Martin, traiteur (sic)[15]. Il faut savoir que les francs-maçons de l'époque ne disposaient pas de Temple et se réunissaient le plus souvent dans un arrière-salle d'auberge avec service traiteur destiné

---

13 Portrait de Charles de Lorraine avec ses « outils » à gauche (1753, détail).
KBR, Cabinet des estampes. *Charles de Lorraine et son temps*, Arlette Fougnies, Bibliothèque Royale Albert 1[er], Bruxelles, 1991. La gravure complète avec commentaire.

14 Xavier Duquenne, *Le parc de Bruxelles*, CFC-Éd., Bruxelles, 1993, p. 29.

15 Renseignement aimablement fourni par André Kervella.

au banquet haut en couleur qui suivait la tenue rituelle. Dans le cas présent, la pseudo-enseigne *Au Triangle d'Or* est clairement une allusion maçonnique. L'œil averti remarquera le vase alchimique tout en bas à gauche, mais surtout les principaux outils présents dans les rituels maçonniques : équerre, compas, niveau, ciseau, etc.

Pour l'anecdote, Jean-Charles François était le graveur du roi de Pologne en exil Stanislas Leczinski qui résidait à Lunéville, dans l'ancien palais de la famille de Charles de Lorraine. Il y favorisa l'essor de la franc-maçonnerie dès son arrivée en 1737. Et d'une façon générale, la tendance rectifiée (SOT) était florissante dans le duché.

Cette gravure éloquente sert de frontispice au *Règlement et ordonnance pour toute l'Infanterie de S.M. l'Impératrice-Reine […]. Brux., 1772 dont l'auteur se nomme H. Rameau de la Motte, officier du Régiment de Prié*. Ce régiment de Prié cantonné à Mons comptait de nombreux Frères parmi les officiers comme le capitaine Meuret et le lieutenant Beuvers. Il est donc plus que probable que le capitaine Rameau de la Motte était franc-maçon. Il convient de noter que ce Traité d'artillerie n'a pas le moindre rapport avec la Maçonnerie. On se serait davantage attendu à des symboles liés à l'art de la guerre ou à l'artillerie elle-même…

Second indice d'appartenance maçonnique de Charles de Lorraine : il existe une lettre du marquis de Saulx-Tavannes à Bertin de Rocheret[16] datée du 9 octobre 1738 concernant son désir de « recevoir » Charles de Lorraine, âgé de 26 ans, dans une Loge militaire. Cela se faisait très simplement à l'époque. Des Frères se réunissaient jusqu'à ce que le chiffre sept soit atteint et que la Loge fut déclarée « juste et parfaite », c'est-à-dire qu'elle devenait valide pour recevoir un nouveau candidat. Si la Loge était déjà installée, il lui incombait de confirmer la réception-initiation à la réunion suivante. Voici le contenu exact de la missive[17] :

Notre ordre a reçu un terrible coup de notre St Père[18]*. Vous verrez qu'il faudra le recevoir* [initier] *pour le désabuser et lui apprendre à ne pas si mal juger de son prochain et à ne pas condamner ce qu'il ne connaît pas.*

J'ai été fort édifié du Grand Duc [François de Lorraine] *qui est très bon maçon, et j'aurais reçu ici le prince de Waldeck, le prince Charles de Lorraine et beaucoup de généraux si nous avions été le nombre requis. Mais j'en attends un et Milord Grafford qui est ici et moi nous recevrons le prince de Waldeck. Ne m'oubliez pas auprès de Madame votre chère frimassone* (sic) *que je salue de tout mon cœur.*

Dans cette missive, « recevoir » signifie « initier », un terme usité aujourd'hui mais qui n'a été officialisé qu'en… 1826 !

---

16 Reçu franc-maçon l'année précédente. Tavannes tenait à ce moment le premier maillet d'une Loge à Lunéville, ville natale de Charles de Lorraine.
Cédric, Andriot, *Les moines en tablier lorrains : Franc-maçonnerie et ordres religieux : Franc-maçonnerie et ordres religieux*, EMU, 2019, p. 18. En ligne.

17 Pierre Chevallier *Les Ducs sous l'Acacia*, Slatkine, Genève, 1994, p. 118-119 et 168.

18 La bulle du pape Clément XII fulminée le 28 avril 1738 qui frappe d'excommunication tout membre de la franc-Maçonnerie.

Autre argument d'importance : dans la *Défense apologétique des franc-maçons* éditée sous couvert d'anonymat en 1747 (le duc a 35 ans), la « réception » de Charles de Lorraine semble réalisée à lire ce paragraphe explicite :
On en compte d'initiés dans l'Ordre. François-Estienne de Lorraine, Grand-Duc de Toscane, aujourd'hui Empereur ; Charles-Alexandre de Lorraine son frère ; Charles-Frederic Roi de Prusse, Chef de la fameuse Loge de Berlin, & Grand-Maître de toutes les loges de Prusse ; presque tous les princes d'Allemagne ; en Angleterre depuis le prince de Galles jusques aux Bourgeois de Londres, pourvu qu'il y ait de la Probité & des Mœurs et en France, où l'Ordre n'est que toléré…

Une analyse du style et du vocabulaire employé donne à penser qu'un Lorrain, le baron de Tschoudy[19], pourrait en être l'auteur selon une évaluation d'André Kervella. Il écrivit plusieurs études consacrées à la franc-maçonnerie, dont l'une s'intitule *Écossais de Saint-André d'Écosse, contenant le développement total de l'Art royal de la Franc-Maçonnerie* (1780). Notons également la déclaration de Charles de Lorraine, citée par Ludwig Abafi[20] :
Le gouverneur des Pays-Bas, le duc Charles de Lorraine, déclare à l'impératrice, sa sœur, qu'il est le protecteur de toutes les loges hollandaises et demande donc à Sa Majesté « de ne pas procéder aux commissions engagées contre les Pragois. »

C'est-à-dire la répression des Loges dans la capitale de la Bohème. Pourquoi intervenir dans ces contrées lointaines s'il n'est pas franc-maçon ? D'autre part, il était le parrain d'un des enfants du marquis de Gages, Grand Maître de la Grande Loge Provinciale des Pays-Bas autrichiens. Pour l'anecdote, ce dernier obtint en 1768 de sa Loge de Mons l'octroi de constitutions régulières pour une Loge de Lunéville, ville natale de Charles de Lorraine.

Enfin, il existait à Bruxelles une Loge *Saint-Charles d'Hérédom* (1762-1780) qui disparut l'année du décès de Charles de Lorraine, les deux événements me paraissant liés. Hérédom constitue une référence à la maçonnerie chevaleresque écossaise d'Heredom de Kilwinning (Order of Heredom of Kilwinning[21]). L'appellation *Saint-Charles* est-elle une dédicace à Charles de Lorraine ? Faute de documents sur cette Loge, il faut s'en remettre au franc-maçon Cordier[22] qui évoque une patente de la Grande Loge de France et des liens avec le Chapitre de Clermont (« Hauts Grades ») impliqué dans la SOT[23]. Il me paraît peu crédible qu'il ait diffusé un faux. En 1854, il n'était plus nécessaire

---

19 *La Défense apologétique des Francs-Maçons,* Anonyme, Amsterdam, 1747.

20 Ludwig Abafi, *Geschichte der Freimaurerei in Osterreich-Ungarn,* Budapest, 1890-1899 [tome I, 1890, p 327].

21 Il peut s'agir d'une appellation de prestige indépendamment d'un lien tangible avec l'Écosse.

22 Cordier a pu avoir un lien de parenté avec Jean-Baptiste Cordier, secrétaire de Charles de Lorraine. De plus, il avait connu des Maçons de l'Ancien Régime.
John Bartier, *Regards sur la franc-maçonnerie belge du XVIIIe siècle*. In: Annales historiques de la Révolution française, n°197, 1969. La Franc-Maçonnerie et la Révolution française, p. 473. En ligne.

23 Adolphe Cordier, *Histoire de l'Ordre maçonnique,* Mons, 1854, fac-similé de l'exemplaire de Jottrand CEDOM (P0194). Le nom de Charles de Lorraine y est souligné sans commentaire subjectif. Or, qui ne

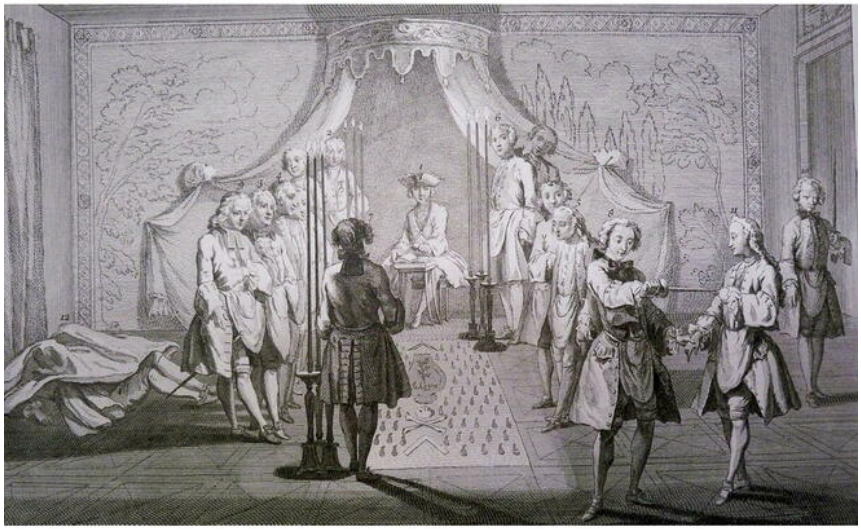
de revendiquer des personnalités du 18e siècle tombées dans l'oubli pour rehausser le prestige du Grand Orient de Belgique. Et Cordier nous dit que sa source provient de la Grande Loge de France… Il faut savoir qu'un aristocrate pouvait créer à son gré une Loge privée dans une aile de son palais. Ainsi, la « Loge des Petits Appartements du Roy », en abrégé « La Loge de la Chambre du Roy », a bel et bien existé. Elle aurait été créée en 1745, année de la réception probable de Louis XV[24].

Certaines abbayes et ordres religieux, par exemple Fécamps et Clairvaux, les Récollets de Mons, etc., ont suivi ce chemin insolite[25]. Je ne résiste pas à la tentation de citer une seconde fois Cédric Andriot qui évoque trois membres du clergé qui célébrèrent une messe comme une tenue maçonnique à… Lunéville :

[Il s'agissait d'une] messe de service chantée solennellement en la chapelle de l'hôpital par le premier, le troisième a officié triangulairement, et les figures des attributs de l'Ordre étaient prodigués, non seulement dans l'église et autour de la représentation, mais jusques sur l'autel[26]*.*

Enfin, dans les papiers autographes de Charles de Lorraine, on a retrouvé des notes et croquis explicites de feux d'artifice où il est question du « signe des francs-maçons. »[27]

Fait troublant : à la mort de Charles de Lorraine, Marie-Thérèse demanda à Starhemberg de brûler certains textes alchimiques du gouverneur. Celui-ci assura à Marie-Thérèse qu'il avait rempli cette mission…



dit mot consent ! Notons que nous sommes loin de posséder les archives de toutes les Loges.

24 *Si Versailles (maçonnique) m'était conté.* Grande Loge indépendante de France (GLIF), Cahier 3. En ligne.

25 J.A. Ferrer Benimeli, *Le clergé franc-maçon pendant le XVIII^e siècle*. En ligne.

26 Cédric, Andriot, *Les moines en tablier lorrains : Franc-maçonnerie et ordres religieux : Franc-maçonnerie et ordres religieux*, EMU, 2019, p. 2. En ligne.

27 Claudine Lemaire (dir.), *Charles-Alexandre de Lorraine – vol1/ Gouverneur général des Pays-Bas autrichiens* – vo2/ *L'homme, le maréchal, le grand maître*, Cultureel Centrum van de vlaamse gemeenschap, Alden Biesen, 1987. Europalia 87, p. 126.

Les bas-fonds du Parc de Bruxelles

Les bas-fonds constituent un vestige de l'ancienne garenne (« warande » en flamand) des ducs de Brabant, de Bourgogne et de Charles-Quint dont le Palais se dressait Place Royale jusqu'en 1731. Dès le 15e siècle, un coin perdu de cette réserve à gibier était communément appelé « jardin secret » puis « labyrinthe ». Le vallon se nommait Coperbeek (« ruisseau de cuivre »). Initialement, Guimard aurait souhaité combler cette dépression qui faisait tache dans ce Parc dessiné à la française. Mais le gouvernement jugea que ce remblayage représentait un labeur « considérable » (sic). En réalité, le maintien de deux vallons avait dès le projet initial constitué une option comme une autre. Bien plus, on y avait prévu une galerie souterraine et voûtée les reliant entre eux ! Dans le *Guide de l'étranger pendant les Fêtes* (1830), on découvre cette description étonnante :
Le bas-fond où nous descendons est séparé de son voisin par l'allée du milieu ; il devait cependant communiquer avec lui au moyen d'une galerie souterraine et voûtée ; déjà même la voûte était faite, mais le malin Bruxellois ayant glosé contre l'auteur et le but de ce projet, on se hâta de remplir d'un côté, la construction fit la culbute de l'autre, force ouvriers continuèrent le remblai et on n'en parla plus. Si, dans quelques siècles, on s'avise de creuser l'allée qui sépare ces deux bas-fonds, on sera bien surpris de rencontrer des ruines là où il n'y a jamais eu de monuments, et nos archéologues se casseront la tête pour leur donner une origine brillante[28].

Plus tard, ils seront nombreux à investir l'espace ouvert à leur libre imagination, idéalement situé en face du Palais royal achevé en 1829 dans sa première version.

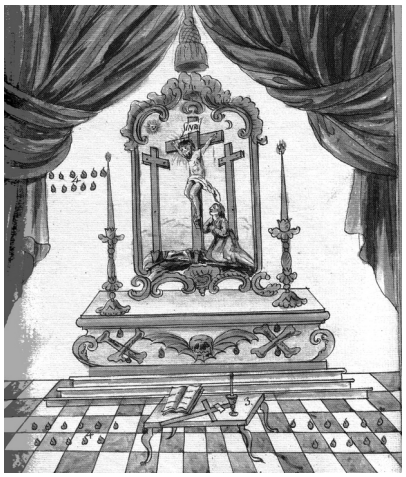


À l'abri des arbustes, on découvre dans une grotte artificielle une Madeleine, la tête appuyée sur le coude gauche. On l'attribue à Jérôme Duquesnoy l'Ancien ou à son fils. La sainte allongée se trouvait dans le Parc (1779) avant les modifications du 19e siècle. C'est d'ailleurs la plus ancienne de ses statues. À l'origine, il était prévu d'en faire le frontispice de la Chapelle palatine ou « chapelle de la Toison d'Or », vestiges du Palais du Coudenberg détruit (cf. la croix sur le plan de 1776, en hyperlien p. 17) qui se trouvait place Royale dans l'axe de l'allée oblique du Parc. Elle est représentée ici dans sa grotte de la Sainte-Baume, l'un des hauts lieux de la Maçonnerie opérative, où elle aurait vécu en ermite pendant trente ans[29]. La nymphe de la grotte du jardin « maçonnique » du château d'Attre s'appelle également Marie-Madeleine. Toutes deux ont la même posture. Autrefois, une source jaillissait de la grotte du bas-fond. Dans cette attitude de lectrice méditative,

28 *Guide de l'étranger à Bruxelles pendant les fêtes*, impr. Stapleaux, 1830, p. 11.

29 Les Compagnons du Devoir et du Tour de France perpétuent la tradition du pèlerinage à la Sainte-Baume en Provence.

Madeleine symbolise le plus souvent la Sagesse en tant que pécheresse repentie. Mais aussi la foi, l'amour et l'espérance en la résurrection du Christ dont elle est le témoin privilégié. Dans le *Dictionnaire raisonné de l'alchimie et des alchimistes*[30], Madeleine est décrite comme l'un des personnages les plus allégoriques de l'Alchimie *parce qu'elle concentre sur son personnage des symboles essentiels :*
[…] les sept démons (métaux, lépreux, dragons) à vaincre, les trois phases de l'œuvre (les trois ministères), la croix (le creuset), la transmutation (la résurrection) et, enfin, l'adepte lui-même, le Christ sous la forme d'un jardinier, le jardinier céleste [ndr : l'alchimiste], celui qui cultive l'amour.



Marie-Madeleine au pied de la Croix apparaît parfois sur les premiers tableaux de Loge du grade de Rose-Croix (env. 1760)[31].

En face du groupe sculpté, on peut voir le prestigieux buste en bronze de Pierre le Grand. Personne ne s'est jamais demandé pourquoi on a jugé bon de rappeler que, lors de son passage à Bruxelles, le Tsar avait vomi à cet endroit après une beuverie au Palais tout proche ! Comme le rappelle en termes plus choisis l'inscription en latin sur la margelle carrée de l'ancienne fontaine Madeleine qui se trouve dans le bas-fond. En substance, le souverain « en a ennobli l'eau par le vin qu'il avait bu à la troisième heure de l'après-midi, le 16 avril de l'an 1717 ».



Jacques Dubreucq, l'auteur d'un magnifique *Bruxelles 1000, une histoire capitale*[32] n'est pas loin de penser qu'il s'agit d'un bobard. La présence en un lieu obscur de ce buste dont l'anecdote historique était peu reluisante a peut-être une cause insolite. L'incident se serait donc produit un beau jour du mois d'avril 1717 : il aurait pu fournir l'occasion à quelque Loge bruxelloise du 19e siècle d'exalter sous l'auguste portrait l'année de la fondation probablement mythique de la franc-maçonnerie spéculative à Londres, à savoir 1717 ! Simple supposition. Remarquons d'ailleurs que le socle du buste (tout en bas) ne mentionne que l'année 1717 et non la date précise de la visite du Tsar en ce lieu. Ce chronogramme était également visible dans… la cour pavée de l'Hôtel de Ville de Bruxelles en 2017, l'année du tricentenaire de la fondation « officielle » de la franc-maçonnerie ![33] C'est le prince Anatole Demidoff qui en 1854 avait offert le buste à la ville

30 Christian Montésinos, *Dictionnaire raisonné de l'alchimie et des alchimistes*, Éd. de La Hutte, Bonneuil-en-Valois.
31 Dominique Jardin, *Aux sources de l'Écossisme, le premier Tuileur illustré*, Dervy, Paris, 2019.
32 Jacques Dubreucq, *Bruxelles 1000, une histoire capitale,* 7 vol., autoédition.
33 Pavement de la cour d'honneur : le plus souvent recouvert d'un tapis rouge (encore visible en juin 2018).

de Bruxelles en souvenir de la visite officielle du Tsar cent trente-sept ans plus tôt. Par ce présent, une œuvre attribuée au sculpteur allemand Christian Daniel Rauch, il souhaitait rendre hommage au souverain qui avait anobli son ancêtre Nikita Demidoff, le fournisseur d'armements de la Cour. On ne sait pour quelle raison le buste – avec la margelle carrée de la source – a été déplacé dans le bas-fond peu visible du grand public. Dans ce curieux contexte, la « Pierre » se trouve ici virtuellement « cachée », conformément à la formule V.I.T.R.I.O.L (cf. p. 26). L'allusion alchimique est également possible : le prénom « Pierre » fait penser par homonymie à la « Pierre » philosophale, à l'Élixir de longue vie. Les paroles de l'évangile ne recourent-elles pas à ce jeu de mots :

Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. (Matthieu, 16:18)

Et notre « Pierre » le Grand, à l'image du Christ, n'a-t-il pas changé, transsubstantié l'eau en vin. Sur un plan maçonnique, cet épisode pourrait évoquer la coupe des libations ou le calice d'amertume proposé au candidat et qui représente les difficultés de la voie initiatique. Insistons sur le fait que les déplacements de Madeleine et Pierre dans le bas-fond droit se passent dans la seconde moitié du 19e siècle. Auparavant, ils se trouvaient dans le parc. Bien visibles.

En 1904, l'État belge, sur instruction de Léopold II, avait raboté les bas-fonds du Parc afin d'élargir la vue du Palais Royal flambant neuf. À la grande colère de la population qui tenait beaucoup à ce vestige de l'ancienne garenne, haut lieu de la Révolution belge de 1830. Trois ans plus tard, des travaux furent entrepris clandestinement (sic) pour les supprimer définitivement. Mais Charles Buls, franc-maçon militant et homme politique influent à Bruxelles dont il avait été le bourgmestre, parvint à stopper la manœuvre et à faire condamner l'architecte du roi Henri Maquet. Voilà un jugement qui est loin d'être anodin.

Détails insolites, les réverbères imposants de la place des Palais, installés par la Ville de Bruxelles (1843 ?) sont ornés de discrètes étoiles à cinq branches et d'autres motifs tels le fût de palmier.



Ornementation « alchimique » ?

Sans tomber dans le travers de Saint-Hilaire qui avait tendance à voir le mystère et le secret au détour de chaque rue, il est utile d'évoquer les sujets qui suivent parce qu'ils peuvent posséder un lien avec une symbolique alchimique du Parc Royal[34]. Souvent postérieure à sa création. Sur le mur de soutènement des bas-fonds, le visiteur découvre l'inscription V.I.T.R.I.O.L. (et en miroir L.O.I.R.T.I.V.). C'est un acronyme à la fois alchimique et maçonnique qui signifie « Visita Interiora Terrae Rectificandoque Invenies Occultum Lapidem », soit « Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant [en découvrant le bon chemin] tu trouveras la pierre cachée. » Rectifier veut donc dire s'aligner et réintégrer l'axe interne vertical et central qui est le lieu de la libre circulation des énergies célestes et terrestres et de la pierre philosophale, à savoir le bassin et son obélisque que j'évoquerai plus loin. La dénomination « bas-fonds » du Parc n'indique-t-elle pas que le visiteur se trouve à l'intérieur de la terre, à tout le moins aux portes d'un entre deux mondes ?

Ces quatorze lettres finement forgées constituent le reliquat d'une exposition organisée en 1991 par la Communauté française. Ancien directeur du Service des Arts plastiques, Jean-Pierre Vlasselaer en était le commissaire. Il est le premier à donner une interprétation maçonnique élaborée et cohérente du Parc de Bruxelles. En effet, Paul de Saint-Hilaire, dont le pseudonyme évoquait la fête liturgique (Saint-Hilaire) de l'inauguration du Concile de Troyes (1128) qui procéda à l'investiture de l'Ordre du Temple, fréquentait probablement les cénacles néo-templaristes. Malheureusement, il n'a fait qu'effleurer le sujet dans son *Bruxelles, Mille ans de Mystères,* s'exposant de ce fait à la raillerie ou à l'incrédulité des grands clercs. Un peu comme s'il n'avait exploité qu'un simple « tuyau » sans autre explication de la part de son « informateur »… Jean-Pierre Vlasselaer, quant à lui, évoque fort subtilement « la rigueur de l'argumentation [qui] mène à la maîtrise de l'espace. Travail sur un terrain en friche, ne dit-on pas sur la pierre brute, polissage lent et infini, exode assumé sur une voie à parcourir ».

À ma connaissance, la Ville de Bruxelles n'a jamais poursuivi ce qu'il faut bien appeler une « transformation » d'un patrimoine classé depuis 1971. J'en déduis que des édiles ont marqué leur accord tacite…[35]

En maints endroits, on découvre des sculptures qui pourraient, mais pas nécessairement tant les symboles mythologiques sont polysémiques, entretenir des rapports avec l'Alchimie. Citons-les sans ordre de préséance ni commentaire superflu : deux lions japonais pétrifiés (1780)[36] transférés de la rue Héraldique[37] et placés face au

34 Pour toute interprétation alchimique au 18e siècle, il est impératif de se référer à Dom Pernety et son extravagant mais souvent bien documenté *Dictionnaire mytho-hermétique, dans lequel on trouve les allégories fabuleuses des poètes, les métaphores, les énigmes et les termes barbares des philosophes hermétiques expliqués* (1758). En ligne sur Gallica BnF.

35 *L'Œuvre au vert : 13 œuvres pour le parc de Bruxelles*, dir. Jean-Pierre Vlasselaer, Communauté française de Belgique, Bruxelles, 1991.

36 Un komeinu est une créature semblable à des lions ou des sphinges qui gardent l'entrée d'un sanctuaire.

37 Où se trouvait la Chambre héraldique disparue et le Trésor de la Toison d'Or (cf. annexe 4).

Palais Royal, douze stèles hermaïques (dix-huit à l'origine) dont semble-t-il un Christ-Hermès, Vénus, Thétis (disparue), un Mercure au caducée, le couple alchimique Apollon et Diane, etc. Mais aussi Léda, Méléagre et Adonis au sanglier, un Apollon du Belvédère et une Vénus au miroir[38], un chien (Hund en allemand ?), Cléopâtre et Alexandre incarnant l'Égypte et la Grèce, pays de l'Alchimie et de la Sagesse antique, le bassin octogone ou la fontaine de jouvence placé dès 1780, etc. Pour l'anecdote, le trop plein du jet d'eau alimentait le Coperbeek s'écoulant dans les bas-fonds. Nombre de sculptures proviennent du château de Tervuren, la propriété de campagne de Charles de Lorraine décédé en 1780, de l'ancien labyrinthe de la Warande ou de l'hôtel de Tour et Taxis. C'est Godecharle qui s'est chargé de les disséminer dans le Parc. Il est vraisemblable que l'ordonnancement de l'ornementation actuelle diffère de ce qui était prévu dans un plan global. Mais une chose est sûre : le sculpteur avait conçu une fontaine-obélisque qui aurait dû s'ériger à l'endroit du bassin rond. Le duo Minerve-Athéna Mercure-Hermès en aurait été la figure emblématique, ainsi qu'une Abondance (cornucopia) liée à la triade Isis-Cérès-Déméter. Et l'Escaut sur la face arrière. Est-ce bien l'Escaut ? La statue éponyme de la cour d'honneur de l'Hôtel de Ville de Bruxelles ressemble curieusement à Zeus.

Hermès était une figure importante pour les francs-maçons. Il était à la fois le messager des dieux, le héraut et le gardien des Mystères antiques avec son lot d'épreuves précédant l'initiation, mais aussi de l'alchimie. On le nommait parfois Trismégiste, le Trois fois Puissant Hermès qui était assimilé au mathématicien Euclide et à Pythagore. Il a donné son nom à la Sagesse dite hermétique.

L'axe central du Parc permet de voyager vers l'Orient par les quatre éléments fondamentaux : la terre (le bas-fond), l'eau (le bassin octogone-baptistère) et le feu (l'obélisque non placé)[39]. Inauguré en 1841, un kiosque orna pendant quelques années le bassin rond avant d'être déplacé au milieu des taillis (cf. p. annexe 3, 43). Il n'existe que trois épreuves au R.E.R. : l'air est absent.



Enfin, la Chambre Héraldique, qui abrita le Trésor de la Toison d'Or, se trouvait au bout de cet axe central qui représente selon moi « la voie sacrée » (cf. annexe 5).

38 Godecharle aurait sculpté au bassin une allégorie de la Vérité. Elle a sans doute disparu, mais en 1832 Pierre Puyenbroeck a conçu une Vénus au miroir (Vérité) dont la main a été coupée par un vandale ! Bernard De Smedt, *Le Parc de Bruxelles ancien et moderne*, Librairie ancienne et moderne de A. Van Dale, 1847, p. 138.

39 Sur la symbolique de l'obélisque au milieu d'un cercle dans les jardins anglais au 18e siècle : Patrizia Granziera, *Freemasonic Symbolism and Georgian Gardens*, in Esoterica. The Journal of Esoteric Studies, vol. V, 2003 (p. 14 et suiv.). Traduction partielle.
Illustration : sceau (?) des *Vrais Amis de l'Union et du Progrès Réuni*. Plus probablement, celui des *Vrais Amis de l'Union* (1782) avant la fusion avec *Les Amis du Progrès* (1838). Cette datation est à confirmer. Le compas est ouvert à 45 degrés, l'étoile flamboyante avec un G est inscrite dans un cercle et le fil à plomb constitue la verticale, l'axe central. Simple coïncidence ? (cf. p. 9)

La Toison d’Or est un puissant symbole de cette Pierre philosophale qui couronne les travaux du Grand-Œuvre alchimique (annexes 3 et 4 de ce chapitre) dont certains dignitaires de la SOT étaient férus.

Les urbanistes du quartier du Parc ont lourdement insisté sur le mot « royal » : Parc Royal, rue Royale et place Royale. C’est étrange dans la mesure où les Pays-Bas autrichiens de l’époque faisaient partie d’un empire, l’Autriche, et non d’un royaume.

En réalité, Charles de Lorraine se faisait appeler Altesse « Royale » et « Sa Majesté ». Il s’honorait aussi du titre de « roi de Jérusalem ». Sa statue en pied fut édifiée au centre de la place Royale en 1775 à l’emplacement de l’actuel Godefroid de Bouillon, roi de la Ville sainte sans en porter le titre en signe d’humilité chrétienne[40].

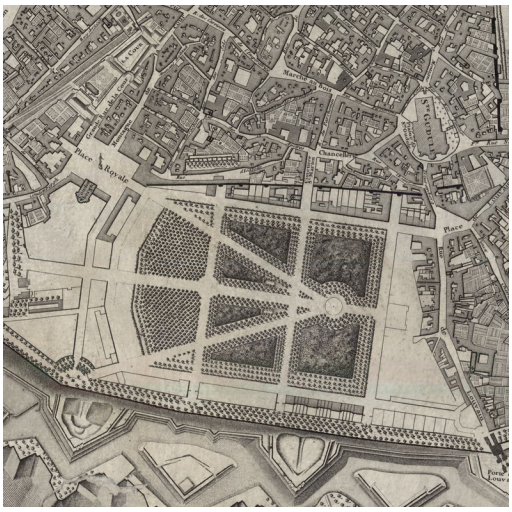
40 Au 18e siècle, la place Royale se nommait place Impériale et Royale.

Géométrie et structure maçonniques du Parc

L'apparition d'un symbole maçonnique n'est pas suffisante pour affirmer que la composition d'un jardin est sous-tendue par une intention initiatique. Mais le nombre de symboles, l'orientation et l'ordre dans lequel ils se présentent peuvent acquérir du sens, comme les parties d'un rébus ou les balises d'un parcours[41].
Jean-Louis Vanden Eynde

Avant tout chose, il est important d'insister sur le fait qu'il n'existait aucune contrainte urbanistique pour édifier un tapis de verdure entre la première enceinte médiévale de Bruxelles et les remparts du 18e siècle. Il s'agit même d'un écrin destiné à protéger un bijou (cf. plan p. 53).

D'une façon générale, le Parc possède trois entrées principales, cette « trinité monumentale » selon le guide de 1847 de Bernard De Smedt, centrées sur la vis et les pointes du compas traversé par le fil à plomb. Dans ce lieu symbolique, le parcours ascendant – un dénivelé dans le sens de la largeur (6,2 mètres et 2,2 centimètres par mètre) est attesté – commence dans le bas-fond (entrée par l'axe central), ensuite par l'allée biaise et sa Charité. Il se poursuit et se prolonge au bassin rond. Le fronton en constitue l'apogée. Le retour s'effectuait par l'autre allée biaise et son temple-rotonde, puis dans l'axe avec vue sur le Trésor de la Toison d'Or pour s'achever à l'église Saint-Jacques de la place Royale (cf. chapitre III).



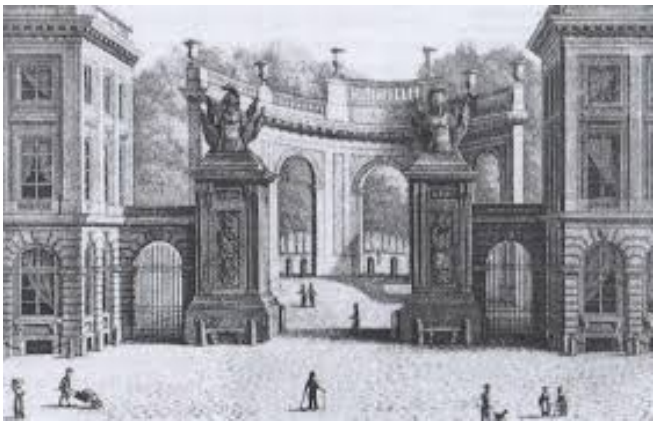
En réalité, peu de Temples maçonniques sont vraiment édifiés dans l'axe est-ouest. Mais sur son plan, Ferraris place la vis du compas à l'Orient[42]. Cette carte de Bruxelles orientée à l'est constitue une rare exception depuis que Mercator avait imposé le nord. L'est indique la direction du soleil levant, là où est censé se trouver le Paradis. Or, si l'on considère que le Parc est bien un tableau-tapis de Loge, la vis du compas se trouve à l'Orient et la configuration d'un Temple maçonnique est bien respectée. Le Parc nivelé n'est-il pas en lui-même une pierre dégrossie et polie puisqu'il succède à une réserve de chasse encaissée ? Rappelons que le tapis de Loge ou tableau d'un Temple maçonnique, à l'origine dessiné à la craie à même le sol, représente des symboles emblématiques des rituels.

41 Loir Christophe, Turcot Laurent, La promenade au tournant des 18e et 19e siècles (Belgique-France-Angleterre) in: Études sur le 18e siècle, volume XXXIX, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2011. Article de Jean-Louis Vanden Eynde, *Promenades initiatiques aux jardins*, p. 191-206, note 20. En ligne.
Dans son article, l'auteur, professeur à l'UCL, cite un nombre impressionnant de jardins du 18e siècle susceptibles d'interprétation maçonnique.

42 En ligne sur Gallica BnF : plan du pentagone de Bruxelles complet.

Le projet du Parc est particulièrement mis en lumière par rapport au reste de la ville. Dupuis est le graveur et Joseph Ferraris[43], devenu membre de la Loge *L'Heureuse Rencontre* à Bruxelles l'année même de la publication du plan, en est le cartographe.

Le Parc et son obélisque relèvent du **« sublime dessein »**, comme l'écrit Starhemberg. Le terme « sublime » est souvent utilisé dans un cadre maçonnique au 18e siècle, mais on le retrouve chez les alchimistes où il signifie « élevé dans les airs ». Au sens figuré, il se définit comme suit : « Ce qui est très haut dans les valeurs morales, esthétiques et intellectuelles. » À la même période, le mot « dessein » évoque à la fois le dessin et le plan ou l'objectif visé, soit le dessein[44].



La place était fermée par un « Passage des Colonnes » (1781). On songe aux colonnes d'Hercule (Gibraltar) et au monde inconnu qui se trouve au-delà, outre-monde, en terra incognita. Mais aussi aux deux colonnes de la Loge érigées à l'Occident qui séparent l'espace sacré du monde profane. Dans cette configuration, le Bruxelles populaire, soit la ville basse ou « vulgaire », se trouve au nord de la carte de Ferraris, séjour supposé de l'ignorance et privé de lumière. En outre, depuis le vase clos du Quartier Royal, le promeneur ne voyait pas cet aspect de Bruxelles, cette ville grouillante traversée par la Senne insalubre.

Pour le moment, laissons sur notre gauche l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg qui entretient des liens étroits avec le Temple du roi Salomon – et son corollaire la Jérusalem nouvelle – omniprésent dans les rituels maçonniques chevaleresques du 18e siècle. J'en parlerai abondamment au chapitre III.



Les trophées de l'Impasse du Borgendael, place Royale (actuelle Cour constitutionnelle) et de l'Hôtel Errera, au début de la rue Royale (n° 14), évoquent d'emblée la quête de la Toison d'Or liée à la Pierre philosophale (cf. annexe 4). Les piédroits des entrées du Parc sont peut-être surmontés de fruits du grenadier, symboles de fraternité ou de fécondité. Celles-ci ornaient le porche du Temple de Salomon. On les retrouve souvent sur les colonnes J et B d'une Loge au grade d'Apprenti. Les piédroits sont soulignés par trois cercles-points et le même nombre de lignes verticales. Reste à vérifier si cette ornementation architecturale est banale à cette époque de néo-classicisme envahissant.

Les bas-fonds, allégorie de la pierre brute, pourraient correspondre aux entrailles de la terre ou à la grotte « d'élection » qui précède l'initiation à la Vraie Lumière. Charles de Lorraine en avait interdit l'accès par des clôtures. Jusqu'à la fin du Régime autrichien, huit gardes en livrée surveillaient le Parc et refoulaient le petit peuple et les vagabonds.

43 Né à Lunéville comme Charles de Lorraine. Il appartenait à la SOT.

44 La spécialisation définitive des deux mots, « dessein » et « dessin », date du 18e siècle.

Revenons à notre parcours. La diagonale, qui part de la place Royale et de la statue de Charles de Lorraine en est apparemment un axe important. Elle évoque la sentence « Dirigit Obliqua » de la Stricte Observance Templière (SOT) et du Régime Écossais Rectifié (R.E.R.) : « Il/elle rend droit/rectifie ce qui est oblique ».

Au sens mystique : « Il (Dieu) redresse l'homme qui a fauté » conformément à l'enseignement du Rite Écossais justement appelé « Rectifié ». « Dirigit obliqua » est aussi le mot de reconnaissance au grade de Compagnon de la SOT[45]. Dans le cas présent, c'est l'axe central ou fil à plomb – l'allée principale – qui est la voie vers l'Être suprême et l'immortalité de l'âme et qui joue ce rôle de rectification de l'allée biaise (annexe 5).

Elle pourrait également signifier la perfection des travaux de l'Ordre sous l'égide du Vénérable Maître ou que « Sa Majesté réforme tous les abus qui se glissent dans l'État ». La statue de Charles de Lorraine de la place Royale se trouve en effet dans la perspective du bassin rond qui symbolise Dieu dont il est le représentant sur terre. De même, cette diagonale pointe le couchant de la Saint-Jean d'Hiver (place Royale). L'évangéliste est l'un des deux « patrons » de la franc-maçonnerie, principalement au R.E.R.

Le franc-maçon fête le Solstice d'hiver, la Saint-Jean d'hiver, entre le 24 et le 27 décembre. « Éclairé », il honore le moment où le Soleil arrête sa course. Il participe à la naissance de son « Soleil intérieur » lors de la tenue solsticiale. À cette époque de l'année, principalement le 27 décembre, la lumière triomphe des ténèbres comme le dit le prologue de l'évangile de Jean cher à la franc-maçonnerie du 18e siècle : « La Lumière luit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point reçue. » Associé à Janus, le solstice d'hiver (24-27 décembre) et d'été donne la clé de la Porte des Dieux et des Grands Mystères. C'était la période où tout franc-maçon devait participer à une messe solennelle, leurs décors maçonniques cachés sous le costume. La célébration était suivie d'une tenue et d'un banquet au soir.



Toujours au long de cet axe sud-ouest se trouve une Charité sculptée du 17e siècle qui a été volontairement placée à cet endroit. La Charité, au sens pluriel, est la vertu première de tout franc-maçon au 18e siècle. Dans un entretien avec l'empereur Joseph II, le haut dignitaire maçonnique Sudthausen lui expose ce qu'il entend par le concept de charité :

Il en est ainsi, Majesté Impériale, que l'un des principaux objectifs de notre Ordre est d'exercer la charité et de s'encourager mutuellement à le faire. Le mot charité, cependant, a une interprétation si large chez les francs-maçons qu'il comprend aussi tout ce qui peut éclairer et perfectionner l'esprit humain, et c'est pourquoi la Franc-maçonnerie mérite d'être appelée la chose la plus excellente du monde[46].

45 Les obligations des membres étaient fixées par les « Obedienzakte » que chaque candidat se devait de signer, s'engageant à « se rectifier »

46 Gustav Kuéss et Bernhard Scheichelbauer, *200 jahre freimaurerei in Östereich*, Edition zum rauhen Stein, 1999.

Avec son obélisque (absent), l'axe central aurait pu symboliser l'apport de la Lumière créatrice de l'Orient aux ténèbres de l'Occident.

La seconde allée biaise, quant à elle, visait un tertre ou une rotonde – un temple de Vénus, d'Apollon ou de l'Amitié non réalisé ? – garnie de platanes, symboles de régénération. C'est l'actuelle place du Trône.

Une autre droite, via les deux pointes du compas, reliait cette rotonde à la statue de Charles de Lorraine, le « gardien du Temple », et à son palais à connotation alchimique (actuelle place du Musée), Une hypothèse alchimique qui n'est pas indéfendable même si elle est loin de faire l'unanimité. Notons, entre autres, la présence dans ce palais d'Hercule, d'un angelot chevauchant un sphinx en faisant le signe du silence, de la déclinaison des quatre éléments, etc[47].

L'allée oblique est donc « rectifiée » par l'axe central du Parc, « la voie céleste », qui cible l'Allégorie de la Justice (divine) du Palais de la Nation (Parlement et Sénat) ou la Vertu victorieuse des Vices, une thématique majeure pour les Maçons du 18e siècle, la vertu figurant la Connaissance et le vice l'ignorance (cf. chapitre II).

À l'origine, les allées du Parc étaient couvertes de gravier de pierre blanche, déchets de la pierre taillée. Le bassin rond constitue le point focal du Parc : il permet d'en découvrir son tracé maîtrisé. Rappelons que le Dieu manifesté, « l'Être suprême » (terme employé par la SOT), mais aussi le Soleil et l'Or alchimiques sont tous représentés par un point au centre d'un cercle. Pour les francs-maçons, l'importance du point à l'intérieur d'un cercle, de la vis du compas, soit le bassin rond du Parc, n'est plus à démontrer :
Le compas étant posé avec l'une de ses pointes sur le sol ne peut échouer dans la justesse du cercle que l'autre pointe décrit ; ainsi le Maître devrait aussi circonscrire ses actions pour qu'elles soient sans faute, et donc se conformer à donner un bon exemple aux autres.

L'obélisque triangulaire de Godecharle avec Minerve-Athéna, l'Abondance et Mercure-Hermès en son milieu devait constituer **« la dernière pierre de tout l'édifice »**, soit la clé de voûte.

Le plan original de 1776 (p. 17) est basé sur quatre carrés de 499 pieds et 4 pouces. Coïncidence ou non, le quadruple carré bordé de blanc fait partie du rituel de Maître en vigueur au R.E.R. : il représente le linceul recouvrant le cercueil d'Hiram, l'Homme-Dieu. Le « tapis vert » du Parc, nonobstant les deux brisures ouest, correspond aux proportions du Tapis de Loge au grade de Maître de ce Rite. (version de 1778) :
Il forme un carré long, en sorte que sa largeur soit à la longueur comme 2 est à 3. Il est entouré dans toutes ses parties extérieures d'une « large Bordure » à compartiments. Elle sert à renfermer les emblèmes mystérieux des Maçons. (cf. annexe 8)

Les trois piliers d'un temple maçonnique, Force-Beauté-Sagesse, lui donnent son caractère sacré. C'est ainsi qu'au Quartier Royal, la Force « qui soutient » (nord-ouest)

47 Arlette Fougnies, *Charles de Lorraine et son temps*, Bibliothèque Royale Albert 1er, Bruxelles, 1991.

correspondrait à la statue de Charles de Lorraine et à la massue d'Hercule (cf. annexe 4) ; la Beauté « qui orne » (sud-ouest) aurait dû être figurée par un temple ou une rotonde que je viens d'évoquer (actuelle place du Trône) ; la Sagesse (Orient) se situerait au bassin qu'il était prévu d'orner d'un obélisque ou au fronton du Palais de la Nation (Minerve-Sagesse ou la Justice).

D'une façon générale, il est curieux de ne pas retrouver dans le Parc la colonne tronquée, symbole de l'Ordre du Temple aboli en 1312, mais toujours debout grâce à la Stricte Observance revendiquant son héritage spirituel. En tout cas, un chercheur amateur ne la voit que sur le trophée droit de la porte d'entrée du Sénat. Alors que cette colonne tronquée se trouve au beau milieu du Fronton du Palais de la Nation ! Elle constitue également le socle d'un monument surélevé dédié à Godecharle intitulé *Allégorie de la Vérité* ou *La Vérité dévoilée* (1881) dissimulé dans les buissons, non loin du bassin rond. Il surgit comme la touche finale du Parc. (cf. chapitre II, p. 61-62).

Enfin, d'aucuns prétendent que la patte d'oie, aux branches le plus souvent inégales, qui se trouve à l'entrée du château de Versailles et non dans les magnifiques jardins aurait servi de modèle au Parc de Bruxelles. Le compas complété par le fil à plomb peut parfaitement correspondre à une patte d'oie[48], mais ce tracé était largement désuet en 1775. Comme le rappelle Peter V. Conroy Jr dans son article *Le Jardin polémique chez J.-J. Rousseau*. En France, la vague des jardins anglais a commencé à déferler sur le pays dans les années soixante, au moment où Rousseau était en train de publier *La Nouvelle Héloïse (1761)*[49]. Citons comme exemples de jardins à la française largement imprégnés de l'influence anglaise : Ermenonville (1766-1776), Bagatelle (1777-1787), le Désert de Retz (1785), etc. De plus, un jardin à la Le Nôtre est géométrique et plane ; le tracé en est limpide alors que le Parc se compose de hautes futaies et de taillis masquant le dessin plane et les bas-fonds. Ces derniers confirment une influence des jardins anglais. Il s'agit donc d'une combinaison des deux styles.

Remarquable en soi, le « compas » de notre parc forme un angle de 45 degrés. Il s'agit le plus souvent de l'angle du bijou au grade de Maître. Le Tuileur de Vuillaume (1820) le décrit avec davantage de précision :

Un cordon de quatre pouces de largeur, bleu, moiré, porté en écharpe de droite à gauche ; au bas du cordon est suspendu, avec une rosette rouge, le bijou, qui est composé d'une équerre, sur laquelle se croise un compas ouvert à 45 degrés.

Le bijou du grade de Rose-Croix propose souvent cette ouverture (entre 45 et 90°) qui symbolise la Maîtrise et l'Esprit victorieux de la matière. Le tout premier texte décrivant en détail ce bijou, degré « ultime et sublime », date de 1765 :

---

48 Cf. illustration p. 53. La croix de type latine avec deux branches transversales du Parc pourrait faire allusion à la Croix de Lorraine, tirée de la Croix d'Anjou, dans une version rarissime au 18e siècle. Elle est quasi toujours représentée avec deux branche inégales. Comme celle de la France libre.

49 Conroy Jr. Peter V., *Le jardin polémique chez J.-J. Rousseau*. In: Cahiers de l'Association internationale des études francaises, 1982, n°34. pp. 91-105. En ligne.
Illustration : collection Joël Goffin.

Le grand bijou de ce grade est un compas dont les pointes sont posées sur un quart de cercle, la tête du compas est une rose ouverte dont la queue vient se perdre dans une des pointes du compas. Dans le milieu du compas, il y a une croix dont le pied pose sur le quart de cercle et le haut touche la tête du compas.

S'y ajoutent un aigle, un pélican ou plus rarement un phénix. Le bijou en hyperlien possède des accointances étonnantes avec le tracé du Parc voulu par Starhemberg et Guimard (cf. plan à la p. 17). L'équerre est absente de la composition. La base du bijou est circulaire alors que celle du Parc est loin d'être rectiligne. Elle ressemble davantage à un arc de cercle comme le montre clairement un plan de 1782.



Un bijou du Vénérable Maître[50]

50 Remarquer la vis et son point, le compas ouvert et le Grand Architecte de l'Univers à l'intérieur (Delta). Pour les Maçons du 18e siècle, le compas est l'outil symbolique le plus important du fait de sa correspondance avec le Créateur. Comme c'est le cas au Parc…

La griffe du Maître ?

L'architecte Guimard a donné les soins les plus suivis aux plans de la place Royale et du Parc de cette ville. Chacune des combinaisons que l'on a faites avant de se décider sur la moindre partie de ces deux vastes projets a été accompagnée de plans formés par Guimard en suite d'ordres du gouvernement.
Mémoire adressé par Limpens à Starhemberg, 1780[51]

Comme je l'ai dit, dans l'axe central du Parc, le projet prévoyait d'ériger un obélisque, un mausolée ou une pyramide, surmonté d'un aigle couronné d'or (Feu). L'obélisque triangulaire en principe dédié à Marie-Thérèse devait être rehaussé de quatre médaillons, agrémenté de quatre cascades (les quatre fleuves du Paradis ?) et de quatre statues au centre du bassin rond (Eau). Le tout veillé jalousement par huit sphinges qui, selon Plutarque, représentaient à la fois Isis et une théologie fondée sur la sagesse énigmatique, soit hermétique. L'effigie de Starhemberg aurait dû également y prendre place (cf. annexe 1).

Et c'est ici que le rébus s'achève. Provisoirement. Les statues étaient dédiées, comme je l'ai écrit, à Mercure (Hermès), à Minerve (Athéna), déesse de la Sagesse, à l'Abondance (Isis-Cérès-Déméter) et à l'Escaut. Le monument ne vit jamais le jour suite au refus de l'empereur Joseph II qui préféra sous un prétexte futile financer des chantiers publics comme le port d'Ostende[52]. Et pourtant le Quartier Royal, conformément à la volonté du pouvoir en place, avait été largement financé par la Ville et les ordres monastiques environnants jusqu'à mener certaines d'entre elles à la ruine. Comme l'abbaye du Coudenberg ! D'autre part, Joseph II évoquait peut-être ironiquement le port d'Ostende dans la mesure où Starhemberg avait largement contribué à le développer.



Avec le plan gravé, l'obélisque triangulaire construit **« selon les règles de l'optique »** aurait servi de signature à l'ensemble du Parc Royal.

Devant le bassin, le prince dut se contenter d'un Mercure-Hermès au caducée (remarquons les yeux de verre qui subsiste et qui le rend comme éveillé) et de ses armoiries ornées du collier de la Toison d'Or. On y voit aussi une arbalestrille avec ses trois marteaux, appelée également le bâton de Jacob. Cet instrument de navigation sert à mesurer la hauteur du soleil à midi et de l'étoile polaire la nuit et permet au voyageur de poursuivre sa route en toute sécurité. Tout près, on peut voir

51 Xavier Duquenne, *Le parc de Bruxelles*, CFC-Éd., Bruxelles, 1993, p. 29.
Bien que dérangeant la symétrie du projet (deux carrés longs de 499 pieds et 4 pouces), Starhemberg renonça à démolir la « Domus » d'Isabelle d'Autriche, gouvernante de nos contrées au début du 17e siècle (actuelle rue Baron Horta). C'était le siège de la nouvelle Académie. En homme de culture, le prince y avait installé ce qu'il restait de la splendide bibliothèque de Philippe le Bourgogne et ses incunables après l'incendie du Palais du Coudenberg en 1731.

52 Xavier Duquenne, *Le parc de Bruxelles*, CFC-Éd., Bruxelles, 1993, p. 91.

l'ancre de l'Espérance, symbole chrétien repris par la Maçonnerie. Avec la Foi du fronton du Palais de la Nation et la Charité du Parc, l'allée biaise pourrait évoquer la triade Foi-Espérance-Charité du grade de Rose-Croix.

Le prince, épaulé par son architecte Guimard et son ornemaniste Godecharle, a probablement choisi de travailler pour les initiés : il s'agissait de marquer de son empreinte un lieu emblématique du nouveau Quartier Royal.

Il faut savoir qu'au 18e siècle, un parc classique à la française ne proposait pas de plan au visiteur, car il était aisément compréhensible. Ce n'était pas un labyrinthe complexe. Mais un parc composé de futaies et de taillis touffus[53], à l'anglaise en quelque sorte, nécessitait un guide : s'il voulait en saisir du premier coup d'œil le tracé hermétique, il lui était loisible de consulter à son carrefour principal le second monument dédié aux Arts et à la Science et son plan gravé sur un cartouche (cf. p. 38). Il s'agit également d'une œuvre de notre ami Godecharle (1784). L'enfant de droite, portant la coiffe, tient en main un compas posé sur une équerre, symboles de la maîtrise chez les francs-maçons. Les livres fermés, ou le secret conservé (la Gnose), et la mappemonde qui l'entourent représenteraient l'universalité de la Connaissance et de la Fraternité. Son frère propose au visiteur le plan du parc déroulé aux deux tiers et couronné de roses. À ses pieds se trouvent un maillet et ce qui ressemble à deux ciseaux de tailleur de pierre, les deux outils de l'Apprenti. Le socle, qui aurait dû être surélevé, fait allusion à la pierre que l'Apprenti a été invité à dégrossir lors de son initiation. Il est orné d'une gerbe de lauriers à baies. Plus haut, on découvre une couronne de laurier et une trompette de la Renommée, symboles de victoire. Le Maître regarde avec bienveillance son Compagnon dont le Parc est le « Chef-d'œuvre ». Il pourrait s'agir d'une allégorie de plus. Mais le Chevalier de Ramsay dans son célèbre Discours de 1736, qui lança la légende templière de la Maçonnerie par simple allusion aux Croisés, insistait sur le fait que l'amour des Sciences et des Arts libéraux était une qualité primordiale pour l'Ordre. C'est le titre du groupe sculpté. Et les enfants jouant avec les outils près d'une sphère relevaient du poncif maçonnique en cette fin de 18e siècle. Les deux monuments emblématiques furent placés en 1784, parmi les derniers après le départ du prince pour Vienne (1783). Était-ce l'ultime défi de Starhemberg à Joseph II ?[54]

Il est intéressant de citer plus longuement Ramsay sur ce sujet qui préfigure *L'Encyclopédie du Siècle des Lumières*, voire les ressources de wikipédia :

La quatrième qualité requise pour entrer dans notre Ordre est le goût des sciences utiles, et des arts libéraux de toutes les espèces ainsi l'ordre exige de chacun de vous, de contribuer par sa protection, par sa libéralité, ou par son travail à un vaste Ouvrage auquel nulle Académie, et nulle Université ne peuvent suffire, parce que toutes les Sociétés particulières étant composées d'un très petit nombre d'hommes, leur travail ne peut embrasser un objet aussi immense. Tous les Grands Maîtres en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et par toute l'Europe, exhortent tous les savants et tous les Artistes de

53 Éric Hennaut, *Les couleurs dans les parcs de la fin du XVIIIe siècle. Le Parc de Bruxelles et le Parc de Schoonenberg à Laeken*, urban.brussels Bruxelles, 2021. Dossier Couleurs et textures, p. 79. En ligne.

54 Isidore De Rudder, sculpteur franc-maçon, en a réalisé une copie à l'identique en 1892.

la Confraternité, de s'unir pour fournir les matériaux d'un Dictionnaire universel de tous les Arts Libéraux et de toutes les sciences utiles, la Théologie et la Politique seules exceptées. On a déjà commencé l'ouvrage à Londres ; mais par la réunion de nos confrères on pourra le porter à sa perfection en peu d'années. On y expliquera non seulement le mot technique et son étymologie, mais on donnera encore l'histoire de la science et de l'Art, ses grands principes et la manière d'y travailler. De cette façon on réunira les lumières de toutes les nations dans un seul ouvrage, qui sera comme un magasin général, et une Bibliothèque universelle de tout ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de solide et d'utile dans toutes les sciences naturelles et dans tous les arts nobles. Cet ouvrage augmentera chaque siècle, selon l'augmentation des lumières ; c'est ainsi qu'on répandra une noble émulation avec le goût des belles-lettres et des beaux Arts dans toute l'Europe.

En conclusion, la construction du Parc Royal de Bruxelles s'apparente à un investissement de l'espace public par un franc-maçon de haut rang, en l'occurrence le prince de Starhemberg. Il faut y voir un jeu de piste intellectuel hautement spéculatif allié à un désir très humain de prestige personnel. Et non un parcours initiatique au sens strict du terme. Quoique…



Diplôme de maître maçon de la Loge *Royale York de l'Amitié* à Berlin (1796)[55]

Sont présents sur ce diplôme : l'aigle au caducée, le pélican, les enfants, le compas ouvert à 45°, l'équerre, le livre fermé, l'obélisque-pyramide, la colonne brisée, Isis voilée (?), Artémis, Minerve-Athéna, le Sceau de Salomon avec la lettre G, deux sphinges, etc. Tous ces éléments auraient dû se retrouver à l'Orient du Parc, entre autres, grâce à l'obélisque de Godecharle, **« le point le plus essentiel et le plus important de tous »**. Houdon, membre de la célèbre Loge *Les Neuf Sœurs*, s'était proposé de dessiner, à titre gracieux (sic), le bas-relief principal **« qui doit faire parler le monument »**[56].

55 Médaille des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis (1876) : enfant taillant sa pierre hexagonale et outils maçonniques.
Diplôme de *La Parfaite Intelligence* (1783) : Charité, angelots (enfants), outils, Justice, obélisque, etc.
Carton d'invitation des *Vrais Amis de l'Union* par Antoine Cardon : angelots et outils.

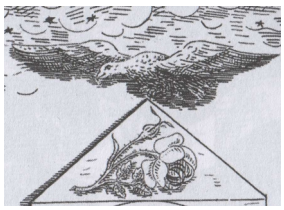
56 Source principale : *Archives Générales du Royaume, Création du Parc et de la Place royale.*



1. Plan gravé du Parc couronné de roses (« sub rosa » signifie « sous le sceau du secret »)
2. Pierre brute dégrossie (travail proposé à l'Apprenti). Proportion par deux et trois.
3. Ciseaux et maillet de l'Apprenti devenu Compagnon (le plan du Parc est son « chef-d'œuvre »)
4. Gerbe de lauriers à baies (victoire et éternité)
5. Livres fermés (Connaissance du Maître)
6. Couronne de laurier et peut-être trompette de la Renommée (Victoire)
7. Compas couronnant l'équerre maçonnique du Maître et mappemonde (universalité de la Maçonnerie)

Les mots entre guillemets marqués par des caractères gras concernant le Parc proviennent des échanges épistolaires entre Starhemberg et les responsables des Pays-Bas autrichiens.

Annexe 1. Un avatar de la maquette de Godecharle ?



Ce groupe allégorique est probablement inspiré du projet d'obélisque de Godecharle destiné à orner le grand bassin du Parc Royal. Joseph II l'avait refusé, le jugeant dispendieux. En voici la description reprise dans le catalogue *La Toison d'Or, Cinq Siècles d'Art et d'Histoire* (Éd. Ville de Bruges, 1962, p. 264) :

L'empereur qui porte le collier de la Toison d'Or se tient debout. Il est entouré d'une femme casquée portant le sceptre, d'une part, d'autre part d'une Victoire, accompagnée du Lion de Belgique. Derrière l'empereur se dresse un obélisque qui porte en sa partie supérieure un médaillon représentant le buste de l'impératrice Marie-Thérèse, le tout surmonté de l'aigle et de la couronne impériale. Couché derrière l'obélisque, un vieillard symbolise l'Escaut. Ce groupe est exécuté en biscuit de pâte tendre et provient de la manufacture de Tournai. Il doit avoir été réalisé en 1780[57].



On le constate, plus de Marie-Thérèse, décédée en 1780, ni d'effigie de Starhemberg. Et l'empereur Joseph II est devenu le personnage central de la composition. Mais Minerve est bien présente, accompagnée de la Victoire. Elle a curieusement délaissé sa lance traditionnelle pour le sceptre de l'empereur. Rappelons ici que Minerve (*Minerve au Compas* puis *Minerve Aux Trois Palmiers*) est la déesse tutélaire de la Loge Saxonne de Starhemberg[58].

Sur un plan ésotérique, l'aigle qui maîtrise la foudre pourrait allégoriser Zeus le dieu des dieux et/ou Saint Jean l'évangéliste surnommé l'Aigle de Patmos et « le Fils du Tonnerre » (Marc, 3:17), soit le baptême de lumière ou par le feu. D'autant que l'aigle autrichien et du Saint-Empire germanique est bicéphale ; il n'est jamais affublé de cet attribut.

Comme je l'ai dit, la diagonale vers la place Royale vise le coucher du soleil à la Saint-Jean d'Hiver. L'aigle de l'obélisque au zénith, soit le soleil à midi plein, regarde dans cette direction. Le bassin octogone du Parc ou baptistère serait dans cette hypothèse lié à Saint Jean Baptiste, soit le baptême par l'eau. L'Escaut, en vieillard allongé, se trouve à l'arrière de l'obélisque : il pourrait figurer le Vieil Homme profane, le vieil Adam dont le futur initié est amené à se dépouiller pour faire place à l'Homme régénéré. Quoique ce type de représentation soit assez courant. Mais il me faut préciser que sous le régime autrichien l'estuaire de l'Escaut était fermé au profit des Hollandais. Il n'y avait dès lors aucune raison de voir l'Escaut se pavaner au côté de l'Abondance sur un monument conçu en

57 Illustration du haut : aigle aux ailes déployées figurant sur un tableau du grade Rose-Croix au 18e siècle.

58 Collection Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, inv. v. 892.

Cette année 1780 coïncide avec celle du projet d'obélisque de Godecharle pour le Parc.

1780. C'est Bonaparte qui permettra sa réouverture en 1797. Il pourrait s'agir de Zeus (cf. p. 27). Le soubassement en forme de rocher peut-être ajouré aurait symbolisé le Passage vers l'Éternité. L'ensemble allégorique initial devait constituer **« le point le plus important et le plus essentiel de tous »** dans le projet de Starhemberg.

Enfin, pour étayer la thèse maçonnique du Parc, il est utile de relever que Godecharle fut le sculpteur principal du parc du château de Wespelaar[59] (Brabant flamand, près de Louvain) de 1791 à 1822[60]. Son commanditaire était Jean-Baptiste Plasschaert, un dignitaire de la franc-maçonnerie dont l'artiste réalisa le buste. L'architecte Ghislain-Joseph Henry était un Frère. La valeur symbolique de l'ornementation de Godecharle n'est pas mise en doute. Un obélisque figurant l'immortalité en constitue le fleuron. Il était situé sur une île censée représenter les Champs Élysées, le séjour où les héros et les gens vertueux goûtent le repos éternel. L'obélisque de Wespelaar est sommé d'un Ouroboros, le serpent qui se mord la queue, symbole d'éternité et d'illumination. Le monument reprend une sentence d'Horace : « Immeritis mori », soit [« la vertu ouvre le ciel] à ceux qui ne méritent pas de mourir ». Ils reçoivent le privilège d'y côtoyer les dieux.

Un article du très sérieux quotidien flamand *De Tijd* publié le 7 décembre 2002 accrédite également cette hypothèse :

Seul le monument central, l'obélisque, a été conservé sur place. L'Élysée formait probablement un endroit maçonnique. À la symbolique maçonnique appartiennent le cercle (la circonférence de l'île, la disposition circulaire des bustes, l'espace libre central, la forme du serpent), le chiffre trois qui revient trois fois (trois marches en bas, trois étages dans la position verticale du piédestal au-dessus des marches et les trois parties de l'obélisque), le carré (la circonférence du monument), le triangle (le haut de l'obélisque), l'obélisque lui-même et l'Ouroboros qui couronne le monument[61].



Patrizia Granziera, auteur du *Freemasonic Symbolism and Georgian Gardens* affirme que « les obélisques dans le symbolisme maçonnique étaient associés au soleil et aux phénomènes astronomiques reliés à la mythologie. Ils étaient des symboles de continuité, de pouvoir, de stabilité, de résurrection et d'immortalité. »

Ce parallèle avec le projet d'obélisque du même Godecharle, qui devait orner le bassin du Parc de Bruxelles, me semble un argument important en faveur de l'hypothèse du caractère maçonnique de ce dernier.

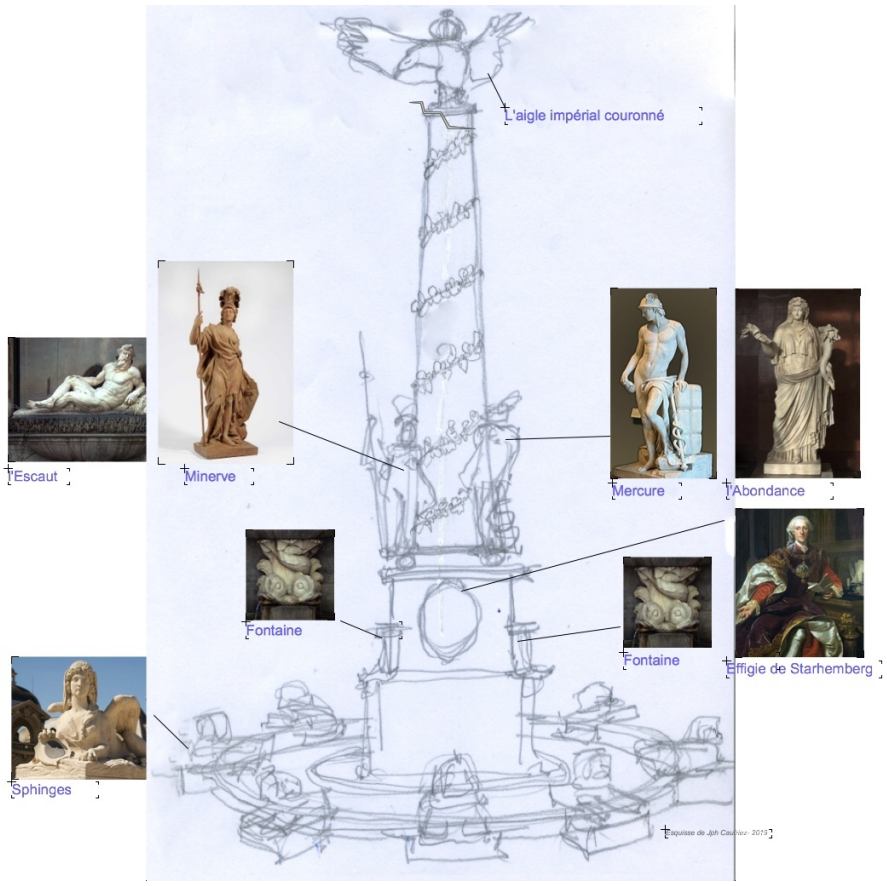
---

59 Le lieu n'est accessible qu'aux Journées du patrimoine en Flandre.

60 Xavier Duquenne, *Le Parc de Wespelaar : Le jardin anglais en Belgique au 18e siècle*, Spoelbergh, Bruxelles, 2001.

61 Godecharle et Wespelar. http://www.tomassobrothers.co.uk/

Vue d’artiste de l’obélisque de Godecharle au bassin rond



Esquisse d’une reconstitution de l’obélisque de Godecharle au bassin rond
(les statues ne sont pas celles du sculpteur)
© Jean-Philippe Caufriez

Aux Archives générales du Royaume, je n’ai pas réussi à retrouver l’esquisse de l’obélisque de Godecharle annoncée dans plusieurs lettres officielles de l’époque. Mais le dossier qui s’y trouve résulte d’un « tri » effectué au 19e siècle[62]. Cela dit, le plan modelé de l’obélisque devrait se trouver à Vienne.

La Fontaine du Palmier de la place du Châtelet à Paris (1808) pourrait en donner une idée. Une colonne sommée d’une Victoire y remplace l’obélisque de Godecharle sommé d’un aigle ; les Vertus se sont substituées à Minerve et Mercure-Hermès. La corne d’Abondance (cornucopia), mais aussi les sphinges plus tardives sont bien présentes. La fontaine parisienne est également disposée au centre d’un bassin circulaire.

62 Archives de la Ville de Bruxelles (AGR) : *Création du Parc et de la Place Royale*.
La cote de rangement était aléatoire en 2018.

Annexe 2. Médailles de Minerve aux Trois Palmiers (Leipzig)



La *Loge Minerve aux Trois Palmiers* de Starhemberg résulte d'une longue fusion de Loges dont celle de *Minerve au Compas* (*Minerva zum Zirkel*, 1747-1766). C'est sous ce nom précis qu'elle adhéra à la Stricte Observance en 1766 avant de prendre son nom définitif.

Il est curieux de constater que la statue de Minerve de l'obélisque de Godecharle devait occuper la tête du compas du Parc de Bruxelles. Soit l'exacte allégorie de *Minerve au Compas* ! En 1776, année de la mort du baron Hund, fondateur de la SOT, *Minerve aux Trois Palmiers* possédait son journal intime (détruit) et lui dédia une médaille. Fait peu connu, ce même baron avait été reçu « Maître Écossais » (premier haut grade après la Maîtrise) à Bruxelles en août 1742 par le duc d'Albermarle. Bien avant de préparer son projet « templier »[63].

Sur le médaillon de la Loge se retrouvent la truelle, la sphère avec la sphinge, les pyramides et la chouette d'Athéna, symbole de sagesse et de connaissance. Minerve est l'équivalent romain de la déesse Athéna. C'est sans doute l'Acropole consacrée au culte d'Athéna qui est représentée à l'arrière-plan. Le palmier qui se traduit « phœnix » en grec ancien est l'un des attributs de la déesse Isis très en vogue dans les milieux maçonniques de l'époque.



avec la truelle et la sphère

63 André Kervella, *Le baron Hund et la Stricte Observance Templière*, Éd. de la Pierre philosophale, Hyères, 2016, p. 62.
Merzdorf, *Procès-verbaux de la Loge* Aux Trois Colonnes. Cirelkorrespondenz der Egbünde, 1842. Archives de la ville de Hambourg, folio 71.

Annexe 3. Le Phénix au rond-point du Parc ?



En 1841, pour rehausser la fête nationale qui durait quatre jours (24-27 septembre), un kiosque vert dodécagonal, œuvre de Jean-Pierre Cluysenaar, fut placé au bassin circulaire du Parc, là où devait se dresser l'obélisque. Tout comme ce dernier, le phénix est un médiateur entre le ciel et la terre.

Après cinq ans, on le transféra entre l'allée centrale et l'allée biaise majeure parce qu'il masquait la vue du Palais de la Nation et le fronton allégorique de Godecharle érigés rue de la Loi (sic). Le kiosque à musique et le nombre de ses colonnes garnies de guirlandes peuvent être rattachés à l'Harmonie universelle et à la perfection divine (la Jérusalem céleste compte douze portes). Pour autant qu'il recèle une signification symbolique, ce qui me semble plus que douteux.



Il est orné de faisans dorés. Selon les Anciens et le célèbre Cuvier (1769-1832), cet oiseau magnifique aurait servi de modèle au Phénix, « l'oiseau d'or » ou « solaire » qui figure le symbole de la résurrection par excellence. *Le Magazine universel* (1837-1838), années de la conception du kiosque, y fait encore allusion.

Également surnommé « l'oiseau de feu », c'est l'un des emblèmes majeurs de la franc-maçonnerie, principalement au R.E.R. Mais aussi dans le domaine de l'Alchimie où « le César des Oiseaux » représente la Pierre philosophale ou la Pierre de Sagesse (cf. chapitre III, annexe 2). Le Phénix-faisan doré est dessiné sur la carte philosophique de Touzay-du Chenteau dédiée à Charles de Lorraine (cf. détail en ilustration ci-dessus et annexe 6).

Quelques années plus tard, en 1848, le franc-maçon Louis Jehotte sculpta un Charles de Lorraine en pied. La statue aurait dû orner le grand bassin du Parc ou la place Royale pour remplacer celle de 1775. C'est finalement Godefroid de Bouillon, l'autre « roi de Jérusalem », qui remportera le concours. À noter que mis à l'écart place du Musée, Charles de Lorraine tient un manuscrit ou un plan de la main droite et que celui-ci est complètement déroulé à son pied gauche. Celui du plan du Parc ? À moins qu'il ne s'agisse d'une allusion à sa passion pour la cartographie…

En 1850, le même Jehotte sculpta un *Caïn maudit* destiné au jardin du Palais des Académies, rue Ducale. Son crime accompli, Caïn recule d'effroi. La massue avec laquelle il a tué son frère Abel vient de tomber à terre. Il porte la main gauche devant ses yeux en un geste d'horreur : ce mouvement a fait glisser à demi la peau de bête qui le couvrait.

Le Parc de Bruxelles pourrait allégoriser le jardin d'Éden (cf. annexe 5).

Annexe 4. La Toison d'Or à l'entrée du Parc ?

Cette toison est le symbole du grand-œuvre ; les travaux de Jason sont une allégorie des opérations et des signes requis pour arriver à sa perfection, et que la Toison d'or conquise est la poudre de projection et la médecine universelle.
Dom Pernety (1758)



Juste en face de l'entrée principale du parc Royal se trouve un trophée d'armes posé sur le mur à balustrades qui relie l'Hôtel de Grimbergen (place Royale, 10) à son voisin l'Hôtel Errera (rue Royale, 14). Il se situe quasi à l'emplacement de l'abside de l'ancienne Chapelle palatine du Palais du Coudenberg qui abritait le Trésor de la Toison d'Or avant son transfert à la Chambre héraldique dans les années 1780[64]. Le groupe sculpté figure une cuirasse garnie d'une épée, de lances et de haches (francisques), d'un bouclier et d'une massue. À gauche, on remarque un casque ceint de lauriers et la tête d'un dragon à feuilles de chêne. Le tout est surmonté d'une enseigne portant l'inscription « PATRIA ». Le bouclier orné d'une tête évoque l'égide de Pallas Athéna (Minerve), la demi-sœur du dieu Hermès. C'est la déesse lunaire de la Sagesse et de la Guerre. La mythologie grecque raconte qu'en secouant l'égide, Zeus pouvait déclencher le tonnerre et les éclairs, semant la terreur parmi les mortels. Il daigne la prêter occasionnellement à Athéna, mais aussi à Apollon. Lorsqu'elle est armée de l'égide, Athéna s'emploie plutôt à donner de la force qu'à terrifier : ainsi, c'est l'égide à la main qu'elle encourage Héraclès/Hercule avant son combat avec Cycnos. Elle en couvre également Achille alors que celui-ci s'en va défier les Troyens et permettre aux Grecs de récupérer le corps de Patrocle. Elle est la protectrice de Jason et des argonautes partis à la conquête de la Toison d'Or.



Sur ce groupe sculpté, le dragon qui défendait l'accès de la précieuse toison est assoupi et terrassé grâce à la magie de Médée comme le prouvent son casque lauré et ses feuilles de chêne. Ces feuilles du chêne auquel était suspendue la Toison d'Or. À droite, on distingue la massue du dieu Hercule qui accompagna un temps les argonautes dans leur périple. Hercule est par ailleurs le dieu tutélaire de la Maison de Lorraine. Par ses douze travaux, il est associé, comme c'est le cas de la conquête de la Toison d'Or, à la recherche du Grand Œuvre alchimique. La fabuleuse toison représente également l'Élixir de longue vie, soit la panacée.

64 Cf. hyperlien du plan de 1776, p. 17. La chapelle est marquée d'une croix.

Une peau de chèvre, liée à la symbolique d'Athéna, ou la peau de lion d'Hercule se trouve peut-être à gauche de la massue. Le vieillard de l'égide ressemble étrangement à la « Bouche de la Vérité » de l'église Santa Maria in Cosmedin à Rome. Selon la légende, elle aurait la propriété de trancher la main de tous ceux qui mentent. Passer sa main dans la bouche de l'effigie était considéré comme une forme subtile d'initiation. On ne la récupérait intacte que si l'on était profondément honnête, loyal et vertueux : des thèmes éminemment maçonniques au 18e siècle. Cette tradition fait l'objet d'une scène dans le film *Vacances romaines* avec Gregory Peck et Audrey Hepburn (1953).

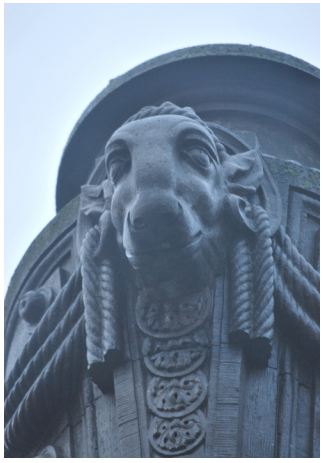
Il n'est pas exclu d'effectuer un rapprochement du trophée avec le grade de Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte (synonyme de Chevalier du Temple) relevant de l'Ordre Intérieur du R.E.R. Leur trophée d'armes y est décrit comme suit :
[…] formé d'une cuirasse traversée par une lance, surmontée d'un casque, d'un bouclier et d'une épée antique, et d'une écharpe blanche […] placée diagonalement sur la cuirasse ; sur le pectoral de la cuirasse sera une croix d'Ordre gravée ou relevée en bosse.

L'amour de la Patrie (PATRIA) est la première vertu « militaire » de ce « grade » chevaleresque… Et le mot « PATRIA » est mis en exergue sur le groupe sculpté de la rue Royale. Pour compléter le tableau, les deux lions (datés de 1781) du n° 6 forment un duo étonnant face à face, affronté. Tourné vers la place Royale et son Passage des Colonnes (détruit), soit le monde profane, l'un rugissant, le second regarde serein l'allée biaise du Parc de Bruxelles. Passé ce trophée, la Quête de la Toison d'Or peut commencer !



Attirons toutefois l'attention du lecteur sur un trophée oublié dans l'Impasse du Borgendael qui adopte un style similaire à celui que je viens de décrire plus haut (entrée parfois possible en été par la cour du musée BELvue). Sa symbolique est interpellante : une immense chouette et l'égide sur la cuirasse d'Athéna se trouvent au centre du trophée et le casque grec orné de béliers (Quête de la Toison d'Or ?) est sommé d'une sphinge dont la présence semble ici incongrue. L'allusion aux Mystères égyptiens, au secret du sphinx ou à Isis est probable. La balance de la Justice est informe, ce qui pourrait faire écho au fronton du Palais de la Nation centré sur la notion de Justice (cf. chapitre II). L'observateur remarque aussi un bouclier, un faisceau, un livre fermé, un manuscrit à droite, une sphère ou un globe, un flambeau, un cadran solaire, un glaive… Le visage de la déesse Pallas Athéna semble avoir été remplacé par celle d'un monstre. Il s'agit peut-être d'un tronc d'arbre (chêne) ou du dragon gardien de la Toison d'Or. Autre hypothèse, cet endroit précis du trophée a été dégradé ou martelé. On ne peut qu'être troublé par la similitude entre le trophée et la médaille commémorative du bicentenaire de la Grande Loge de France frappée en 1936 qui met en exergue un casque orné de béliers.

Le lieu permettait au ministre plénipotentiaire de se rendre directement de sa résidence au chœur de l'église Saint-Jacques. Ses armoiries se trouvaient probablement derrière le trophée (actuel chiffre du roi Albert II). On y trouvait également une fontaine ornée de lions et de soleils qui a été déplacée dans le parc de la Porte de Hal. Dans cette impasse se situe actuellement le Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles. Son musée occupe les anciennes caves de l'abbaye du Coudenberg. Elles se trouvent exactement sous le chœur de Saint-Jacques et possède aujourd'hui… une salle de banquet (en principe ouvert le mardi après-midi).



Enfin, au début de la rue Ducale, un lion plus rugissant que celui de la rue Royale scrute l'Occident. Le trophée défiguré du Palais des Académies montre une tête de bélier ou d'agneau fixée au socle. À l'arrière-plan et plus tardif, on peut voir un bas-relief intitulé les Sciences représentant le jeune Hermès et une jeune femme face à un miroir, soit la vérité. Il existe un second trophée rue Ducale : il s'agit d'Hercule recouvert de la peau du lion de Némée avec bouclier, épée, chaînons triangulaires (présents à la SOT et au RER.), chaîne, faisceau, hibou, etc. Dans les parages, le promeneur perçoit des vases où le bélier a remplacé le lion. Toujours rue Ducale, face à la place du Trône, deux enfants debout sur la balustrade lèvent les bras en signe de victoire. Sonnent-ils la fin de la Quête de la Toison d'Or ou la découverte de la Pierre philosophale (cf. p. 62) ?

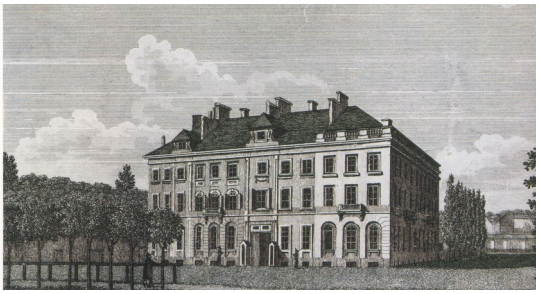
À l'arrière-plan, le Palais des Académies (1823-1828) servit de résidence au prince d'Orange, le futur roi Guillaume II qui était franc-maçon. Mais le mur de jardin à balustrade orné de lions, vases et trophées datent bien de 1779 (Guimard). Je n'ai pas trouvé la cause de la profonde dégradation du premier trophée de la rue Ducale.



Curieusement, la fontaine de Brouckère fut érigée porte de Namur en 1866, non loin de la rue Ducale, en hommage à l'ancien bourgmestre franc-maçon Charles de Brouckère (1796-1860). Celle-ci a depuis lors été déplacée au square Palfyn. Elle est décorée de nombreux lions « égyptiens » ou rugissants. L'un des deux enfants au sommet de celle-ci tend une couronne de laurier. Il semble y en avoir deux autres.

Autour des années 1850, l'avenue prolongeant la porte de Namur avait été dédiée à… la Toison d'Or.

Annexe 5. La résidence de Starhemberg et la Toison d'Or dans l'axe du Parc



Place des Palais, Guimard avait prévu deux hôtels de maître, dont l'un était destiné au ministre plénipotentiaire Georges-Adam Starhemberg (l'actuel Grand Salon blanc du Palais Royal). Idéalement, ils auraient dû être inaugurés à l'été 1783. S'il n'avait pas regagné Vienne en mai de la même année, Le prince aurait eu la satisfaction d'avoir en permanence sous les yeux le Parc de Bruxelles, **« son chef-d'œuvre »** et **« un spectacle ravissant pour l'homme qui pense »,** selon des lettres officielles de l'époque ![65] Ou encore son parc transformé en Jardin d'Adam (Éden), soit le retour à l'Âge d'Or si l'on fait référence à l'un des prénoms du Premier ministre… La carte de Ferraris n'est-elle pas volontairement orientée à l'est, là où est censé se trouver le Paradis.

Dans les *Constitutions* d'Anderson de 1723, Adam est le premier franc-maçon et l'année maçonnique, année de la Vraie Lumière, commence en – 4000 ans, période mythique de la création (Genèse). C'est ainsi que 6020 correspond à 2020 !

Une exégèse maçonnique le définit comme suit :

Le Paradis dans de nombreuses religions a été décrit sous la forme d'un jardin luxuriant, où la vie paisible suivait le cours de l'éternité, une vie sans déséquilibre, une vie en parfaite harmonie. Les anciens quelles que soient leurs croyances ont toujours situé le paradis comme le centre, le cœur du Monde, où une source jaillissait vers les cieux, personnifiant ainsi l'endroit idéal de la relation avec Dieu, l'Être suprême, le Principe, le Grand Architecte[66]*.*

Quant à la Chambre Héraldique et son Trésor de la Toison d'Or, elle fut construite de 1784 à 1785 et se trouvait à l'arrière de la résidence de Starhemberg. Elle ne consistait qu'en un simple rez-de-chaussée. Au-delà, devait s'élever un vaste édifice qui, vu de loin, aurait paru bâti sur la Chambre Héraldique[67] même. Celle-ci abritait entre autres La Croix du Serment, un reliquaire à socle octogonal qui recelait un fragment de la Vraie Croix. C'est sur cette Croix que les chevaliers et officiers prêtaient serment lors de leur admission dans l'Ordre de la Toison d'Or.

Selon la *Légende dorée* de Voragine, la Croix de la crucifixion entretiendrait un rapport étroit avec l'Arbre de Vie[68] et le rachat du péché originel commis par Adam. Elle est un

---

65 *Source : Archives Générales du Royaume, Création du Parc et de la Place royale.*
L'actuelle place des Palais s'appelait en ce temps rue de Belle-vue, du nom d'un hôtel voisin.

66 Site ledifice.net : *Le Jardin d'Éden : L'Harmonie Primordiale.*

67 *Histoire de la ville de Bruxelles*, Volume 3, Alexandre Henne et Alphonse Guillaume Ghislain Wauters, Librairie encyclopédique de Perichon, Bruxelles, 1845, p. 348.

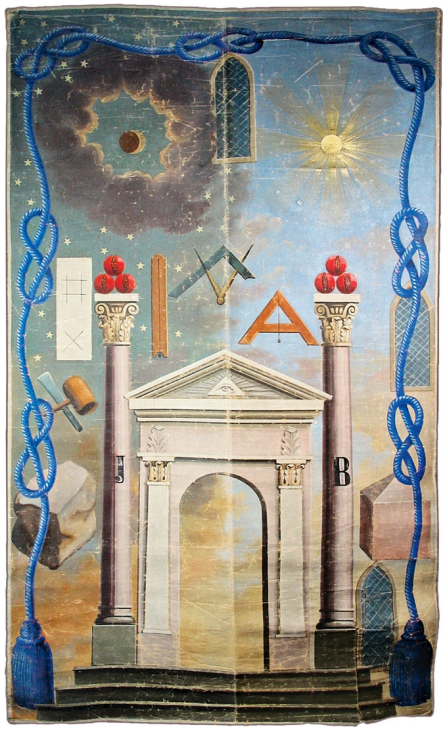
68 L'Arbre d'Or de la Grand-Place (maison des Brasseurs), où trône la statue équestre de Charles de Lorraine depuis 1752, est peut-être son répondant.

symbole de régénération de l’humanité. C’est pour cette raison que l’iconographie représente parfois le crâne du premier homme, Adam, au pied de la croix du Christ.

L’axe central du Parc borné par les termes-Hermès chargés d’indiquer le chemin de Lumière aurait donc été jalonné par le Trésor de la Toison d’Or ou la Pierre philosophale et l’Élixir de longue vie, le bassin octogone lié à la fontaine de jouvence et à la résurrection, l’obélisque du bassin circulaire (Champs Élysées où les vertueux goûtent le repos des Bienheureux) et enfin le fronton du Palais de la Nation et son couronnement de l’Élu dont l’âme est immortelle (cf. chapitre II).

En 1803, pour la visite à Bruxelles de Napoléon, Godecharle plaça une prêtresse d’Isis, peut-être pour flatter son goût prononcé pour l’égyptologie, à l’entrée de la résidence conçue par Starhemberg, quasi dans l’axe du Parc. En 1798, le jeune Bonaparte, en compagnie de quelques fidèles, avait parcouru le centre de la ville à pied, notamment le Parc. À cette occasion, il s’attrista du délabrement de celui-ci et de la disparition de certaines sculptures suite au saccage des Sans-culottes en 1793.

Le fil à plomb (cf. p. 9) ou la verticale-axe central figure au Rite Écossais Rectifié « la solidité des ouvrages maçonniques. » Au Rite écossais ancien et accepté (REAA), il est le symbole de la recherche « de la Vérité dans les profondeurs où elle se cache, ainsi que de l’élévation des sentiments maçonniques vers les hauteurs », soit l’ascension vers le divin[69]. Le niveau, quant à lui, symbolise l'horizontale qui montre l'égalité sociale des hommes, l'altruisme, la moralité et la justice.



69 Tableau de Loge ancien. Le niveau et son fil à plomb se trouvent à gauche de la colonne B.
Le niveau indique l'horizontale, mais il est lui-même pourvu de la verticale : la perpendiculaire ou fil à plomb.

Annexe 6. Un Philalèthe parrainé par Charles de Lorraine ?



Le 30 octobre 1775, un original qui se faisait appeler Touzay-du Chenteau (1741-1788) dédie à Charles de Lorraine une *Carte philosophique et mathématique* à vocation maçonnique illuministe, alchimique et kabbalistique. Elle est publiée à de très rares exemplaires[70]. À la fois philosophe, alchimiste, mathématicien et expert en sciences kabbalistiques (sic), le sulfureux du Chenteau est un adepte des *Philalèthes*, littéralement les *Amis de la Vérité*, un cercle élitaire fondé en 1773. Il s'agit d'une émanation de l'influente Loge parisienne *Les Amis Réunis* (1771). Cette Académie occultiste est créée en 1775, l'année de l'inauguration de la statue de Charles de la Lorraine place Royale et de la *Carte philosophique*. À la recherche de la Vérité absolue, ce cénacle a pour vocation de rassembler dans sa bibliothèque tout ce qui concerne la franc-maçonnerie et plus largement les « sciences occultes ». Il est également membre de la *Société des Philosophes inconnus*. Il approchera de nombreux membres éminents du R.E.R. dont Willermoz.



D'après Claude-Antoine Thory, cette carte révélerait « les grands mystères » des Élus Coëns dont le R.E.R. s'est partiellement inspiré. Fait remarquable en soi, l'une des gravures représente selon toute hypothèse Charles de Lorraine en Imperator décoré du Sceau de Salomon. Son visage, notamment la forme caractéristique de la bouche, et l'uniforme romain évoquent la statue du gouverneur place Royale. Le duc allégoriserait le « soufre rouge », soit le Phénix qui est représenté sur la carte. Le soufre rouge constitue la substance rouge qui formait la Pierre philosophale. Après avoir cassé l'œuf, on prenait un morceau de la Pierre ou un peu de la poudre que l'on projetait dans un creuset contenant un métal vil. Cette projection permettait la transmutation de ce métal en or.

Du Chenteau et Charles de Lorraine étaient quasi voisins dans la campagne bruxelloise, à Schaerbeek : l'alchimiste habitait au château de Borcht (au croisement actuel de l'avenue Louis Bertrand et de la rue Kessels) et le prince résidait régulièrement à Monplaisir (du rond-point de l'avenue Huart-Hamoir jusqu'à la gare de Schaerbeek).

70 Renaissance Traditionnelle, Antoine Faivre, *Franc-maçonnerie et illuminisme au XVIII^e siècle*, n° 190-192, avril-juillet 2018, Renaissance Traditionnelle, Paris, 2018, p.74-110.

Selon Gallica BnF, la carte constitue un exemple étonnant d'ésotérisme graphique[71] :

L'auteur veut illustrer deux idées majeures. Derrière les différentes religions, il existe une unique philosophia perennis (philosophie éternelle), une tradition primordiale à laquelle l'étude de la kabbale et des symboles peut nous donner accès. Toutes les composantes de la création et de la vie sont liées par des liens subtils mais bien réels. D'où un vaste réseau d'analogies et de correspondances insufflant et entretenant la dynamique qui anime et soutient le monde. Cette grande et complexe composition révèle donc les correspondances et les liens que la pensée hermético-kabbalistique croit pouvoir établir entre les constellations du zodiaque, les hiérarchies angéliques, les attributs divins de la kabbale, les sept cieux de l'Antiquité, les saisons, les parties du corps humain.

Deux astérisques marquent les ajouts de Touzay-du Chenteau, notamment sur le dessin ci-dessous, mais aussi les colonnes maçonniques Jakin et Boaz avec grenades, la pierre cubique à pointe, la Sagesse, le zodiaque, le tétragramme sacré, etc.

Alors Charles de Lorraine était-il un adepte ou un sympathisant des *Philalèthes* ?

La dédicace grandiloquente rehaussée des armoiries du prince et l'approbation en bonne et due forme du haut fonctionnaire bruxellois Limpens inciteraient à le penser…

Enfin, il existe un lien tangible entre le prince de Starhemberg, concepteur du Parc, et *Les Amis réunis* : son neveu Charles de Hesse-Rheinfels-de Rotenbourg en était membre, ainsi que de la Loge huppée *L'Heureuse Rencontre* à Bruxelles.

Le modèle qui a inspiré le dessin de la carte se trouve dans la *Philosophia Reformata de M.D. Mylius* (1622)[72].



71 L'intégralité de la carte est numérisée sur Gallica BnF.

72 Jacques van Lennep, *L'Alchimie : contribution à l'histoire de l'art alchimique*, Crédit Communal, Bruxelles, 1984, p. 214.

Annexe 7. Le Parc Royal « au plus haut des cieux »



Aussi curieux que cela puisse paraître aujourd'hui, le gouverneur Albert de Saxe-Teschen et son épouse l'archiduchesse Marie-Christine, qui avaient succédé à Charles de Lorraine, sollicitèrent et obtinrent en 1786 la « naturalisation brabançonne ». L'objectif consistait à gagner les faveurs d'un peuple que les projets de réformes brutales de Joseph II commençaient à exaspérer. Pour célébrer l'événement, ils invitèrent le Français Jean-Pierre Blanchard (1753-1809) à faire une démonstration d'ascension en ballon au-dessus du Parc de Bruxelles le 10 juin 1786, mais aussi le dimanche 25, lendemain de la Saint-Jean. L'intrépide venait de réussir, non sans encombre, la traversée de la Manche.

La montgolfière, ou plutôt un bateau volant suspendu à un aérostat, s'éleva du côté de la rue de Louvain pour survoler le Parc Royal, la place Royale et la porte de Namur. C'était peut-être l'occasion rêvée de pavoiser de façon spectaculaire au-dessus du joyau urbanistique du prince de Starhemberg mené à son terme par son « Frère » Albert de Saxe-Teschen. Tous deux étaient membres de la Loge *Aux Trois Aigles* (SOT) à Vienne. Voici le récit paru dans la *Gazette des Pays-Bas* le 12 juin 1786 :
M. Blanchard Physicien français, pensionné de S.M. Très-Chrétienne eut avant-hier l'honneur de faire ici sa 18e expérience ballonique, en présence de L.A.R. [Leurs Altesses Royales], et d'une multitude innombrable de peuples, tant de cette ville que des pays circumvoisins. Il a surpris l'attention des plus savants spectateurs par son excellente manœuvre. Il s'éleva du jardin des Annonciades supprimées, et suivant d'abord la direction du vent qui était à peu près au Nord, passa au-dessus du Parc, en saluant tout le monde avec son pavillon, sur lequel était le chiffre [ndr : blason] de nos augustes Gouverneurs, ce qu'il a répété plusieurs fois, selon les occurrences, notamment en laissant descendre un agneau suspendu à un parachute, au-delà des portes de cette ville, dite porte de Namur […] Enfin, M. Blanchard ayant plané quelque temps, comme s'il eut voulu rétrograder, L.A. [Leurs Altesses] étant sorties de la dite porte, il a encore eu l'honneur de les saluer, et ensuite alla descendre sur le territoire d'Osmal, proche d'Oudergem […] revenu en ville, L.A.R. et le public lui ont fait un accueil inexprimable.

Pour l'anecdote, le dirigeable s'éleva dans les airs, à deux pas du siège de la Loge aristocratique *L'Heureuse Rencontre* qui avait ses tenues rue Notre-Dame-aux-Neiges chez Antoine van Marcke de Lummen (globalement, au début de l'actuelle rue de l'Enseignement). *L'Union* y était également accueillie. Et tout près de la Loge *Les Vrais*

Amis de l'Union qui avait son siège dans l'actuelle rue de l'Orangerie au n°4 (actuelle rue Henri Beyaert). Il décolla de la cour des Annonciades – cités dans l'article de la gazette – dont l'ordre voué à la Vierge Marie considéré comme oisif et inutile venait d'être supprimé par l'empereur Joseph II et le couvent transformé en caserne en 1785. Plus précisément, elle se situait rue de Louvain.

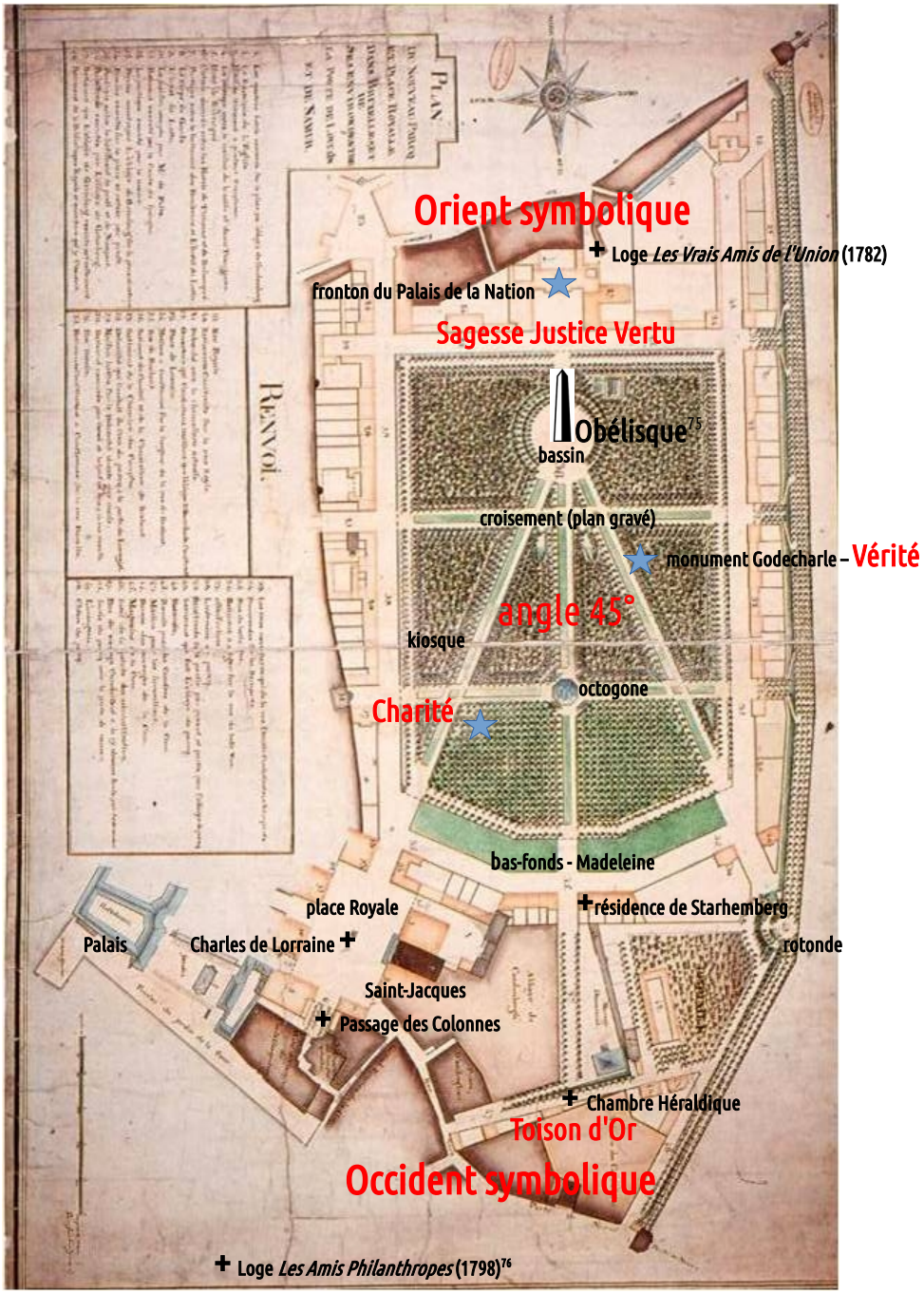
Le héros du jour, l'aéronaute Jean-Pierre Blanchard, était un franc-maçon assidu. C'est ainsi qu'un an après les festivités bruxelloises, il se présenta le 18 juin 1787 à la Loge *Saint Louis Saint Philippe de la Gloire* à Nancy en Lorraine. « Quoique non muni de ses patentes, on l'avait accueilli avec enthousiasme en raison de sa grande renommée. », écrit un mémorialiste de l'atelier. Il participa à la tenue de la Saint-Jean d'Été qui à cette époque était encore une fête d'obligation pour tous les francs-maçons[73]. Après avoir reçu un florilège de compliments et d'hommages ampoulés, c'était la loi du genre, Jean-Pierre Blanchard lança à la fin du banquet un modèle réduit de son ballon en le dédiant avec éloquence au… « Grand Architecte de l'Univers » ![74]



73 Cf. G-H. Lucquet, *La Franc-Maçonnerie et l'Église en France au XVIIIe siècle*, Grand Collège des Rites, 1955.

74 Source générale : Gallica Bnf Fichier Bossu.

Annexe 8. Plan du Parc de Bruxelles par Joachim Zinner (env. 1780)



Notre Ordre a pour bases essentielles la religion, la ***vertu****, la* ***bienfaisance*** *[Charité] et l'amour de la* ***Vérité*****.**
Rite Écossais Rectifié, Rituel au grade d'Apprenti

---

75 Emplacement prévu pour l'obélisque. Le kiosque au « phénix » y fut érigé en 1841 (cf. annexe 3). Un guide de 1847 (p. 138) indique la présence au rond-point d'une Vérité sculptée par Godecharche.

76 Curieusement, les premiers Temples des *Vrais Amis de l'Union* (rue de l'Orangerie 4, actuelle rue Henri Beyaert) et des *Amis Philanthopes* semblent se trouver de part et d'autre quasi dans le prolongement de l'allée biaise du Parc. Le Temple de ces derniers se trouvait dans l'immense Couvent des Carmélites (détruit, actuel Conservatoire), à l'angle de la place du Petit Sablon (n° 1 de l'époque).

Annexe 9. Tableau d’Apprenti avec les outils maçonniques



Tapis d’Apprenti-Compagnon
publié dans *L’Ordre des Francs-Maçons Trahi...*
(abbé Gabriel-Louis Pérau, 1742[77])

Bien qu’il veuille mettre au jour les secrets des francs-maçons et discréditer l’Ordre, l’auteur de *L’Ordre des Francs-Maçons Trahi…* dans ses apartés montre son estime pour la franc-maçonnerie. Il pourrait dès lors s’agir de l’œuvre d’un Frère déçu par son expérience initiatique. D’autant qu’il s’empresse de préciser avoir vécu parmi eux pendant une dizaine d’années ! Les descriptions faites et les mots utilisés montrent qu’il avait une grande pratique des cérémonies maçonniques.

77 Anonyme, *L'Ordre des francs-maçons trahi et le secret des Mopses révélé : Chansons de la très vénérable confrérie des francs-maçons*, Amsterdam, 1758. En ligne sur Gallica BnF. La truelle est comme celle du plan de Saint-Hilaire (cf. p. 9). Le soleil et la lune sont inversés. C’est exceptionnel mais c’est le cas du Temple du Palazzo Ruffio, de ce tapis de Loge de 1778, etc.

Enfin, selon Daniel Ligou, nourrie d’indiscrétions recueillies dans les loges parisiennes, la divulgation de Pérau constitue un document historique sur le rite français, malgré le caractère brouillon de l’exposé qu’il lui reproche. À titre d’exemple, le catéchisme ne précise pas à quel grade se pose telle ou telle question.

Réception maçonnique templière vers 1775

adoubement d’un Chevalier

manuscrit dit Derla de la Stricte Observance Templière[78]



78 *Hund en lumière*. *La Stricte Observance Templière décodée*, La Tarente, 2020. Page de couverture. André Kervella y déchiffre la Patente du baron Hund, fondateur de la Stricte Observance.

Chapitre II : Symbolique du fronton du Palais de la Nation



– *Quelles sont les sept vertus du Maçon ?*
– *La foi, l'espérance et la charité qui sont les principales ;*
– *la justice, la tempérance, la prudence,*
la septième m'est encore inconnue.

Rite Écossais Rectifié, rituel au grade de Maître

Historique et description

Le 24 août 1779, le prince de Starhemberg posait la première pierre de ce qui allait devenir un jour le Palais de la Nation du Royaume de Belgique. Il fut achevé en 1783 d'après les plans de Guimard. Le fronton majestueux de style néo-classique rythmé par huit colonnes se trouve du côté nord du Parc Royal, soit à l'Orient d'après le plan de Ferraris (cf chapitre I, p. 29), dans l'exact prolongement de son axe central. Hasard ou non, c'est un 24 août 1312, date d'inauguration du palais, que tous les biens de l'Ordre du Temple furent transmis aux Chevaliers de Malte et en partie à l'Ordre teutonique dont les liens avec la Stricte Observance sont évidents[79].

Détail révélateur d'après moi : Starhemberg exigea d'inaugurer le bâtiment à l'aide d'une truelle, d'un compas et d'un marteau, le tout en cuivre doré. Ce sont les trois outils qui se trouvent sur l'autel du Vénérable Maître au grade d'Apprenti de la SOT dont il était

79 Lettres patentes du roi Philippe le Bel qui confirment la décision papale et la dévolution des biens de l'Ordre du Temple à l'Ordre de Malte.

membre et de son successeur le R.E.R. Le bas-relief commencé au printemps 1782 par le franc-maçon Gilles-Lambert Godecharle allégorise *La Justice punissant les Vices et récompensant la Vertu* ou *La Justice récompensant la Vertu, protégeant La Faiblesse et chassant Les Vices*. Curieuse coïncidence, un rituel de Chevalier Kadosh (env. 1800), l'actuel 30e degré des « Hauts Grades » contient la formule suivante :
– Qui punira les vices et récompensera la vertu ? »
Réponse : *– Le Grand Architecte de l'Univers seul*[80].

Et pour la Stricte Observance, « *la punition et la récompense sont les grands principes de l'ordre.* »[81]


530 SYMBOLIQUE DES GRADES PHILOSOPHIQUES

27 – Le Voile de la Vertu de l'apprenti au Chevalier Kadosch

Fig. N° 157 – Ripa, emblème, 1643.
La Vertu était une divinité allégorique, fille de la Vérité représentée sous les traits d'une belle jeune fille qui a une plaque dans la main droite, une couronne de lauriers dans la gauche

De façon globale, la composition se lit dans cet ordre : la Justice occupe la position centrale. On accède à son trône par trois marches. La vertu de justice est la première parce qu'elle gouverne toutes les autres en tant que juste milieu.

À sa droite, le côté marqué positivement, se trouvent les Vertus qui sont toutes figurées par une femme : l'Élu, soit la vertu incarnée, la droiture morale et l'Amour divin ; suivent la Tempérance, la Prudence, la Charité et l'Espérance. La Sagesse (Minerve-Athéna) qui fait les présentations relève de l'exception puisqu'elle n'est pas une Vertu au sens théologique du terme. À gauche de la Justice, la Force d'âme, isolée, qui est une vertu cardinale[82].

Pour le théologien Thomas d'Aquin, la Force d'âme, synonyme de fermeté et de constance, est la condition de toute vertu. C'est sans doute pour cette raison qu'elle est la seule vertu cardinale à se trouver du côté gauche de la Justice. La Foi-Religion ou la Clémence est assise devant la Force. Plus loin, les Vices : la discorde, l'hypocrisie, le fanatisme, etc. – à ne pas confondre avec les sept péchés capitaux – sont chassés par un homme brandissant un instrument peu identifiable. S'agit-il du fils de la Justice-Thémis, Prométhée, le voleur de feu qui offrit la Lumière de la Connaissance à l'humanité ou du nouvel Adam régénéré ? Ne chasse-t-il pas une femme au serpent (Ève) ? Notons qu'il porte un pagne égyptien. Les Vices sont jetés dans un cachot. Ce bas-relief évoque la phrase d'un catéchisme maçonnique :
Creuser des cachots aux vices et élever des temples à la vertu, préférer en toutes choses la Justice et la Vérité et avancer dans la voie de la Sagesse et de la Connaissance.

Les motifs du bas-relief sont d'inspiration antique ou médiévale. La Justice en constitue la figure principale. Elle est assise devant la balance et tient une épée, ses attributs traditionnels. De la main droite, elle tend une couronne de laurier, de l'immortalité, à un

80 Jérôme Rousse-Lacordaire, *Jésus dans la tradition maçonnique*, Desclée, 2003, p. 162.
81 Cité dans *La Stricte Observance Templière avec ses deux manuscrits datés du XVIIIe siècle*, Rouvray, Les Éditions du Prieuré, 1994, p. 26-29.
82 Illustration : Irène Mainguy, *Symbolique des Grades Philosophiques : Rite écossais ancien et accepté du 19e au 30e degré*, Dervy, 2015.

« Élu ». Cet homme vertueux est muni d'une flèche : il pourrait dès lors s'agir de l'incarnation de l'Amour de Dieu et de son corollaire la Vertu ou, dans un contexte purement maçonnique du 18e siècle, de « l'Amoureux de la Vertu », « celui qui agit avec droiture ». D'autant que c'est une jeune femme entièrement vêtue qui le représente[83]. Dans le cas présent, la flèche symboliserait les échanges entre le ciel et la terre ou la puissance éternelle de l'Amour de Dieu, du Grand Architecte de l'Univers.

Pour Saint Augustin, la foi est la première des vertus :
On ne peut aimer une chose tant qu'on n'a pas cru qu'elle existe. Mais si l'on croit et si l'on aime, en agissant bien on arrive aussi à espérer.

C'est pour cette raison que sur le bas-relief la Foi-Religion devance la Charité et que celle-ci précède l'Espérance. Conformément à la triade maçonnique « Foi-Espérance-Charité » au grade de Rose-Croix. Enfin, l'Épître aux Éphésiens (8:2) proclame :
C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu.

Le jansénisme centré sur le don personnel de la grâce divine a influencé une partie non négligeable de la franc-maçonnerie du 18e siècle. L'ensemble de la scène rappelle le Jugement dernier de l'iconographie médiévale. En effet, cette Justice n'est pas celle des hommes : elle n'a pas les yeux bandés parce que Dieu voit tout et qu'il est infaillible dans son jugement. C'est le Juge suprême qui fait le don du Salut par la Grâce.

Minerve, la déesse de la Sagesse reconnaissable à son casque empanaché, annonce à la Justice l'arrivée de l'Élu qui a pris la forme d'une Victoire ailée puisque son âme est immortelle. Comme je l'ai dit, la présence de Minerve-Athéna dans cette allégorie est insolite. D'autant que la déesse païenne occupe une position surélevée par rapport aux vertus théologales et cardinales d'origine chrétienne. À la droite de Minerve, deux des quatre vertus cardinales (Tempérance et Prudence) et deux des trois vertus théologales (Espérance et Charité). Voici la Tempérance avec le sablier et une bride. Et devant elle, la Prudence dont le bras droit est entouré d'un serpent maîtrisé. Plus loin se trouve la Charité accompagnée d'enfants, comme celle qui se trouve au Parc Royal au bout de l'allée biaise visant la place du même nom. C'est l'une des vertus fondamentales d'un chrétien, mais aussi d'un franc-maçon dans le sens de la bienfaisance et de la Fraternité universelle (cf. p. 14). Dans le coin gauche du bas-relief, l'observateur découvre une lampe à huile, symbole de l'immortalité de l'âme et de la Lumière éternelle et une jeune femme en position assise qui médite sur un livre. Les trois autres sont refermés. Il s'agit sans doute des évangiles canoniques, celui de Jean restant ouvert. Ou bien d'une allusion à la Connaissance. Elle serait l'une des cinq Vierges sages associées à l'Espérance (Matthieu, 25:1-13). La jeune fille tourne étrangement le dos à la scène imaginée par

83 *La Parfaite Intelligence et l'Étoile Réunis* (P.I.E.R.) conserve une instruction au grade de compagnon de 1758 disant que la Vertu au sens d'excellence morale est la seule femme dans une Loge.
Publié par Jean Van Win dans *Acta Macionica* et cité par Pierre Noël sur le site Hiram.be

Godecharle. Entre la lampe allumée et un livre, Godecharle a gravé sur une pierre parfaitement lisse son nom et l'année 1782 (Godecharle me fecit).

À l'opposé, les Vices ou les réprouvés sont refoulés vers un amas de pierres brutes. À gauche de la Justice, le personnage assis pose la main sur la colonne tronquée et la balance inclinée[84]. Il s'agirait d'une allégorie de la Foi, de la Religion ou de la Clémence. D'autant que sa poitrine est ornée d'un Delta lumineux (cf. p. 68) et qu'elle tient un livre, probablement la Bible, de la main gauche. Ce triangle évoque pour la franc-maçonnerie le Grand Architecte de l'Univers ou l'Œil de la Conscience. D'une urne sort une flamme parfois associée à l'allégorie de la Foi ou à l'âme immortelle. La Clémence, quant à elle, est le plus souvent représentée écartant le faisceau de licteur, déposé ici au pied de la Justice. De la main droite, elle fait pencher la balance, sans doute chargée de branches d'olivier ou de laurier comme le veut la tradition. La Clémence a souvent le visage voilé et le genou dénudé et fléchi. En toute logique, c'est elle qui fait pencher la balance de la Justice dont elle atténue la rigueur. Mais, comme je l'ai dit, l'hypothèse d'une allégorie de la Foi-Religion peut également être avancée. Ici, la Clémence pourrait être identifiée à la Vierge Marie la miséricordieuse. Ou, mieux encore, à la déesse Isis, chère aux Maçons des 18e et 19e siècles, souvent représentée voilée et surnommée « la consolatrice ». La boucle de cheveux mise en valeur par Godecharle en constituerait un indice supplémentaire[85].

Au R.E.R., les vertus cardinales se présentent dans l'ordre suivant : Justice-Clémence (Apprenti), Tempérance (Compagnon) et Prudence (Maître). Soit dans le sens de la composition. La Force, la vertu cardinale isolée sur le bas-relief, est associée au quatrième grade. À noter que les trois Piliers maçonniques, Sagesse-Force-Beauté, sont figurés par Godecharle si l'on accepte que la Beauté découle de la manifestation de la Justice divine. L'Être suprême n'est-il pas harmonie, plénitude et perfection ? Le rituel du Maître au R.E.R. de 1782, l'année de la finition du fronton, indique que l'épée (de Justice) est « l'emblème parfait du pouvoir que tout Maître doit exercer contre le vice pour faire régner la religion et la vertu ».

La Force d'âme (Fortitudo), ou la Constance est reconnaissable à la masse qu'elle porte, comme c'est le cas de la Lame du Tarot de Mantegna. La devise du grade de Maître au R.E.R. reprend cette sentence : « dans le silence et l'espérance [en Dieu], je puise ma force [d'âme] » (traduit du latin « in silentio spe fortitudo mea »). Toujours selon ce Rite, c'est le courage nécessaire à pratiquer les trois autres vertus cardinales. D'où sa mise en exergue par Godecharle.

Il existe deux vertus subliminales. Elles figurent au fronton : la Sagesse (Minerve) et l'Intelligence (la Justice divine). Au bas de l'allégorie on découvre une couronne inclinée et la massue d'Hercule, le héros mythique de la Maison de Lorraine, mais aussi l'argonaute ou encore le dieu tutélaire de l'alchimie. Le tout dans une étonnante position d'infériorité.

---

84 Une version « officielle » dit que la Constance (la Force) et la Religion entourent la Justice. Des auteurs ont donné pour titre à la composition *Allégorie de la Justice*, Le *Jugement de Salomon*, etc.

85 Nachtergael Georges. *La chevelure d'Isis.* In: L'antiquité classique, Tome 50, fasc. 1-2, 1981. pp. 584-606. En ligne.

S’agit-il d’un message politique ajouté par Godecharle lors d’une rénovation entreprise après la disparition de l’Ancien Régime ? Impossible de le savoir.

Le fronton de Godecharle (1781-82) donne-t-il la clé symbolique du Parc comme le plan de son monument aux enfants près du bassin rond de 1784 ?

Curieusement, personne ne s’est penché sur la symbolique de l’immense branche feuillue au bas de la frise qui surgit comme une signature de l’ensemble monumental. Il s’agit probablement d’un rameau de palmier, symbole de résurrection et de vie éternelle. Ou de la palme de Minerve-Isis. En effet, la représentation de Minerve est souvent associée à la palme de la Victoire et le culte égyptien d’Isis fait du palmier le symbole de l’Éternité. D’une façon générale, Minerve, présente au fronton, est assimilée à Athéna et à la grande Isis. Dans les *Métamorphoses* d’Apulée, Minerve ne se confond-elle pas avec Vénus de Paphos, Cérès, Proserpine des Mystères d’Éleusis et Isis. Mais à quel moment, la palme a-t-elle été insérée dans la composition, les restaurations par Godecharle en personne datant de 1811-1812 et de 1820 ? Nul ne peut le dire à ce stade de la recherche. Par ailleurs, *Minerve aux Trois Palmiers*, dont le palmier est emblématique, est le nom de la Loge du prince de Starhemberg. Rappelons que cette Loge saxonne relevait de la Stricte Observance. Selon André Kervella, jusqu’à la période des persécutions nazies, elle possédait le journal intime de Hund, fondateur de la SOT. À l’époque de la construction du Parc et du futur Palais de la Nation, la Stricte Observance subissait l’emprise du marchand de soie lyonnais Jean-Baptiste Willermoz qui s’efforçait de soucher ses propres rituels sur les germaniques plus rudimentaires et imprégnés de néo-templarisme. Au Convent de Willhemsbad (été 1782), l’année de l’achèvement du fronton, le R.E.R. élaboré Willermoz s’imposa à la Stricte Observance tout en lui empruntant de nombreux éléments de ses rituels.



Il existe une esquisse de ce fronton en forme de fût brisé dissimulée par des buissons surélevés au nord-est du Parc. On y accède par un sentier. Il s’agit du « monument Godecharle » que l’on doit au franc-maçon Thomas Vinçotte (1881). L’œuvre s’intitulerait *Allégorie de la Vérité*. Il fait songer à une phrase du grade d’Apprenti au R.E.R. :
Le voile qui couvre nos mystères ne pourra être levé devant vous qu’à mesure que votre intelligence le percera. Et à une seconde sentence : *Parvenir à la vérité par la pratique des vertus*[86]*.*

Mais revenons à l’allégorie : la quête d’un Maçon consiste à chercher sa vérité intérieure en dépit des difficultés, voire des désillusions. La Clémence ou La Foi-Religion n’est pas visible sur l’œuvre de Vinçotte. Ou bien est-elle voilée. D’ailleurs, elle ne figurait que sur le second projet du fronton (cf. p. 63).

Derniers détails du bas-relief du Palais de la Nation. La couronne de laurier, la balance et la hache du faisceau sont dorées. Cette mise en valeur reflète-t-elle les intentions de

86 Godecharle avait sculpté une Vérité au Parc (cf. note de la p. 53).

Godecharle ? La Justice et la Clémence de Dieu ou la Foi-Religion (selon la description officielle) posent la main sur une colonne tronquée. C'est le symbole principal du rituel d'Apprenti pratiqué par la SOT et le R.E.R. Se trouvent mentionnés les mots « Adhuc Stat ! ». Ils signifient que l'Ordre du Temple a été frappé, mais qu'il est toujours debout grâce à la SOT et sa prétendue « filiation templière ». L'urne d'où sort une flamme indiquerait que l'esprit de l'Ordre du Temple ne meurt jamais ou que l'âme est en cours de purification. Ce genre d'urne apparaît également dans l'Ordre intérieur du R.E.R. Dans un contexte non templier mais maçonnique chrétien, la colonne tronquée montrerait que, malgré sa déchéance adamique, l'homme peut encore espérer par régénération sa réintégration dans l'unité primordiale de l'Âge d'or.

Pour être complet, il est utile de préciser que *La Chrysopée du Seigneur* attribuée à Raymond Lulle évoquait déjà de façon très subtile l'importance des Vertus, mais uniquement dans le cadre de l'Alchimie mystique.

En 1749, le Traité d'alchimie *Aureum Vellus* (la Toison d'Or) d'Hermann Fictuld est publié à Leipzig, la ville d'une des Loges de Starhemberg. Dans les années 1750-1770, un courant paramaçonnique allemand, L'Ordre de la Rose-Croix d'Or, à la fois proche et rival de la SOT qu'il infiltrait, assimilait la Quête des argonautes à la recherche de la Pierre philosophale et de l'Élixir de longue vie[87]. Pour ses adeptes, la précieuse Toison constituait la matière première préparée pour l'Œuvre, ainsi que le résultat final. Elle ne se distinguait qu'en pureté, fixité et maturité (cf. chapitre I, annexe 4).

En 1775, les Rose-Croix d'Or s'installèrent à Vienne qui devint un de leurs centres de rayonnement. En ce temps, les Francs-maçons et plus particulièrement les Autrichiens s'adonnaient à des opérations alchimiques. L'idée était très répandue chez eux que la transmutation des métaux vils en or pur n'était réservée qu'aux grands initiés et que jadis elle avait fait la fortune des Templiers. Comme le pensaient François I^{er} et probablement son frère Charles de Lorraine. De même que lors de sa création la SOT avait caressé l'espoir de récupérer tous les biens de l'Ordre du Temple ! Avant que le Convent de Willhelmsbad et la victoire du R.E.R. (1782) ne mettent un terme à cette chimère…

[Grand Architecte de l'Univers] Daigne accorder à notre zèle un succès heureux, afin que le Temple que nous avons entrepris d'élever pour Ta gloire, étant fondé sur la Sagesse, décoré par la beauté et soutenu par la Force qui viennent de Toi [Dieu], soit un séjour de paix et d'union fraternelles, un asile pour la vertu, un rempart impénétrable au vice, et le sanctuaire de la vérité […]
Rite Écossais Rectifié, prière du rituel au grade d'Apprenti

Le Parc et son monument Godecharle serait-il ce « sanctuaire de la Vérité », uniquement pour ceux qui la cherchent, et le fronton du Palais de la Nation « un asile pour la Vertu » ?

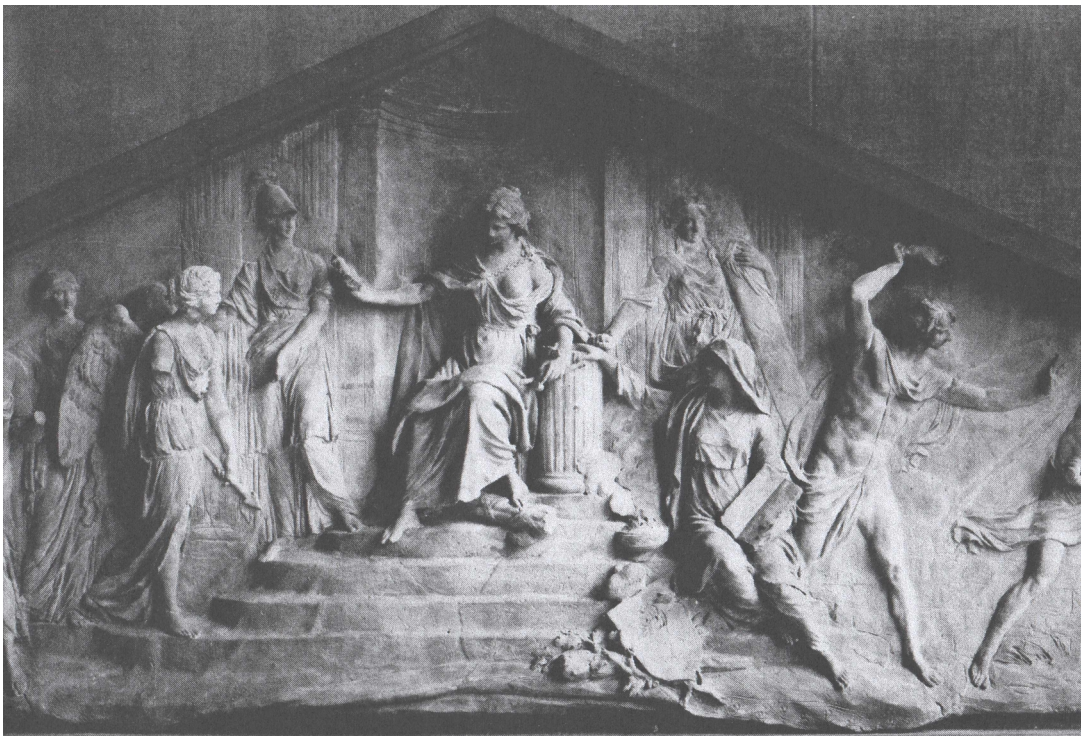
87 Claudine Lemaire (dir.), *Charles-Alexandre de Lorraine – vol1/ Gouverneur général des Pays-Bas autrichiens* – vo2/ *L'homme, le maréchal, le grand maître*, Cultureel Centrum van de vlaamse gemeenschap, Alden Biesen, 1987. Europalia 87.

Deux esquisses du fronton



première esquisse de la fresque du fronton par Godecharle[88]

Par rapport au projet retenu, toutes les vertus et la Force d'âme se trouvent à droite de la Justice. La Foi (la Clémence ou la Religion) en est absente. Seuls des hommes figurent les vices. Le faisceau de licteur est mis en valeur. Un aigle remplace la couronne. Les franges d'un tapis amorcent le rameau de palmier de la version concrétisée. Dans un cadre purement maçonnique, la Vertu figure la Connaissance et le Vice l'ignorance.



seconde esquisse, proche de l'original (détail)[89]

L'épée et la balance de la Justice sont quasi invisibles.

88 MRBAB, inv. 1197, 1781.

89 MRBAB, inv. 450, 1781. Source iconographique : Luc Somerhausen, Willem Van den Steene, *Le Palais de la Nation*, Éd. Sénat, Bruxelles, 1982.

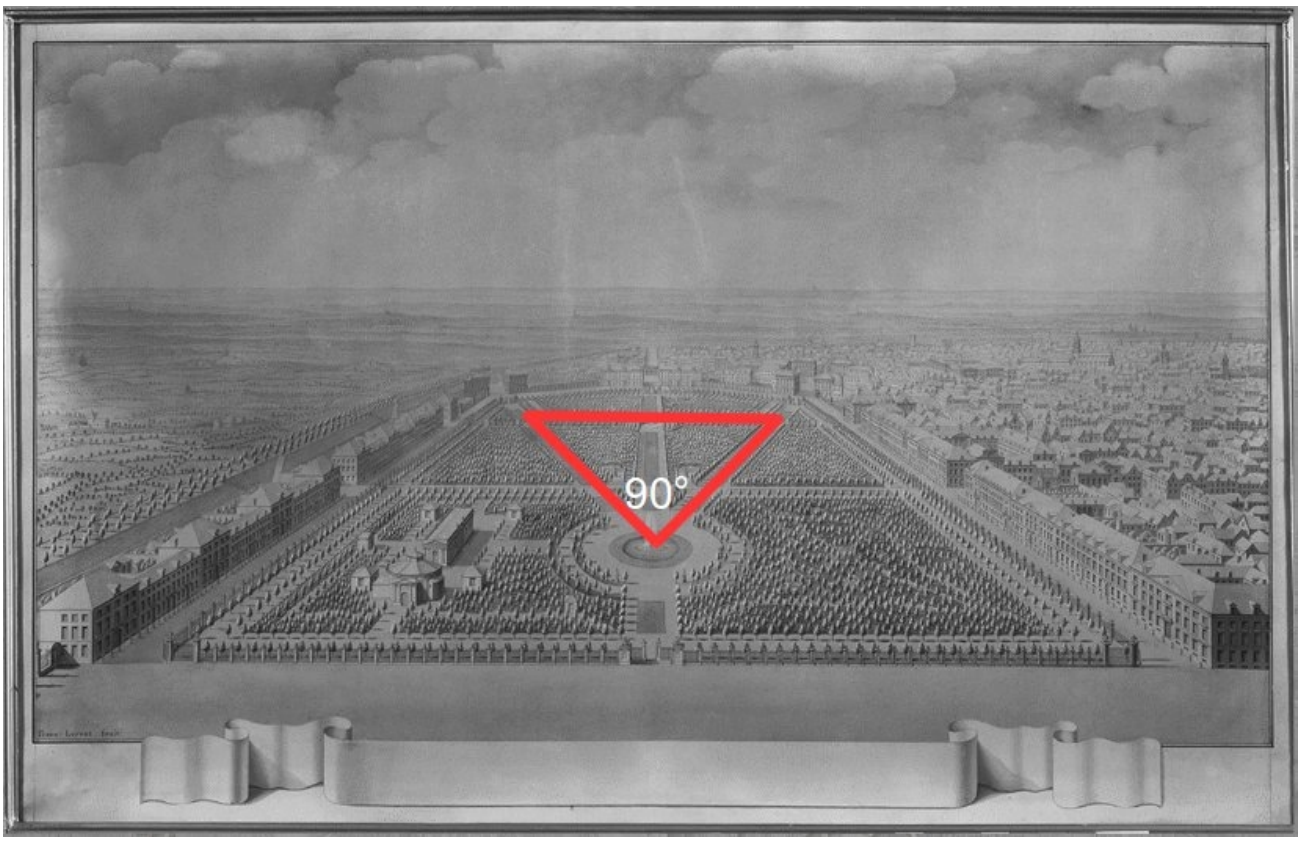
Le fronton a été souvent rénové. En 1810 et 1820-21 par le concepteur en personne. Ensuite, le franc-maçon Guillaume Geefs l’a restauré en 1860 et Alphonse de Tombay en 1898. En bout de chaîne, de 1960 à 1965, une restauration lourde en a altéré l'élégance et la beauté, ce qui rend impossible de reproduire à l’identique le bas-relief que Godecharle avait dessiné avec le souci du détail. Mais les principaux motifs sont restés en place comme le prouve la seconde esquisse.

Le Parc de Bruxelles vu de l'Orient symbolique

Mécontent de l'approximation des reproductions du Parc et de la place Royale qui proliféraient dès 1777 (sic), le Gouvernement donna l'ordre « aux officiers fiscaux du Brabant d'être attentifs à arrêter le débit de ces dessins et de n'accorder aucune permission pour la gravure et la vente de pareilles représentations, sans en avoir informé au préalable S. A. le Ministre plénipotentiaire, prince de Starhemberg. »

Ce seul fait confirme son rôle primordial dans la conception du Quartier Royal et son souci du moindre détail[90].

À l'occasion de la venue à Bruxelles en 1782 du futur Tsar Paul Ier et de son épouse Sophie-Dorothée de Wurtemberg, la nièce de Frédéric II, le tout-puissant Starhemberg fit placer ostensiblement dans les appartements de ses hôtes de marque des vues richement encadrées du Quartier royal avant et après son urbanisation. Ajoutons que le Tsarévitch était féru de maçonnerie illuministe sous l'influence de son entourage, au grand dam de sa mère la tyrannique Catherine II[91].



Le Parc vu du fronton du Palais de la Nation par François Lorent (env. 1778)
Musée de la Ville de Bruxelles, inv. L-1900-87

90 Guillaume Des Marez, *La Place Royale à Bruxelles*, M. Lamartine, Bruxelles, 1923, p. 85.

91 *Le Césarévitch Paul et les Francs-maçons de Moscou* par G. Vernadskij, revue des Études slaves (p. 276 et suivantes).

En prenant de la hauteur, et par un astucieux effet d'optique, le compas observé depuis le fronton du Palais de la Nation dessine un triangle isocèle dont le sommet (bassin rond) formé par ses deux côtés égaux est un angle droit. En dépit de l'illusion d'optique qui peut faire douter de la réalité de cet angle droit, le recours à une simple équerre le confirme ! Dans cette configuration particulière, on peut y voir une équerre, un compas ou encore un triangle isocèle émanant d'un bassin rond ou de la vis du compas. Le compas ouvert à 90 degrés complète celui du plan de Zinner qui forme un angle de 45 degrés (cf. p. 53). Il faut repréciser que le bijou Rose-Croix propose cette ouverture entre 45 et 90 degrés qui symbolise l'Esprit victorieux de la Matière. Dès lors, la vue prise du fronton du Palais de la Nation représente une élévation (spirituelle), une « sublimation » par rapport au Parc, voire son aboutissement. Ceci n'est vraisemblablement pas le fruit du hasard. Les représentations du nouveau Parc ne s'inscrivaient-elles pas dans le cadre strictement codifié imposé par Starhemberg ? Notons dans l'axe du Parc la perspective sur la Chambre héraldique et son trésor de la Toison d'Or. Contrairement à ce qu'alléguait Georges Renoy et d'autres suiveurs, l'emplacement des lieux festifs (théâtre, Vaux-hall, etc.) est dessiné dès 1780, en bas à gauche[92].

Un privilège du gouvernement accordera l'exclusivité d'exploitation de ces attractions et des animations théâtrales à la famille Bultos, des franc-maçons notoires, notamment Alexandre Bultos, comédien itinérant et son frère Herman qui avaient dirigé le Théâtre de la Monnaie. Le patriarche, Pierre François, était membre de la Loge de Stockholm qui travaillait au Rite suédois, rival et cousin de celui de la SOT, et de *L'Heureuse Rencontre*. Ce projet devait concerner **« le moins de personnes initiées »**, c'est-à-dire au courant du plan d'ensemble (1777), selon un échange épistolaire de l'époque conservé aux Archives générales du Royaume[93].

92 Georges Renoy, *Bruxelles Vécu : Quartier Royal*, Éd. Rossel, Bruxelles, 1980.

93 Source : *Archives Générales du Royaume, Création du Parc et de la Place royale.*

Le Phénix : Perit ut vivat !

Le Régime Écossais Rectifié en devenir décide au Convent des Gaules (1778) de prendre comme symbole emblématique le Phénix déjà présent à la SOT. La devise qui accompagne l'oiseau légendaire, « Perit ut vivat » – il périt pour qu'il vive –, confirme la dimension chrétienne du Rite en évoquant le Christ rédempteur : par son sacrifice, il a sauvé l'humanité. C'est le triomphe de la vraie vie sur la mort (cf. chapitre I, annexe 3). Il est pleinement synonyme de résurrection et de renaissance dans le sens de la doctrine de la « Réintégration » présente au R.E.R. à travers l'héritage spirituel de Martinès de Pasqually et de son Ordre des Élus Coëns. Celui-ci y affirme l'existence de Dieu : il faut aider l'homme déchu à vivifier, par la voie de l'Initiation, la part de divinité qui demeure en lui après ce que l'on appelle symboliquement la Chute « adamique », et lui donner les moyens, tel le Phénix renaissant de ses cendres, de réintégrer sa nature divine originelle. Le fait de renaître par le feu relève également d'une approche alchimique. Dans la franc-maçonnerie, au grade de Rose-Croix, le Phénix est associé à l'Aigle et au Pélican.

Au revers de la médaille du R.E.R. figurait le Phénix avec la devise « Perit ut Vivat ». C'était un rappel discret de l'état actuel de l'Ordre du Temple destiné à renaître de ses cendres, du moins selon la « réforme de Lyon » en 1774 avant l'abandon de cette filiation en 1782. De nos jours, le Phénix est toujours bien présent au R.E.R.

Enfin, il allégoriserait pour la Maçonnerie templière le supplice sur le bûcher de Jacques de Molay, Grand Maître de l'Ordre du Temple supplicié en 1314.



Le Phénix, emblème du Rite Écossais Rectifié
gravure de Friedrich Justin Bertuch (1790-1830)

Le Delta au fronton



Le détail de la poitrine de la « Foi-Religion » ou d'Isis au fronton du Palais de la Nation est indiscernable pour le passant de la rue de la Loi (p. 57). Comme je l'ai dit, ce triangle représente pour les franc-maçons déistes le Grand Architecte de l'Univers et le Principe créateur, ce dernier étant un concept plus philosophique que religieux, et pour les rationalistes l'Œil de la Conscience. C'est un symbole repris à l'Église catholique de la Contre-Réforme (17e siècle). À l'époque de Starhemberg, la SOT était chrétienne et trinitaire. Le Delta trône à l'Orient du Temple au-dessus du Vénérable Maître.

Il se présente comme un triangle créateur, incarnation des lois d'harmonie concrétisées dans les œuvres architecturales, telles le Quartier Royal, érigées par les bâtisseurs initiés.

Olivier Jumeau l'interprète avec davantage de nuances[94] :

Situé à l'Orient d'une Loge, le Delta se présente comme un triangle créateur, incarnation de lois d'harmonie concrétisées dans les œuvres architecturales érigées par des bâtisseurs initiés. Le Delta ne symbolise-t-il pas l'énergie de la vie en Esprit, au-delà de toute analyse réductrice ? Première forme manifestée et perceptible, sa réalité n'est pourtant pas limitée à une forme. En tant que « Delta lumineux », il est l'expression ternaire de la lumière du premier matin [à l'Orient] »



Les boucles de la chevelure d'Isis voilée[95]

94 Olivier Jumeau, *Le Delta :* « *La pensée ternaire* », Maison de Vie, Paris, 2001.

95 Nachtergael Georges. *La chevelure d'Isis.* In: L'antiquité classique, Tome 50, fasc. 1-2, 1981. pp. 584-606. En ligne.

Chapitre III : L'ésotérisme chrétien de Saint-Jacques-sur-Coudenberg



L'affectation actuelle de l'église n'a évidemment aucun rapport avec le contenu de cet article dont « l'action » se passe au 18e siècle sous le régime autrichien et, dans une moindre mesure, au 19e siècle[96].

Le seul but de l'initiation est de faire remonter [l'homme] *du Porche au Sanctuaire.*
Rite Écossais Rectifié

Historique

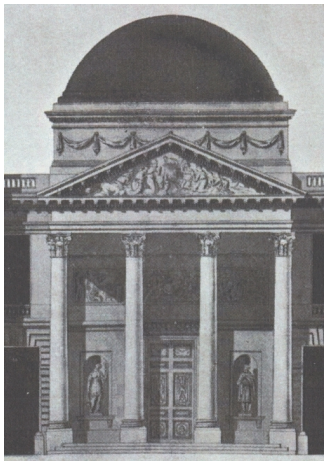
L'histoire religieuse du site débute au 12e siècle. Au temps des croisades, Godefroid III de Louvain cède à l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem un terrain situé sur le Coudenberg, ainsi qu'un hospice voisin[97]. Il s'agit du principal relais bruxellois sur le chemin de Compostelle d'où la dédicace de la chapelle à Saint-Jacques. En 1230, une communauté de moines y vivra selon la règle de Saint Augustin. L'ordre religieux disparaîtra le 31 mai 1786 peu avant l'achèvement de la nouvelle église. L'abbaye du Coudenberg possédait une relique de la Vraie Croix jusqu'aux guerres de religion.

La place Royale est conçue comme un espace « clos ». Elle était cernée de portiques et de bornes reliées entre elles par des chaînes. Similaires à celles qui entourent de nos jours la statue de Godefroid de Bouillon. Pour fermer le côté sud, l'architecte Guimard créa le Passage des Colonnes : un monument constitué « de larges piliers couronnés par deux

96 Il existe une vidéo sur YouTube consacrée à cette église.
https://www.youtube.com/watch?v=swipS-LQKUo&t=110s
et https://openchurches.eu/fr/edifices/saint-jacques-sur-coudenberg-brussel-bruxelles

97 G. Des Marez dans son *Guide illustré de Bruxelles : monuments civils et religieux* (Touring club royal de Belgique, 1958) parle de l'Ordre du Temple. Cet historien franc-maçon est pourtant réputé pour la fiabilité de ses sources.

trophées militaires faisait pendant à ceux de l'entrée latérale du Parc. »[98] Ce portique sera supprimé en 1827 pour permettre le tracé de la rue de la Régence (cf. chapitre I, annexe 4). Comme dit précédemment, le « Passage des Colonnes » pourrait avoir eu pour fonction de séparer l'espace profane du monde sacré formé par la place Royale avec sa statue et son église, le Parc « maçonnique », ainsi que le fronton du Palais de la Nation. De son palais situé place du Musée, Charles de Lorraine accédait à la place Royale par la rue Montagne de la Cour au sommet de laquelle un autre portique aurait dû être couronné d'un arc de triomphe.



Le 17 janvier 1776, Charles de Lorraine, accompagné de Starhemberg et de l'archevêque de Malines, pose la première pierre de la future église Saint-Jacques. Elle est destinée à remplacer celle de l'abbaye du Coudenberg qui était curieusement orientée nord-sud. Sur le plan initial dessiné par le Français Jean-Benoît-Vincent Barré, le fronton de l'église, orné d'une *Adoration de l'Agneau*, était soutenu par quatre colonnes et non six comme aujourd'hui. L'église devait être surmontée d'une coupole qui fait songer au Dôme du Rocher à Jérusalem. L'entrée du château de Laeken construit pour le gouverneur Albert de Saxe-Teschen reprend cette configuration pourvue de quatre colonnes et d'une coupole[99]. Le dessin correspond d'ailleurs au Temple de Salomon tel que le proposaient certains tabliers maçonniques du 18e siècle[100]. D'autant plus qu'un pavé mosaïque (cf. p. 94), qui a disparu aujourd'hui, ornait le parvis du sanctuaire. Au R.E.R., il est dit que « le Pavé mosaïque orne le seuil de la porte du Temple. Il couvre l'entrée du souterrain du Temple, entre les deux colonnes ». Et le sous-sol de la place Royale est sillonné de… souterrains.



Saint-Jacques-sur-Coudenberg, comme paroisse mais également comme chapelle de la cour autrichienne, ne sera consacré que le 29 octobre 1787. Soit onze ans après le début des travaux, alors que l'aménagement du Parc et de ses abords était globalement achevé depuis deux ans. Cela dit, la façade fut érigée dans un délai très court. Si le Parisien Barré avait proposé un premier plan d'ensemble de la place Royale et de l'église Saint-Jacques, c'est son compatriote Barnabé Guimard sous les ordres du prince de Starhemberg qui orchestra la manœuvre. Et le dôme, jugé dispendieux, visible de l'extérieur disparut de ses plans.

Aujourd'hui, l'église est devenue la seconde cathédrale de Bruxelles.

---

98 Arlette Smolar-Meynart et André Vanrie, *Le Quartier royal*, CFC-Éd., Bruxelles, 1998, p. 25.

99 Ainsi, comme pour l'inauguration de la statue de Charles de Lorraine de la place Royale, le 17 janvier réapparaît. C'est une date alchimique liée à Nicolas Flamel dont l'authenticité plus que douteuse n'était pas remise en cause au 18e siècle.

100 Illustration : tablier dit d'Helvétius, en réalité du début du 19e siècle. Ce modèle de Temple de Salomon maçonnique est fréquent dans la seconde moitié du 18e. Notons la présence d'une pyramide à gauche.

Description

L'édifice de style néo-classique épouse la forme d'un temple gréco-romain scandé par six colonnes corinthiennes. La façade fut achevée en 1780. Le visiteur y accède par un escalier de quinze marches initialement pourvu d'un palier intermédiaire. Il remplaça en 1786-1787 l'ancien escalier de plan courbe, sans doute à sept marches.

À l'origine, le fronton triangulaire s'ornait du « Sacrifice de la Messe » sous la forme probable d'une *Adoration de l'Agneau mystique*[101]. Détruite par les révolutionnaires français qui avaient transformé l'église en Temple de la Raison puis en Temple de la Loi, en 1821, elle fut remplacée par l'Œil de la Conscience ou l'Œil de la Providence[102]. A cette époque, la Belgique avait été rattachée de force aux Pays-Bas (Congrès de Vienne) et la franc-maçonnerie néerlandaise était sous la coupe de la Maison d'Orange-Nassau. De 1816 à 1881, le prince Frédéric, deuxième fils du roi Guillaume I^{er}, était Grand maître national.

Ce symbole largement maçonnique s'inspire du Delta catholique (cf. p. 68). Il représente l'homme-individu évoluant vers sa propre perfection et la Connaissance initiatique. La franc-maçonnerie semble l'avoir adopté plus ou moins à la même époque que sa mise en exergue au fronton de Saint-Jacques. Bien plus, il était représenté à l'Orient du premier Temple des *Amis Philanthropes* (1798) : il s'agissait de l'Œil de la surveillance céleste au centre d'un Feu sacré ou « focus sacer ». En 1851, *La Vierge consolatrice des affligés*, *œuvre* de Portaels, décorera le fronton. Elle est représentée par une Vierge à l'Enfant assise. Ce type de Vierge à l'enfant est appelée « Sedes sapientiae » (Siège de la Sagesse ou Trône de la Sagesse). Pour l'anecdote paradoxale, Jean-François Portaels fréquentait à cette époque le cercle républicain des proscrits par Napoléon III réfugiés en masse à Bruxelles. À la fin des années 1930, un élève de Portaels, le peintre théosophe et franc-maçon, dignitaire des *Amis Philanthropes*, Jean Delville (1867-1953) se proposa de remplacer la fresque en piteux état par une mosaïque.

Au péristyle se trouvent Moïse, la houlette à la main et le genou dénudé (cf. p. 81), et David qui prépara la construction du Temple attribuée à son fils Salomon. Ce dernier prend la position d'un berger jouant de la lyre, tel Hermès et Orphée, et non du roi d'Israël tel qu'il est souvent représenté. Moïse et David figurent l'Ancienne Loi ou l'Ancien Testament et les intermédiaires entre Dieu et son peuple.



La partie supérieure du péristyle est décorée d'un bas-relief d'Ollivier de Marseille qui représente trois scènes évangéliques. À savoir Jésus chassant

101 La première version officielle du bas-relief du fronton représente un cortège et la fontaine de vie qui rappellent *L'Adoration de l'Agneau mystique* des frères Van Eyck.
Ce moment de la célébration eucharistique est accompagné des paroles de saint Jean-Baptiste :
Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde. (Jean, 1:29)

102 Delta maçonnique d'un tableau de Loge ancien comme au fronton de Saint-Jacques (illustration p. 69).

les marchands du Temple ou la Purification du Temple (Matthieu, 20:12-13) ; au milieu, sur ordre d'Hérode la mise à mort devant ce qui ressemble au Temple par trois sicaires de saint Jacques[103], le premier martyr de la foi, sous le regard probable de Pierre (Actes 12:1-2) ; à droite, Saint Pierre guérissant un paralytique devant la Belle Porte du Temple (Actes 3:1-10).

Saint Jean Népomucène, qui a vécu à Prague et qui faisait l'objet d'une grande vénération en Autriche, surtout en Bohème, et Saint Jean à Patmos, l'auteur présumé de l'Apocalypse, encadrent les trois scènes évangéliques. Remarquons le livre fermé à sa droite. Celui de la Révélation à venir ? En effet, l'Apocalypse signifie « Révélation suprême ». Au R.E.R, la Nouvelle Jérusalem joue un rôle essentiel, principalement au « grade » de Maître Écossais de Saint-André que j'évoquerai plus loin.

En 1849, l'architecte Tilman-Suys remplace le campanile octogonal d'origine par la tour actuelle surmontée d'une croix rayonnante.



Sur l'attique se dressent les statues des apôtres Saint André avec sa croix en X, Saint Jacques et son frère cadet Saint Jean l'évangéliste sculptées par Égide Mélot en 1861. Les statues de Saint Augustin et de Saint Jean Népomucène ont disparu ! André semble avoir remplacé son frère Pierre, le fondateur de l'Église de Rome. Pourtant, Jacques et Jean sont souvent associés à Pierre à des moments importants de la vie du Christ. C'est ce trio qui assiste à la Transfiguration de Jésus au Mont Thabor. Celui-ci y apparaît dans toute sa gloire, entre Moïse et Élie. Lors de la résurrection de la fille de Jaïre, Jésus ne permet à personne de venir avec lui, à l'exception de ces trois apôtres. Les mêmes accompagnent Jésus au jardin des oliviers où ils sont par trois fois réveillés par lui. Des trois apôtres privilégiés, Pierre, considéré comme le premier pape par l'Église catholique, est le seul à renier le Christ lors de son arrestation. Ce dernier est toutefois présent au péristyle et dans le chœur de l'église Saint-Jacques.

À l'intérieur, l'église présente une voûte en berceau étoilée à caissons carrés. Les étoiles à cinq branches sont probablement en rapport avec le culte de la Vierge Marie, Reine des Cieux. Elles sont identiques à l'Étoile flamboyante et à celles de la « voûte étoilée » qui décorent une Loge. Sur les bas-côtés de l'église, Jean-François Portaels, encore lui, est l'auteur d'une composition intitulée *Crucifixion* couronnée par l'inscription « Consummatum est » (1885). Les croix sont en forme de Tau (T) pour indiquer l'accomplissement de la révélation de Dieu. Cette immense peinture fait face à *La Croix consolatrice* ou *Vénération de la Sainte Croix* au style orientalisant. Madeleine en est la figure principale. Elle est facilement identifiable parce qu'elle porte la même robe que celle de la jeune femme regardant avec compassion le Christ de la *Crucifixion*. Le personnage couronné pourrait incarner le roi Salomon. La phrase « Venit ad me » de *La Croix consolatrice* fait allusion à un chapitre de l'évangile de Saint Matthieu (11:28-30) :

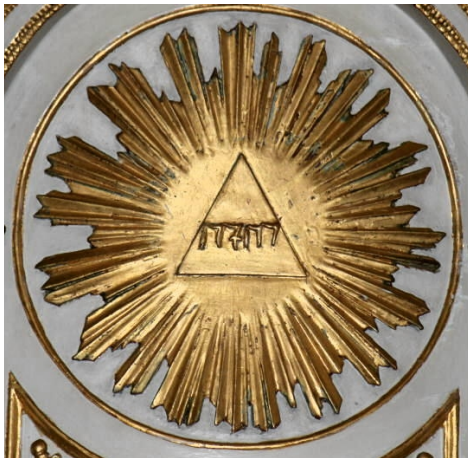
103 Ce nombre de meurtriers pourrait évoquer la mise à mort de l'architecte Hiram.

Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger.

Dans le transept, qui forme un carré long, se trouvaient quatre chapelles carrées dont seulement deux subsistent. L'une est consacrée à la Vierge sous le nom de Notre-Dame de Grande Douceur ou de Refuge des Pêcheurs. Elle fut transférée de l'ancienne église abbatiale. La chapelle conserve un monument dédié à Marie de Bourgogne. Le collier de la Toison d'or et la Croix teutonique y sont également visibles. La seconde à l'évêque Saint Jean Népomucène, gardien du secret de la confession. Entouré d'une nuée céleste, ce dernier fait davantage songer à Dieu d'autant qu'il ne porte pas de mitre, l'attribut traditionnel du saint pragois. Il pourrait s'agir du retour du Christ lui-même à la fin des temps tel que le décrit l'évangile (Marc, 13:26) :
Alors on verra le Fils de l'homme venant dans les nuées avec grande puissance et gloire.

Dans cette chapelle, un aigle bicéphale doré est mis en valeur.

Au milieu du transept se dressent Saint Pierre et son vis-à-vis la Religion figurée par une jeune femme voilée qui montre une coupe et la flamme de l'immortalité de l'âme. Un angelot présente un livre ouvert, la Bible, l'évangile de Jean ou le livre de la Connaissance. La « Religion » pourrait aussi bien s'appeler la Foi ou la Vierge Marie. Le coq démesuré au pied de Saint Pierre semble insister sur son triple reniement lors de l'arrestation de Jésus au jardin des oliviers. Cette représentation péjorative du fondateur de l'église de Rome serait rare. Mais le coq, c'est aussi l'oiseau d'Hermès… Les deux statues, œuvres du Nivellois Anrion ont été placées dans l'église en 1802.



Dans le chœur, le maître-autel accessible par trois marches est rehaussé d'or. Le portillon du tabernacle en forme de baldaquin à voûte étoilée montre le Tétragramme ou le nom ineffable de Dieu en hébreu (Yahvé ou Jéhovah). Ainsi que l'Agneau de l'Apocalypse couché sur le Livre aux Sept Sceaux (Apocalypse, 14:1). Le « support » ressemble à un tombeau qui pourrait avoir été placé indépendamment de l'autel. Fait curieux, c'est le gouvernement autrichien en personne qui ordonna en 1789 le déménagement de cette pièce d'orfèvrerie de l'abbaye de Cambron à Saint-Jacques. La croix lui fut accolée à ce moment. Il est la pointe lumineuse d'une sorte de chandelier à sept branches dont le crucifix constitue le centre. Pour l'entourer, deux statues allégorisent l'Ancien et le Nouveau Testament, la Synagogue et l'Église représentée sous la forme d'une jeune femme voilée levant les yeux au ciel. Elle tient un calice rayonnant posé sur le Livre fermé aux Sept Sceaux de l'Apocalypse, symbole du secret et de la Vérité de Dieu qui sera révélée à la fin des temps. Est-ce la Femme ou l'Église-Épouse de l'Apocalypse ? Le chœur, qui compte trente-deux stalles (par quatre

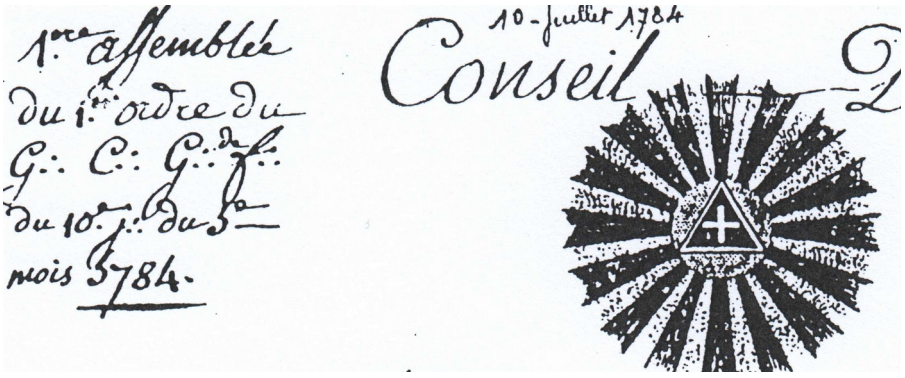
rangées de huit), et les deux chapelles latérales sont séparées de la nef par un jubé à grille en fer forgé. Il était prévu d'adjoindre une tourelle à escalier derrière le chœur, du côté de la sacristie (nord-est). Je n'ai pas pu vérifier ce point.



Dans l'abside, trois bas-reliefs du franc-maçon Godecharle représente successivement la Nativité[104], la Cène et la Mise au Tombeau où l'accent est mis sur le Saint Sépulcre (Suaire) et deux porteurs de trois flambeaux (un et deux). Il pourrait s'agir des trois grands piliers, rehaussés d'une chandelle, du Temple et disposés au R.E.R. en équerre dans cet ordre : Sagesse, Beauté et Force (par deux et un). D'autre part, les trois coups de maillet se frappent « de manière inégale : deux précipités (Sagesse et Beauté) et le dernier (Force) nettement séparé. Le troisième principe est le résultat des deux premiers dans lesquels il va puiser sa source pour en être le fruit : il en est la réunion et l'accomplissement »[105]. À noter que la Vierge semble faire le signe dit du « Bon Pasteur » (Jean, 10:11-18) et que l'ancre de l'espérance est présente. C'est la seule composition religieuse de la longue carrière de Godecharle. Coïncidence ou nom, la règle primitive de l'Ordre du Temple (1129) énumère les différentes fêtes à célébrer dans la Maison du Temple (Règle primitive de l'Ordre). La fête de la Nativité de Notre Seigneur, qui a lieu le 25 décembre, est notifiée en premier, suivie de celle de Saint Jean l'évangéliste. Elle s 'apparente au solstice d'hiver pour un franc-maçon (27 décembre).

L'un des vitraux montre un Saint Michel, emblème de Bruxelles, brandissant une épée.

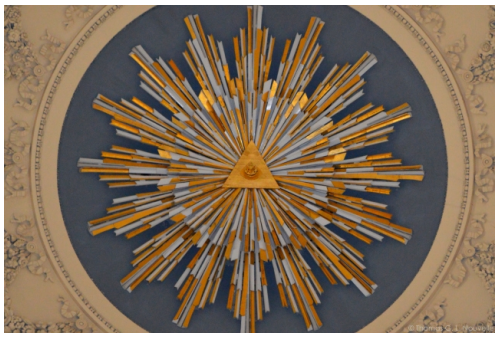
La croisée du transept de forme carrée est surmontée d'une coupole et le chœur d'un dôme en cul-de-four orné d'une voûte en berceau décorée de caissons et de rosaces. Le Delta lumineux, soit la Trinité en clé de voûte, fait écho à celui du transept. Tous deux comportent seize branches ou rayons comme le soleil représenté sur le tapis de Loge au grade d'Apprenti du R.E.R. et le sceau du Grand Chapitre des Grades (1784). S'agit-il d'un avatar de la rose des vents qui permet de s'orienter ?



104 Ici, sous la forme d'une Adoration des bergers.

105 http://rite-ecossais-rectifie.com/sagesse-beaute-force/. En ligne.

Symbolique chrétienne et maçonnique ?



Il faut rester prudent dans l'interprétation ésotérique de l'église Saint-Jacques. En effet, le christianisme a imprégné une partie des rituels de la franc-maçonnerie pour la bonne raison que toute la société était encore profondément croyante au moment de sa fondation officielle en 1717. Aussi surprenant que cela puisse paraître, ce n'est qu'au 19e siècle que la question de l'admission des athées en franc-maçonnerie s'est posée, particulièrement en France et en Belgique[106].

Les quinze marches de l'escalier de Saint-Jacques, initialement prévue par Barré, évoquent d'emblée le Temple de Salomon. C'est le nombre de marches qu'il fallait gravir pour accéder au lieu sacré de Jérusalem, le Second Temple de Zorobabel élargi par Hérode, qui doit précéder le Troisième Temple eschatologique prophétisé à la fin du *Livre d'Ezéchiel* (40-48). Il peut évidemment s'agir d'une simple coïncidence.

La présence imposante au parvis de Moïse et de David dont le Christ est le descendant renforce cette allusion au Temple de Salomon et à l'Arche d'Alliance. Mais cette disposition est relativement courante dans l'architecture catholique romaine : elle marque le passage de l'Ancien Testament au Nouveau Testament, cette Nouvelle Alliance scellée avec l'humanité grâce au sacrifice rédempteur du Christ.

Les trois apôtres de l'attique possèdent une valeur éminemment symbolique dans un cadre supposé maçonnique. Cet apport ne date que de 1861. André, pourvu de sa croix en X, est le patron de l'Ordre de la Toison d'Or mais surtout de l'Écosse, un pays intimement lié, en partie pour des motifs légendaires, aux « Hauts Grades » de la Maçonnerie. De plus, André est le premier appelé (« protocletos » en grec) : il délaisse Saint Jean-Baptiste pour suivre l'enseignement du Christ, quittant ainsi l'Ancienne Loi pour la Nouvelle Alliance. Attirons l'attention sur le fait que Saint André est absent du patrimoine religieux majeur à Bruxelles. Il s'agit donc ici d'une exception manifeste. La présence de Saint Jacques est quant à elle normale puisque l'église lui est dédiée. Celle de Saint Jean est plus inattendue. Mais la franc-maçonnerie a pour patrons Saint Jean Baptiste et Saint Jean l'évangéliste. De nombreuses Loges sont dites de « Saint Jean ». Certaines obédiences intègrent dans leurs rituels l'évangile de Jean à l'occasion de la prestation de serment. Et le R.E.R. privilégiait l'évangéliste par rapport au baptiste. C'est ainsi que son tableau au premier grade d'Apprenti[107] reprend la sentence avec un Delta : « Et tenebras

106 J.A. Ferrer Benimeli, *Le clergé franc-maçon pendant le XVIII^e siècle*. En ligne.
Cet article cite un nombre important de membres du clergé qui sont francs-maçons, du curé de campagne à l'abbé jusqu'au prince-évêque. Le devoir de charité et le sens mystique les unissaient.
Le Grand Maître de l'Ordre de Malte de 1775-1797, Emmanuel de Rohan-Polduc, était franc-maçon !
Autre source : Pierre Mollier, *Malte, les chevaliers et la Franc-maçonnerie*, Cahiers de la Méditerranée, 2006. En ligne.

107 Les rituels des trois premiers grades de ce Rite sont conservés aux Archives de Vienne.

eam non comprehenderunt » (« Et les ténèbres ne l'on point reçue ». Jean, 1:5). Comme son frère Jacques, Jean est surnommé « le Fils du Tonnerre » Marc, 3:17). Cette expression désigne l'initié. Saint Jacques, le protecteur des pèlerins et le passeur d'âmes, est parfois considéré comme l'équivalent du dieu Hermès. Toujours au R.E.R., le Chevalier bienfaisant de la Cité sainte a le devoir d'œuvrer activement dans l'Ordre et dans le monde pour mettre en pratique les enseignements moraux reçus dans les Loges de Saint Jean et de Saint-André (les grades précédents), principalement par la bienfaisance (charité).

Les trois bas-reliefs du parvis évoquent des thèmes en relation avec le Temple de Salomon ou plus largement la ville de Jérusalem. La scène des « marchands du Temple » constitue-t-elle une critique voilée de la papauté et de son opulent clergé ? C'est plausible dans la mesure où les ordres contemplatifs supprimés par l'empereur Joseph II à la même époque que la construction de Saint-Jacques étaient jugés oisifs et donc superflus. Dans l'évangile de Jean (2:13-25), Jésus chasse les marchands du Temple en leur lançant :
Enlevez cela d'ici. Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.
Ceux-ci lui rétorquent : *Quel signe peux-tu nous donner pour justifier ce que tu fais là ?*
Et Jésus de répondre : *Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai.*

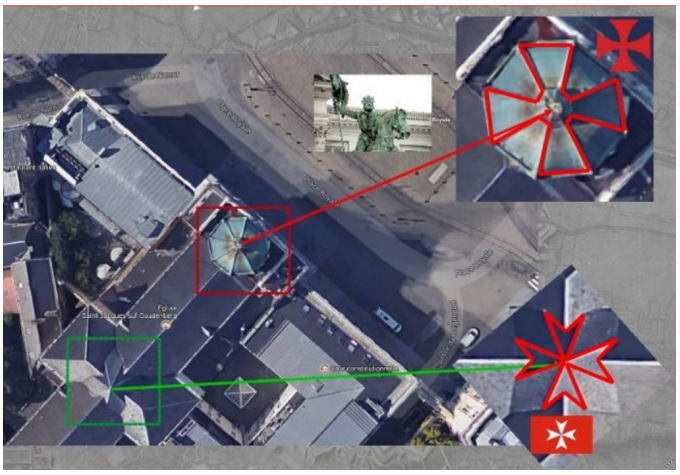
Ce qui signifie sur le plan symbolique que le Christ-Dieu est lui-même le Temple vivant, les trois jours étant ceux qui séparent la Crucifixion de la Résurrection. Le R.E.R., à la fois chrétien et maçonnique, possède justement l'originalité de rapporter le Temple à l'avènement glorieux de Jésus dans la Cité sainte. Il exploite les correspondances « entre, d'une part, les différentes symboliques du Temple (Temple de Jérusalem, corps, univers) et, d'autre part, la succession chronologique des temples de Jérusalem (le premier, le Temple de Salomon ; le deuxième, le Temple de Zorobabel ; le dernier, le Temple eschatologique), en croisant ces deux perspectives », comme l'analyse finement Jérôme Rousse-Lacordaire[108]. En conséquence, le Temple vivant du Christ rend inutile celui de Salomon. L'Esprit l'a emporté sur la Matière.
Et Paul ne disait pas autre chose :
Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? (I Corinthiens 3:16).

La représentation du martyre de Saint Jacques avec la ville de Jérusalem à l'arrière-plan pourrait entretenir un rapport subtil avec son homonyme Jacques de Molay, le dernier Grand Maître de l'Ordre du Temple mort sur le bûcher et le « patron » de la Maçonnerie templière du 18e siècle. Molay était le symbole de l'injustice à combattre. Il était parfois confondu avec Hiram. Ce rapprochement est intéressant quand on sait que la SOT, dont faisait partie le prince de Starhemberg, possédait une filiation spirituelle et matérielle avec le célèbre ordre chevaleresque et que les rituels « templiers » pullulaient en ce temps.

Le troisième motif du bas-relief évoque le miracle de la Belle Porte qui entraîne la convocation de Pierre et Jean devant le Grand Prêtre du Temple. Une réplique du chef

108 Jérôme Rousse-Lacordaire, *Jésus dans la tradition maçonnique*, Desclée, 2003, p. 146.

des apôtres permet à celui-ci d'évoquer le Christ comme la pierre angulaire du nouveau Temple à construire (Actes, 4-11) :
Ce Jésus est la pierre méprisée de vous, les bâtisseurs, mais elle est devenue la pierre d'angle.



Le bas-relief de Godecharle situé dans l'abside aborde la trilogie Adoration des Nativité, Dernière Cène (sacrifice) et Mise au Tombeau. La résurrection en est absente. C'est la croix du campanile, dorée comme la Lumière du monde, qui évoquent la résurrection du Christ.

Vue du ciel, le toit de Saint-Jacques dessine une croix pattée. Celle de l'Ordre du Temple ? Pour une tour octogonale, cette forme aérienne est normale, mais dans le cas présent elle semble avoir fait l'objet d'une soigneuse mise en relief. Tout comme le faîte du transept qui propose une croix de Malte à huit pointes (perceptible en creux) ou de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'héritier de l'Ordre du Temple en 1314. Chose étrange, dans le *Premier tuileur illustré de l'Écossisme* (1780), la croix de Malte est le bijou des hauts dignitaires de la Maçonnerie.



L'Ordre de Malte est également associé aux Templiers, par allusion, dans le discours de Ramsay. Comme c'est le cas de certains rituels chevaleresques de la seconde moitié du 18e siècle et du néo-templarisme du début du 19e siècle (Ordre du Temple de Fabré-Palaprat), la croix du Temple est entrelacée à celle de Malte[109].

En effet, dans son fameux Discours de 1736, le chevalier de Ramsay évoque les liens mythifiés qui auraient uni les Templiers, en les citant par allusion, et les Hospitaliers :
Du temps des guerres saintes dans la Palestine, plusieurs Princes, Seigneurs et Citoyens entrèrent en Société, firent vœu de rétablir les temples des Chrétiens dans la Terre Sainte, et s'engagèrent par serment à employer leurs talents et leurs biens pour ramener l'Architecture à sa primitive institution. Ils convinrent de plusieurs signes anciens, de mots symboliques tirés du fond de la religion, pour se distinguer des Infidèles, et se reconnaître d'avec les Sarrasins. On ne communiquait ces signes et ces paroles qu'à ceux qui promettaient solennellement et souvent même au pied des Autels de ne jamais les révéler. Cette promesse n'était donc plus un serment exécrable, comme on le débite, mais un lien respectable pour unir les hommes de toutes les Nations dans une même confraternité. Quelque temps après, notre Ordre s'unit intimement avec les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem.

109 Roland Bermann, *L'Ésotérisme du Grade de Maître Écossais de Saint-André au Rite Écossais Rectifié*, Dervy, 2001

Hiram ou le Christ ?

Le vrai culte […] a été perfectionné par le Christ
au milieu des douze apôtres dans la cène.
Jean-Baptiste Willermoz [R.E.R.], Leçons de Lyon.

La représentation rarissime du « Sacrifice de la Messe » au fronton originel de Saint-Jacques répond à celle de la dernière Cène dans l'abside. Elle pourrait faire allusion au rituel du Souverain Prince Rose-Croix. Comme le donne à penser la composition de Portaels dans la nef qui ne met pas le titre officiel en exergue, *Crucifixion*, mais bien la sentence *« Consummatum est »* (tout est consommé) et l'acronyme I.N.R.I. Les mots « Consumatum est » et I.N.R.I. y jouent un rôle essentiel.

Placés au parvis et dans le chœur, la dernière Cène et l'Agneau de Dieu sont clairement les emblèmes principaux de l'église Saint-Jacques. Or, la cérémonie d'initiation solennelle au grade de Rose-Croix est impérativement fixée au Jeudi Saint (le jour de la Cène) dans la mesure où le rituel est centré sur la Passion du Christ. Aux Agapes qui suivent la tenue Rose-Croix, l'agneau constitue le mets principal des Frères rassemblés.



Passons maintenant à Hiram, l'architecte du roi Salomon et le personnage central de l'initiation à la Maîtrise dans la franc-maçonnerie. Des rituels anciens précisent que le tombeau du Maître lâchement assassiné par trois mauvais Compagnons fut érigé dans le Saint des Saints du Temple de Salomon, dont le chœur catholique serait ici l'équivalent. Ou, selon d'autres versions, dans le Sanctuaire, soit la croisée du transept. Son cercueil était orné d'une lame d'or triangulaire portant le nom de Dieu, le Tétragramme sacré[110]. En voici la description :

Salomon pour récompenser son zèle et ses talents le [Hiram] fit inhumer dans le Sanctuaire du Temple […] il fit mettre sur son Tombeau […] une médaille d'or, où était gravé Jehova. Qui est le nom de Dieu en hébreu. Ce triangle était répété dans un Baldaquin, suspendu perpendiculairement au-dessus du mausolée[111].

Cette disposition correspond à peu de choses près au maître-autel de Saint-Jacques, le triangle/Delta se nichant au centre du dôme. *L'Écossais anglois* de 1740 fournit d'autres détails :

110 Le Tétagramme sacré inscrit dans un triangle équilatéral renvoie aux « Hauts Grades ».

111 Jérôme Rousse-Lacordaire, *Jésus dans la tradition maçonnique*, Desclée, Paris, 2003, p. 105.
Pour de nombreux Francs-maçons du 21e siècle, il est inconcevable d'imaginer des racines profondément chrétiennes œcuméniques à l'Ordre.

Après les obsèques magnifiques d'Hiram dans le Sanctuaire avec la médaille d'or triangulaire, l'Étoile flamboyante et la lettre G, le roi Salomon examina le Tombeau et apercevant le triangle répété dans le baldaquin, leva les mains et les yeux au ciel et s'écria : Consummatum est [tout est accompli].

S'il n'y a pas identification totale du Christ avec Hiram puisque ce dernier ne ressuscite pas – c'est l'initié qui se substitue à Hiram et qui ressuscite sur le plan spirituel –, les personnages emblématiques des traditions chrétienne et maçonnique sont des hommes-dieux. En effet, Hiram, tout comme le Christ, ne fait qu'accomplir le plan divin parce que dans la Bible c'est Yahvé qui est le véritable architecte du Temple de Salomon, et non Hiram, pour en avoir dévoilé les plans à Moïse et à David (Exode, 25:40 ; Hébreux, 8:5 ; I Chroniques 28:19 ; Sagesse 9:8).

Le Maître Écossais de Saint-André au Rite Écossais Rectifié

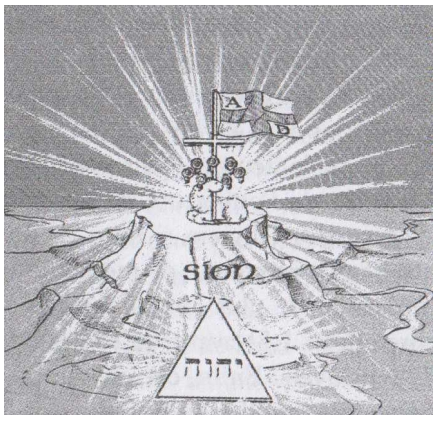


Le « grade » de Maître Écossais de Saint-André au R.E.R. est grosso modo le prolongement symbolique des Loges bleues traditionnelles tout en possédant un lien fort avec le grade de Rose-Croix des autres Rites, comme celui du Rite écossais ancien et accepté (REAA). À ce stade, la Loge est dite de Saint-André. Elle précède l'Ordre intérieur du R.ER que termine le Chevalier bienfaisant de la Cité sainte (CBCS).

Le mythe d'Hiram y est central, mais pas seulement. Le rituel du Maître Écossais de Saint-André semble posséder des affinités avec le décorum du chœur de l'église Saint-Jacques. L'Agneau de Dieu de la Nouvelle Jérusalem qui se trouve sur le maître-autel est couché sur le Livre des Sept Sceaux, celui de la Révélation, parce que lui seul est digne de l'ouvrir pour avoir, tel le Christ par son sacrifice, racheté l'humanité. Or, l'Agneau de Dieu (Agnus Dei) de l'Apocalypse associé au Delta tétragrammé, « le mot sacré qui a été perdu » ou Yahvé (Jéhovah en français), apparaît sur le quatrième tableau du grade de Maître Écossais de Saint-André. Flanqué d'une oriflamme, il trône sur le Mont Sion.

L'agneau couché, et non triomphant, fait référence à ce passage de l'Apocalypse (5:12) :

L'agneau [le Christ] *qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, et la louange.*



Le Christ-Agneau va ouvrir les sceaux un à un pour révéler tout le mystère de l'humanité sauvée par son sang versé. C'est Charles de Hesse, haut dignitaire de la Stricte Observance, qui a dicté ce symbole de la Jérusalem nouvelle et de l'Agneau sur le Mont Sion à Jean-Baptiste Willermoz, concepteur du R.E.R.

L'esquisse du grade de Maître Écossais de Saint-André fut approuvée au Convent de Wilhelmsbad en 1782. Dans une lettre à Charles de Hesse datée du 10 septembre 1810, Willermoz y retrace son historique :

Votre Altesse me confia personnellement les instructions et l'esquisse du tableau figurant la nouvelle Jérusalem et la Montagne de Sion surmontée de l'Agneau triomphant[112].

Rappelons que ce Rite particulier s'articule autour de la correspondance symbolique entre le Temple de l'homme intérieur et celui de l'Univers avec comme archétype le Temple de Salomon.

112 Cahier Vert n° 8 (1986), p. 84-99.

Le tétragramme sacré inscrit sur le tabernacle est dans le cas présent l'équivalent de l'Arche d'Alliance qui protégeait les Tables de la Loi (Moïse) conservée dans le Saint des Saints. Enfin, le passage de l'Ancienne Loi à la Nouvelle Loi, à travers le personnage de Saint-André, le premier appelé, joue un rôle fondamental au grade de Maître Écossais de Saint-André. Ce passage s'effectue dans la continuité et non dans la rupture :
Un seul iota ou un seul trait de la Loi ne passera pas, que tout ne soit accompli.
(Matthieu, 5:18)

À Saint-Jacques, cette transmission testamentaire est représentée à trois reprises : au porche avec Moïse et David, dans le chœur avec les deux jeunes femmes allégoriques (Ancien et Nouveau Testament) et sur l'attique avec Saint André à gauche et Saint Jean à droite. Dans l'évangile de Marc (13:1-37), André, Jacques, Jean et Pierre sont les seuls à recevoir du Christ les signes de la fin des temps.

Enfin, Moïse et David au porche de Saint-Jacques sont en quelque sorte les deux colonnes du Temple maçonnique, Jakin et Boaz qui signifient « Il établit » et « La Force est en lui », qualités du Dieu de l'Ancien Testament. Moïse semble effectuer le signe lié à la Table d'émeraude d'Hermès Trismégiste : Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas » pour réaliser les miracles d'une seule chose par l'union du Ciel et de la Terre, du macrocosme et du microcosme. C'est également le signe et le contresigne du grade de Rose-Croix.

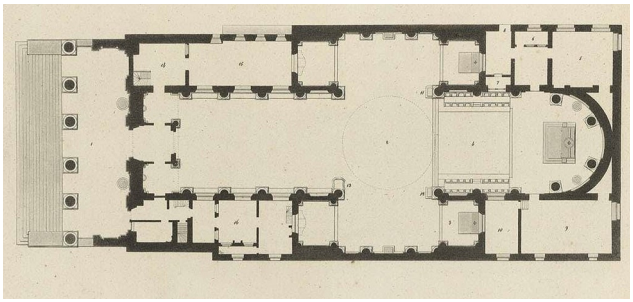


Annexe 1. Plan de l’église Saint-Jacques

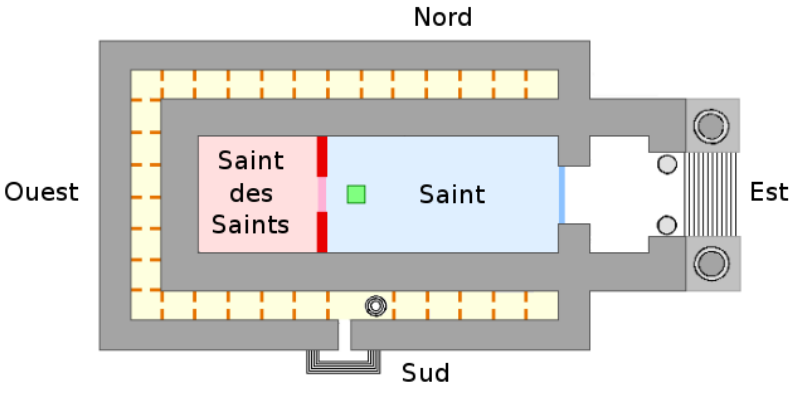
Le plan de l’église est curieusement de forme rectangulaire. La configuration initiale à quatre chapelles carrées du transept sont encore visibles sur celui-ci.

La croisée du transept proprement dite est composée d’un cercle inscrit dans un carré, soit le feu divin caché dans la matière, et d’une voûte couronnée d’un triangle ou Delta. Elle figurerait la Trinité ou la triade Corps/Matière–Esprit–Âme. L’Esprit qui imprègne la Matière en extrait l’Âme immortelle. Les quatre carrés pourraient également représenter la Jérusalem Céleste qui compte douze portes.

Il existe des similitudes avec le plan du Temple de Salomon tel que dessiné en 1903 et sans doute bien avant. Attirons l’attention sur le fait que ce dernier possède une orientation est-ouest. La Loge maçonnique, dirigée vers l’Orient, semble être le miroir inversé du Temple de Salomon.



Plan de l’église en 1827 de Pierre-Jacques Goetghebuer
les quatre chapelles sont encore apparentes
parvis à gauche (ouest)



(Encyclopaedia Biblica, 1903)

Annexe 2. 1717 et Yahvé : année cryptée ?

Selon l'histoire officielle de la franc-Maçonnerie, la Grande Loge de Londres et de Westminster a été créée le 24 juin 1717, le jour de la Saint-Jean d'Été. Des recherches récentes ont tenté de montrer que la franc-maçonnerie spéculative a peut-être été fondée en 1721, au moment de la rédaction de la partie principale des *Constitutions d'Anderson* publiées en 1723, seconde année possible de création. Mais peu importe pour ce qui concerne mon hypothèse. Au 18e siècle, 1717 n'était de toute façon pas remis en cause.

Comme tout est symbole en Maçonnerie, le nombre « 1717 » pourrait avoir une signification cryptée fondée sur l'hébreu et/ou la kabbale très en vogue au 17e et 18e siècles. Insistons sur le fait que pour tout franc-maçon, le Temple de Salomon symbolique est omniprésent et les mots-clés des rituels souvent en hébreu[113].

הה

Le tétragramme sacré YHWH réputé imprononçable (**יהוה**) parce que dépourvu de vocalisation se traduit par Jéhovah pour les catholiques et Yahvé pour les anglicans comme Desaguliers et les protestants dont le pasteur James Anderson faisait partie. Il faut savoir que depuis Luther, dans sa volonté de revenir aux textes originaux de la Bible, les pasteurs passaient le plus clair de leur temps à étudier l'hébreu et le grec ancien.

Le tracé du caractère « carré » « Hē » redoublé (**ה**) ressemble à une porte, à une fenêtre, à une ouverture de l'âme sur Dieu qui est présent en toute chose, mais aussi sur la Connaissance. La fenêtre reçoit la lumière. Elle symbolise à la fois le souffle divin, l'énergie créatrice, ou l'Esprit saint, la puissance de la Parole et l'âme supérieure en devenir. Enfin, il s'agit de la cinquième lettre de l'alphabet hébraïque, le cinq étant lié à la victoire de l'esprit sur la matière et à la quintessence. L'hébreu se lit de droite à gauche. Dès lors, le caractère « Yod » est l'initiale du Tétragramme. Tel un idéogramme, il symbolise la main tendue ou le doigt de Dieu (cf. Michel Ange et la Chapelle sixtine). Yod exerce une influence décisive au cœur de la Sagesse représenté par le « Hē ».

La pensée analogique pourra y trouver une similitude avec la graphie de l'année « 1717 » – en ce temps le 7 s'écrivait sans barre en français comme en anglais –, soit l'année prétendument officielle de l'extériorisation de la franc-maçonnerie à Londres (cf. illustration ci-dessus).

113 Marie Delclos, *Franc-maçonnerie et kabbale*, Trajectoire E, 2004, p. 10. L'association avec la kabbale remonterait au 17e siècle.
Je suis conscient que mon hypothèse n'est étayée par aucune source historique. Il ne s'agit que d'une association d'idées. Au lecteur de se forger une opinion.

Annexe 3. Première esquisse de la fresque du fronton ?

Est-ce l'une des premières esquisse de la fresque du fronton ? Les fumigations (l'autel des parfums ou des holocaustes ?) évoquent davantage le Temple de Salomon.

La fidélité de la représentation n'est pas garantie : il ne s'agit peut-être que d'une vue d'artiste.

C'est l'allégorie chrétienne du Sacrifice de la Messe par le biais de l'Adoration de l'Agneau mystique qui sera choisie en fin de compte.



Fronton de Saint-Jacques-sur-Coudenberg - François Lorent, 1778
Musée de la Ville de Bruxelles, inv. L. 1900-60

Symbolique de l'Adoration de l'Agneau

Les premiers plans de l'architecte Barré montraient déjà le fronton de l'église orné d'une « Adoration de l'Agneau ». C'est le sculpteur Ollivier de Marseille (1769-1788) qui fut chargé de la version définitive. Elle sera détruite en 1797 et remplacée par l'Œil de la Providence.

À décrypter un dessin ou une autre esquisse datée cette fois de 1777, le bas-relief de Saint-Jacques représentait un agneau entouré de deux cortèges qui incarnaient peut-être l'Ancien et le Nouveau Testament (cf. p. 70). L'Agneau dominait une Fontaine de vie semblable à celle du panneau central du polyptyque de *L'Adoration de l'Agneau mystique* des frères Van Eyck qui est le joyau de la cathédrale Saint-Bavon à Gand, initialement dédicacée à Saint Jean. C'est pourquoi ce chef-d'œuvre est placé sous la protection des deux Saint Jean, le baptiste et l'évangéliste, l'auteur présumé de l'Apocalypse (Révélation).

L'Agneau du fronton de Saint-Jacques est le prolongement de celui qui est couché dans le chœur sur le Livre aux Sept Sceaux. Il symbolise le Christ, sa mort sacrificielle et sa résurrection. L'ensemble se réfère à l'Eucharistie, au « Sacrifice de la Messe », le titre du bas-relief choisi par le commanditaire d'Ollivier. L'Agneau est la lumière divine de la Jérusalem nouvelle qui s'est substituée au Temple :

Il n'y aura plus d'anathème. Le trône de Dieu et de l'agneau sera dans la ville ; ses serviteurs le serviront et verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. Il n'y aura plus de nuit ; et ils n'auront besoin ni de lampe ni de lumière, parce que le Seigneur Dieu les éclairera. Et ils régneront aux siècles des siècles. (Apocalypse, 22:3-5)

Rappelons ici que l'église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg est orientée sur le lever de la Saint-Jean d'Hiver (l'évangéliste), le jour qui marque le temps où la lumière commence à prendre le pas sur la nuit ou les ténèbres. Comme je l'ai dit, c'était une fête d'obligation pour les francs-maçons du 18e siècle[114]. Charles de Lorraine, de par sa position place Royale, « voyait » se lever et se coucher le soleil au solstice d'hiver le 27 décembre (cf. p. 31).

Toujours au fronton et sur le polyptyque des Van Eyck, la fontaine de forme octogonale[115] d'où jaillit le fleuve de vie allégorise la Nouvelle Jérusalem elle-même (Apocalypse, 22:1). Elle est synonyme d'Arbre de vie. Elle indique que seuls ceux qui ont été baptisés participeront à la Rédemption grâce au sacrifice du Christ. Ils entreront dans la vie éternelle le jour du Jugement dernier. Le péché originel sera effacé et ils seront réintégrés dans leur nature édénique. La notion d'élu et de réintégration joue ici un rôle essentiel. C'est également l'un des fondements du message du R.E.R.

---

114 Cf. G-H. Lucquet, *La Franc-Maçonnerie et l'Église en France au XVIIIe siècle*, Grand Collège des Rites, Paris, 1955.

115 On se souviendra du petit bassin octogone du Parc.

Enfin, « l'Agneau de l'Apocalypse » de l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg fait peut-être écho au « Jugement dernier » du fronton du Palais de la Nation, au bout du Parc, rue de la Loi (cf. chapitre II). La boucle du Quartier Royal, cet espace sacré de Bruxelles séparé du monde profane par des portiques, serait ainsi bouclée :
Je suis l'alpha et l'oméga [Christ], le premier et le dernier, le commencement et la fin. Heureux ceux qui lavent leurs robes, afin d'avoir droit à l'arbre de vie, et d'entrer par les portes dans la ville [sainte] ! (Apocalypse, 22:13-14)



« Voici l'Agneau de Dieu… »

L'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg occupait jadis le point culminant de Bruxelles intra-muros[116]. Comme la Nouvelle Jérusalem du Jour dernier qui sera située au sommet d'une montagne. A-t-elle, avec son Agneau de l'Apocalypse couché dans le chœur et son Agneau rédempteur au fronton, joué le rôle du Mont Sion, ce lieu mythique jouxtant le Temple (cf. p. 80) ? Il s'agissait du lieu de la Cité du roi David et de son tombeau où, selon des experts, fut conservée l'arche d'alliance jusqu'à l'édification du Temple par Salomon (1 Rois 8,1). Dès le 4e siècle, il fut confondu avec Ophel situé à côté du Temple. Sans doute est-ce dû au fait que le terme de Sion s'étendit plus tard à la partie la plus élevée de la colline où s'élevèrent les Temples successifs.

La tradition religieuse y situe un nombre important de faits liés à l'Ancien et au Nouveau Testament. Ainsi, les premiers pèlerins associaient la « Sainte Sion » au site de la Dernière Cène (le Cénacle) mise en exergue à Saint-Jacques ou encore à celui de la descente de l'Esprit saint sur les apôtres le jour de la Pentecôte. Les juifs y vénéraient le légendaire tombeau du roi David. Il fait également référence au mont du Temple. Il est situé près de l'ancien Portique Royal. Dans le livre des *Psaumes*, il est décrit comme le lieu de résidence de YHVH :
Souviens-toi de ce mont Sion où tu fixas ta résidence ! (Psaume 74)

Ce sommet bruxellois sacralisé pourrait également évoquer le Mont Thabor et la transfiguration du Christ devant ses trois apôtres d'élection, saint André se substituant à son frère Saint Pierre sur l'attique[117]. Mais il allégorise plus que probablement le Mont Moriah, c'est-à-dire le Mont du Temple (de Salomon puis de Zorobabel), l'actuel emplacement du Dôme du Rocher-Mosquée al-Aqsa qui fait de Jérusalem une Cité sainte pour les juifs les chrétiens et les musulmans. C'est là que se serait déroulé le sacrifice d'Abraham, un bélier se substituant à son fils. Il est bordé par la vallée de Josaphat où les morts se présenteront au Jour du Jugement dernier :
Que les nations se réveillent, et qu'elles montent Vers la vallée de Josaphat ! Car là je siégerai pour juger toutes les nations d'alentour. (Joël, 3:12).

---

116 Tout comme Rome et Jérusalem, Bruxelles selon une légende aurait vu le jour entre sept collines : le Coudenbergh (littéralement « le Mont Froid »), le Sinte Gudulenbergh, le Blindenbergh (Montagne des Aveugles), le Sionsbergh (Mont Sion), le Waermoesbergh (Montagne aux Herbes potagères), le Savelbergh (Sablon), le Sinte Peetersberg (Mont Saint-Pierre).

117 L'église Saint-Augustin de l'Altitude 100 calquée sur les proportions de la pyramide de Khéops et la basilique de Koekelberg à l'Agneau triomphant au fronton ont pris possession de lieux sommitaux à Bruxelles (un Christ en majesté n'a jamais vu le jour). C'est aussi le cas du Panthéon et du Sacré-Cœur à Paris, du Christ Rédempteur à Rio de Janeiro, du Christ-Roi à Lisbonne, de Montmartre à Paris et de tant d'autres…
Anne-Marie Pirlot, *Le quartier de l'Altitude 100*, Région de Bruxelles-capitale, 2014, p. 16-17.

Le Mont du Temple ou la *Montagne du Seigneur* selon une tradition chrétienne serait aussi l'équivalent du Golgotha de la crucifixion. Par simple analogie : Abraham sur ordre de Jéhovah et le dieu des chrétiens sont tous les deux prêts à sacrifier leur fils, Isaac et Jésus, pour favoriser l'accomplissement du plan divin[118].

Dans le même esprit, le chœur de l'église Saint-Jacques avec son Agneau de l'Apocalypse couché sur le Livre aux Sept Sceaux et le Tétragramme sacré (Yahvé) me semblent l'aboutissement de l'ensemble maçonnique élaboré par Starhemberg. Toutefois, la question de savoir si Saint-Jacques relève d'une symbolique à la fois chrétienne et maçonnique ne sera pas tranchée dans cet article. Il est même probable qu'elle ne le soit jamais dans la mesure où le Régime Écossais Rectifié, imprégné de théosophie et de gnose a toujours affirmé le caractère chrétien de ses rituels conçus dans un sens œcuménique.

Jean Ursin résume en partie l'ésotérisme du R.E.R. :

Quand Jésus eut chassé les marchands du Temple, et que les juifs lui demandèrent un signe pour justifier sa façon de faire, Jésus répondit : « Détruisez ce sanctuaire et en trois jours, je le rebâtirai. »

C'est le Christ-Roi bâtisseur que préfigure le Maître Hiram, et du Temple de Salomon élevé et détruit, du Temple de Zorobabel arrive-t-on à celui du Christ, à la Jérusalem céleste de Jean, dans laquelle il n'y a plus de Temple ! […] Ainsi, en s'imprégnant de la tradition chrétienne trop souvent oubliée, sécularisée, systématisée, le Maçon du Rite Écossais Rectifié tente-t-il de recouvrer en lui-même l'état d'innocence [d'avant la Chute adamique] et de haute responsabilité qui lui permettra, s'il en est digne, de recouvrer les noces, celles de l'agneau après l'ouverture des sept sceaux[119]. (Apocalypse, 19)

Pour l'anecdote, la *Société des Théophilanthropes* a occupé l'église Saint-Jacques de 1797-98 à 1802. Ce culte créé par le franc-maçon Jean-Baptiste Chemin repose sur deux idées principales : la croyance en Dieu, l'immortalité de l'âme et l'amour du prochain. Il se voulait conforme à la religion naturelle. Celle-ci s'obtient en expurgeant les religions existantes des éléments les particularisant, notamment de toutes les superstitions et les préjugés qu'elles contiennent. Le Directoire l'encouragea pour affaiblir le catholicisme et ainsi affermir les institutions républicaines. Il serait intéressant de savoir s'il existe un quelconque lien entre les *Théophilanthropes* et les *Amis Philanthropes* fondés en 1798. De la période révolutionnaire jusqu'en 1801, un serpent remplacera le Christ au sommet du chandelier de l'autel et un bonnet phrygien coiffera son campanile !

118 Le cimetière de Philadelphie (USA, 1855) dénommé « Mount Moriah » est pourvu d'un enclos maçonnique : on l'appelle « circle of St. John » ou « the Masons Circle », soit « le cercle de Saint Jean » ou « des Maçons ». Les obélisques y sont foisonnants.

119 Jean Ursin, *Création et Histoire du Rite Écossais Rectifié*, Dervy, Paris, 1993, p. 178.

La Loge comme une ruche au Quartier Royal



Fermons cette parenthèse eschatologique. Il serait toutefois dommage de conclure sur une opération blanche l'interprétation d'une église à la disposition tellement insolite. Les défenseurs et les contempteurs de la symbolique maçonnique du Parc de Bruxelles se sont dans un même élan focalisés sur la personne de Charles de Lorraine[120] qui était gouverneur général des Pays-Bas autrichiens à la période de la conception du projet du Quartier Royal. La question portait sur son appartenance ou non à la franc-maçonnerie. Même s'il n'existe aucune preuve tangible, il est probable qu'il en soit bien ainsi, comme je l'ai montré au chapitre I (p. 19-22). En tout cas, il était entouré de Frères : ses amis le prince de Gavre et le marquis du Chasteler, Chambellan de la Cour et Vénérable Maître de la Loge élitaire *L'Heureuse Rencontre* ouverte aux membres de toutes obédiences. Proches de lui également, le duc d'Arenberg, grand bailli du Hainaut, le Prince de Ligne, maréchal des armées impériales, le duc d'Ursel, gouverneur militaire de Bruxelles, Pierre de Reuss, procureur général du Brabant et Ferdinand Rapedius de Berg, Amman de Bruxelles (bailli et Intendant), conseiller privé du gouvernement et voisin immédiat de l'église Saint-Jacques. En effet, Rapedius de Berg occupait l'hôtel de maître dessiné par Guimard qui était mitoyen à l'église (actuel n°6 de la Place Royale). La convention passée avec l'abbaye insiste sur l'entretien d'un souterrain qui aurait pu servir de crypte au R.E.R.. Le franc-maçon Paul Arconati-Visconti (1754-1821), ancien Chambellan de l'impératrice Marie-Thérèse durant les années 1776-1783 et un temps maire de Bruxelles sous le régime français, occupait lui aussi un hôtel de maître tout proche de l'église. C'est l'actuelle Cour des comptes. Il était membre de la célèbre Loge bruxelloise *Les Vrais Amis de l'Union*.

Francs-maçons également le comte Joseph de Ferraris, maréchal et cartographe, l'architecte officiel Claude Fisco, le comte Joseph Murray, d'origine écossaise, commandant les troupes impériales des Pays-Bas autrichiens, Jean-Balthazar d'Adhémar de Montfalcon, ambassadeur de France et riverain de la place Royale[121]. Ou encore, plus intimes, le secrétaire de Charles de Lorraine Jean-Baptiste Cordier, son médecin traitant

120 Portrait anonyme et peut-être posthume (début du 19e siècle) de Charles de Lorraine.
Les boutons de son costume portent le Sceau de Salomon. Il est présent tant sur le bijou du Maître Écossais de Saint-André et du Royal Arch anglo-saxon qu'au rituel d'Apprenti du Marquis de Gages.
C'est également un important symbole alchimique pour la corporation des brasseurs par la fusion des quatre éléments qui se retrouvent lors du brassage : le houblon pour la terre, l'eau, l'orge et les levures pour l'air et la cuisson pour le feu. La statue de Charles de Lorraine surplombe la Maison des Brasseurs.
Claire Dumortier et Patrick Habets, *Bruxelles-Tervueren : les ateliers et manufactures de Charles de Lorraine*, CFC-Éd., Bruxelles, 2007.

121 Walter W. Davis, *Eighteenth-century culture in the Austrian Netherlands*, Martinus Nijhoff, Den Haag, 1974, p. 176, note 64.

Jean Guillaume van Leempoel, son peintre attitré Jacques-Joseph Lens, son architecte de feu (pyrotechnicien) Larivière, son horloger André Demeure, ainsi que son Maître des Concerts Pierre Van Maldere et le Lorrain Pierre Gamond, tous deux ses très influents valets de chambre ! D'une façon générale, Charles de Lorraine était « le protecteur » de la franc-maçonnerie dans nos provinces. N'était-il pas le parrain de la fille du marquis de Gages, le fondateur de la Grande Loge provinciale des Pays-Bas autrichiens et Chambellan à la Cour ?

Penchons-nous sur les dirigeants autrichiens à Bruxelles. Succédant à Charles de Lorraine, Albert de Saxe-Teschen, haut dignitaire de la Stricte Observance et Protecteur des Loges rectifiées, avait pris comme nom d'Ordre Eques *A Tribus Stellis Coronati* (Chevalier *aux Trois Étoiles couronnées*). Le choix de son nom d'Ordre n'est pas le fruit du hasard. Il existait à Prague une Loge liée aux grades templiers et à aux rosicruciens qui s'appelait *Aux Trois Étoiles couronnées.* Elle avait été fondée par Hund en personne l'année 1753. Le duc y fut initié dans l'Ordre intérieur de la Stricte Observance. Le confident du nouveau gouverneur, le général von Miltits, faisait également partie de la SOT. Ainsi que son aide de camp le baron von Seckendorff qui en prenant le premier maillet de *L'Heureuse Rencontre* en 1787 mit fin à l'autonomie de la célèbre Loge aristocratique bruxelloise, conformément à l'Édit de l'empereur Joseph II.

Concernant les ministres plénipotentiaires d'Autriche à Bruxelles (Premiers ministres), leurs accointances maçonniques sont évidentes. Charles de Cobenzl avait par exemple une haute opinion du fabuleux comte de Saint-Germain qui était venu lui montrer ses talents d'alchimiste dans son hôtel de la rue aux Laines (actuel Hôtel de Mérode) :
Il sait tout, disait-il et il montre une droiture et une bonté d'âme qui forcent l'admiration.



Il entretint sur le sujet une correspondance avec le prince de Kaunitz, plutôt sceptique. Ce dernier fut un temps ministre plénipotentiaire à Bruxelles (1744-1746). Selon ses biographes, le comte de Saint-Germain était davantage un aventurier rosicrucien de l'époque qu'un franc-maçon. Cobenzl était revêtu des plus « Hauts Grades » maçonniques. C'est le premier à envisager l'aménagement d'un nouveau quartier à l'emplacement du Palais du Coudenberg détruit en 1731. Il fut le protecteur admiratif d'un jeune débutant arrivé de Paris, l'architecte Barnabé Guimard. Quant au prince de Starhemberg[122], il était membre de la Loge *Minerve aux Trois Palmiers* à Leipzig et de celle des *Trois Aigles* à Vienne qui relevaient toutes deux de la SOT, (cf. p. 12-14). Comme je l'ai dit en préambule, c'est lui qui détenait l'autorité et

122 Le buste du prince de Starhemberg et ses armoiries. Un coq est isolé : il symbolise à la fois la vigilance, le soleil levant (l'Orient) et la lumière de Dieu. C'est aussi l'oiseau d'Hermès. Il est également flanqué d'une corne d'abondance.
Collection : Namur, Musée de Groesbeeck-de Croix - Pierre François Leroy, 1773.
Philippe A. Autexier, *Samuel von Brukenthal : Ein Halbes jahrhundert maurerischer Präsenz*, 1998, p. 129. En ligne.

qui administrait les Pays-Bas autrichiens. Durant la vacance du pouvoir (1780-1781) suite à la mort de Charles de Lorraine, il dispose tout seul de la haute main. Et même après l'arrivée à Bruxelles de son Frère de Loge Albert de Saxe-Teschen.

Sous le gouvernement de ce dernier, l'architecte Louis Montoyer eut les mains libres pour s'occuper de l'intérieur et de l'ornementation de Saint-Jacques. Dans le cas présent, il s'agit clairement d'une subordination du clergé aux volontés du pouvoir en place. Il est vrai que l'abbé de Coudenberg, Gilles Warnots, avait reçu une promotion dans les années 1770 sous la forme d'un mandat aux États de Brabant, pour prix de sa complaisance inconsidérée à l'égard du projet de la place Royale. Ce dernier décéda en 1780 avant l'ornementation de l'église.

Les derniers ministres plénipotentiaires autrichiens, de Barbiano et Belgiojoso, Murray de Melgum, von Trauttmansdorff et Metternich-Winnembourg étaient tous francs-maçons. Florimond de Mercy-Argenteau ferait figure d'exception. Ambassadeur en France à l'époque de la construction du Quartier Royal, il ne montra guère d'intérêt pour ce projet. Il était toutefois riverain de la place Royale et fort lié à Kaunitz. Mentionnons en particulier que le chancelier Kaunitz suivit par le menu l'aménagement du Quartier Royal[123]. Ce franc-maçon anticlérical tenta d'empêcher les mesures coercitives prises à l'égard des Loges « belges ». Il est évident qu'il n'existe aucun écrit témoignant de cette éventuelle prise de possession « maçonnique chrétienne » de l'église Saint-Jacques et du Parc de Bruxelles. Et quand bien même il aurait existé, le prince de Starhemberg ne l'aurait sûrement pas rendu accessible aux autorités par voie d'archivage[124]. Pour la bonne raison qu'au 18e siècle, la franc-maçonnerie possédait encore toutes les caractéristiques d'une société surveillée par le pouvoir en place, surtout avec sa branche germanique « d'illuministes chrétiens » dont faisaient partie la plupart des dignitaires autrichiens à Bruxelles. Trois Bulles papales (1738, 1751 et 1776) excommunièrent ou condamnèrent implicitement tous ceux qui appartenaient à une Loge, même si elles ne furent quasi pas appliquées dans nos contrées. Il n'en allait pas de même en Autriche. On se souvient qu'en 1743, Marie-Thérèse, bien que son époux François I^{er} fût franc-maçon, n'hésita pas à dissoudre manu militari la Loge *Aux Trois Canons* ainsi que deux Loges bruxelloises. Avec le temps, elle modérera sa position en la matière. Notamment sur la base des rapports lénifiants de Starhemberg adressés à Vienne.

Quant à l'empereur Joseph II, il avait de la bienveillance envers les Loges, mais il détestait la Maçonnerie illuministe chrétienne, parfois délirante il est vrai, ainsi que les Loges qui professaient des activités politiques subversives comme celles des *Illuminés de Bavière*[125] précommunistes qui n'ont aucun rapport avec notre sujet. Il mit dès lors les

123 Guillaume Des Marez, *La Place Royale à Bruxelles*, M. Lamartine, Bruxelles, 1923, p. 88, note 2.

124 Il n'existe que des allusions dans sa correspondance personnelle relative au Quartier royal conservée aux Archives générales du Royaume (AGR).

125 Ces « Illuminati », qui étaient opposés à la SOT, avaient des projets politiques radicaux visant à renverser les trônes. Le mythe du gouvernement mondial entretient encore aujourd'hui les thèses conspirationnistes les plus farfelues. Dans le cas de la SOT et/ou du R.E.R., il s'agit bel et bien de gnose et d'illuminisme chrétien. D'ailleurs, les rituels de la SOT n'ont rien d'occulte. Ce sont des membres influents qui s'intéressaient à l'alchimie et à l'Élixir de longue vie.

Loges sous contrôle de l'État par son décret du 11 décembre 1785. Des vingt-six Loges « belges », il n'en subsistera que trois, uniquement à Bruxelles dont celles de *L'Heureuse Rencontre* et des *Vrais Amis de l'Union.* Plus que trois Loges en Autriche également.

Enfin, après avoir vu la maquette du Parc à Vienne en 1780 et s'être rendu sur place à Bruxelles, Joseph II avait-il compris le sens symbolique et moderne de ce nouveau Quartier Royal, lui qui écrivit ces mots d'une évidente mauvaise foi après une visite impromptue à Bruxelles ? :

Quant à l'arrangement du Parc et de la nouvelle Place, le contre-sens et le mauvais goût *qui y règnent, joints aux grands frais que cela a occasionnés, ne méritent aucune considération*[126]*.*

La maquette du Quartier Royal avait pourtant suscité l'admiration à la cour de Vienne. Et l'ensemble fut réalisé à moindres frais pour le gouvernement qui avait mis à contribution la Ville de Bruxelles et les abbayes environnantes. De plus, les autorités autrichiennes s'étaient largement sucrées sur la vente des terrains du nouveau quartier. Et l'obélisque refusé pour un motif futile par Joseph II était couvert par les contributions des États des provinces.

Un nombre restreint de personnes : Charles de Lorraine – mort en 1780, mais celui-ci n'eut qu'une vue partielle du projet puisque l'aménagement du Parc ne fut achevé qu'en 1785 –, son successeur le duc de Saxe-Teschen, Starhemberg, le chancelier Kaunitz à Vienne, Godecharle et peut-être Guimard pouvaient aisément conserver un secret. D'ailleurs était-il nécessaire de le coucher par écrit là où le tracé d'un plan et la transmission orale suffisaient amplement aux initiés liés par un serment solennel et fraternel ! Pas de description ni d'inscription, telle était la règle d'or et par définition les repères maçonniques dans un espace public se signalent par leur discrétion. C'est encore le cas de nos jours. Il est fort difficile de savoir en quelle estime les Maçons de la SOT tenaient leurs Frères belges plus « séculiers », peu portés sur les spéculations intellectuelles et encore moins sur la mystique et l'ésotérisme[127]. Qu'ils aient eu peu de contacts entre eux semble certain. De plus, leurs rituels étaient complètement différents. Ce qui peut expliquer leur ignorance partielle de la signification et leur oubli quasi total après le départ définitif des Autrichiens en 1794.

Mais le sculpteur Godecharle, actif dans la Loge des *Vrais Amis de l'Union*, a vécu jusqu'en 1835… Un petit détour par la fiction n'est pas dépourvu d'intérêt : Godecharle, sur son lit de mort ou par testament, aura pu donner la clé du Parc à un Frère éminent ou de confiance. Eugène Defacqz par exemple (cf. p. 14). Quelques années après la disparition de Godecharle, le kiosque « au Phénix » de Cluysenaar (cf. annexe 3) fut inauguré au bassin (1841), à l'endroit même où aurait dû se trouver son cher obélisque.

---

126 Eugène Ernest Hubert, *Le voyage de l'empereur Joseph II dans les Pays-Bas (31 mai 1781-27 juillet 1781) : étude d'histoire politique et diplomatique*, Hayez, Bruxelles, 1899, p. 67.

127 John Bartier, *Regards sur la franc-maçonnerie belge du XVIIIe siècle*. In: Regards sur la franc-maçonnerie belge du XVIIIe siècle . In: Annales historiques de la Révolution française, n°197, 1969. La Franc-Maçonnerie et la Révolution française. pp. 469-485. En ligne.

Un architecte illustre inconnu à Bruxelles

De 1779 à 1795, ce Parisien aux origines flamandes est omniprésent dans les Pays-Bas autrichiens et le Wallon Montoyer[128], dont il est difficile de prouver qu'il était franc-maçon, semble le suivre comme son ombre. Des historiens de l'art réputés et le CRMS lui attribuent sans hésiter les plans du futur château de Laeken, l'actuelle résidence de la famille royale de Belgique, sur les indications d'Albert de Saxe-Teschen et de son épouse Marie-Christine, les premiers propriétaires[129]. Dans le parc, on lui doit le Temple de l'Amitié incontestablement maçonnique.

Plus tard, cet architecte influent obtiendra un droit d'exclusivité pour l'édification des nouveaux théâtres de la ville, dont l'actuel Théâtre du Parc. Plus surprenant, accompagné des architectes Cogels et Dewez, il accordera à titre gracieux un certificat de conformité à Montoyer qui avait fui lorsque le gouvernement s'était inquiété de l'effondrement partiel de la voûte de Saint-Jacques-sur-Coudenberg (mars 1786). Son influent rival bruxellois, l'architecte-ingénieur et directeur des travaux publics de la ville de Bruxelles Fisco, chargé d'évaluer l'état de Saint-Jacques lui avaient pourtant donné tort en 1787, soit quelques mois avant l'expertise favorable.

« L'ami discret » de Montoyer, c'est Charles De Wailly (1730-1798), élève de Jacques-François Blondel. Tout comme l'était Barnabé Guimard, le maître d'œuvre du Quartier Royal. De Wailly était membre de la Loge *Les Cœurs Simples de l'Étoile polaire*. Entre 1774 et 1789, sur 120 architectes parisiens, plus de la moitié faisait partie de la franc-maçonnerie ! Il ne reste que peu de choses des bâtiments du Français. La plupart ont été détruits ou « simplement » dessinés. Citons toutefois le petit théâtre du château de Seneffe (1779), l'Odéon à Paris et Port-Vendres[130] resté inachevé, mais qui aurait dû être saturé de références maçonniques. On lui doit également une restitution du Temple de Jérusalem (1766). Ainsi que deux dessins de l'intérieur d'un temple maçonnique vu de l'est et de l'ouest exécutés l'année où il fut initié, le plan du temple de la Loge *L'Amitié* à Arras inaugurée en 1786 en sa présence, ainsi que les temples des jardins maçonniques conçus pour Marigny à Menars (France, Loir-et-Cher).

---

128 Montoyer avait débuté comme simple Maître tailleur de pierre.

129 La relation « maître-exécutant » entre les deux hommes me semble démontrée par Anne et Paul van Ypersele de Strihou dans *Laeken : Un Château de l'Europe des Lumières*, Fondation Roi Baudouin, Bruxelles, 1991, p. 30-56. Même si Xavier Duquenne s'oppose à cette thèse dans l'article *L'architecte De Wailly en Belgique : 1779-1795*, p. 153-215. En ligne.
Le fronton maçonnique est l'œuvre de Godecharle.
À la p. 142, l'ouvrage du couple Strihou relate ce commentaire d'un guide de 1828 consacré au palais de Laeken :
Ici est le Temple du Soleil [dans le parc] élevé par les ordres du duc de Saxe-Teschen : il démontre que le gouvernement Belge n'a jamais considéré les loges maçonniques autrement que comme des institutions de bienfaisance dignes de sa protection.

130 Gilbert Larguier, *Découvrir l'histoire du Roussillon XII^{e}-XX^{e} siècle, Port-Vendres une fondation d'inspiration maçonnique*, p. 404-427. En ligne.



En 1783, à l'époque de la construction de Saint-Jacques, De Wailly crée le décor de la pièce Athalie de Racine pour la Comédie-Française. L'action de cette tragédie biblique se déroule dans le Temple de Salomon. Elle raconte les péripéties d'un rejeton de la lignée de David. Le drame se termine sur la mort d'Athalie l'usurpatrice et la révélation dans le Temple même du « roi caché » d'Israël, Joas. L'intrigue de Racine annoncerait l'avènement du Christ et la Jérusalem céleste, soit le passage de l'Ancienne Loi au triomphe de la Nouvelle Loi.

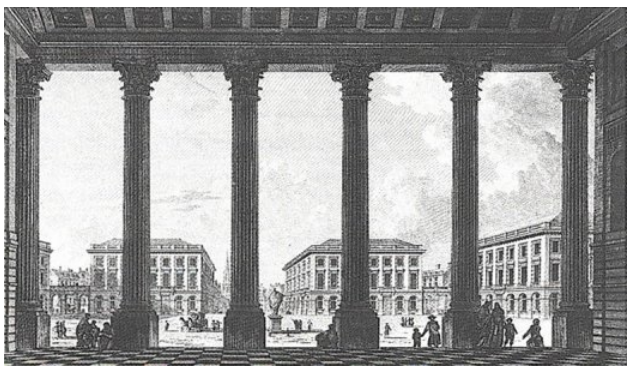


Le décor créé par De Wailly, avec sa voûte multipliée et ses caissons, ressemble à la croisée du transept et au chœur de Saint-Jacques commencés en 1785 et attribués à Montoyer. Mais ce plan était peut-être courant à l'époque.

Ce dernier a-t-il joué, comme cela semble avoir été le cas au Théâtre du Parc, le rôle d'habile pasticheur ? Ou plus vraisemblablement d'entrepreneur en bâtiment, de directeur des travaux ? N'avait-il pas apporté son aide à Guimard pour le Quartier Royal et à de Wailly pour l'édification du théâtre du château de Seneffe ? Toujours est-il que ce passage extrait de la *Nouvelle biographie nationale* publiée en 1899 montre qu'il fut nommé architecte à Vienne (env. 1780) :

[Il] s'attira la confiance de l'archiduc Albert de Saxe-Teschen et de l'archiduchesse Christine d'Autriche, qui lui confièrent la direction des travaux entrepris par leurs ordres.

Conformément à la « noblesse » de son métier d'architecte extrêmement codifié en ce temps, mais aussi à son ancienneté dans la profession par rapport à Montoyer et son rayonnement en France, De Wailly se serait dès lors réservé le prestige du concepteur du plan d'ensemble, au moins de la structure intérieure, à charge pour son adjoint de le concrétiser sur le terrain. La franc-maçonnerie ne présentait-elle pas l'Architecture et la Géométrie comme l'Art et la Science par excellence ! La Géométrie en particulier était considérée comme une science exclusive et secrète transmise par Dieu ou le Grand Architecte de l'Univers.



Toujours est-il que le dessin du porche au parvis mosaïque (disparu) de Saint-Jacques est bel et bien de la main du Français Charles De Wailly.

Annexe 4. Le marquis de Gages

Le marquis de Gages (1739-1787) a consacré sa vie à l'organisation des Loges dans nos régions. Au début de sa carrière, il se lie d'amitié avec le prince de Clermont, Grand Maître de la Grande Loge de France et passionné par les « Hauts Grades », puis il se tourne vers la Grande Loge d'Angleterre dont il reçoit une patente qui lui permet de fonder la Grande Loge provinciale des Pays-Bas autrichiens. Ces activités « philosophiques » n'empêchent pas ce bon catholique formé par les jésuites de s'occuper de la confrérie montoise de la *Miséricorde*. Comme *L'Heureuse rencontre* qui acceptait à Bruxelles les francs-maçons de toutes les Loges et par là même des membres de la SOT, le marquis de Gages a pu jouer un rôle d'interface entre les différents Rites et rituels qui pullulaient à l'époque.

Baudouin Decharneux[131] a écrit un article sur la spécificité des rituels en possession du marquis de Gages et qui se déclinent en vingt-cinq grades avec le Rose-Croix comme point d'orgue. Les « Hauts Grades » ont des liens étroits avec ceux du Chapitre de Clermont[132]. Ces grades contiennent des points qui pourraient se rapporter à l'ésotérisme chrétien de l'église Saint-Jacques.

En très résumé, le marquis vénérait Jean l'évangéliste qui le premier avait prêché la vertu et la charité. Au 2e degré, il est dit que les « Chevaliers Maçons » – dans ce cas les Templiers – se sont unis à ceux de Saint-Jean de Jérusalem pour combattre en Terre sainte conformément à ce qu'affirme le *Discours de Ramsay* (cf. p. 77). Au 10e degré, Jean-Baptiste est présenté comme le fondateur de la Maçonnerie ! Le Saint-Sacrement y est mis en exergue comme c'était le cas du « Sacrifice de la Messe » repris au fronton initial de Saint-Jacques. Le contre-sceau de la Grande Loge provinciale montre précisément un Agneau triomphant. Au 18e degré, dit de « Chevalier Écossais », le calvaire et le sang versé par le Christ rédempteur de l'humanité y prennent une valeur exceptionnelle. En conséquence, tout Chevalier est tenu de verser le sien pour son salut et ses Frères, mais surtout pour garder les Temples de Salomon, de Zorababel et sans doute celui de la fin des temps. Au grade de Chevalier de l'Aigle et du Pélican, Jésus est considéré comme le premier Rose-Croix et ses « Surveillants » – les officiers dignitaires de la Loge qui assistent le Vénérable Maître – sont Paul et Pierre. Le pape, qu'il fasse ou non partie de l'Ordre, est « le chef du Chapitre » Rose-Croix (sic).

De façon générale, la Vertu est opposée au Vice tandis que la Justice et la Charité sont les maîtres-mots de ces rituels. L'allégorie des grades ultimes se déroule comme suit :

---

131 Baudouin Decharneux, *Les doctrines des rituels ou les voies de la prudence*, in : *Le Marquis de Gages : La Franc-Maçonnerie dans les Pays-Bas autrichiens (1739-1787)*, dir. Alain Dierkens, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2000, p. 139-144.
Illustration du contre-sceau de la Grande Loge provinciale, p. 96.

132 Le Chapitre de Clermont avec ses quatre hauts grades – Écossais, Élu, Chevalier du Temple et Chevalier Sublime – est déiste et multiplie les appellations pseudo-chevaleresques faisant référence à l'Ordre du Temple.

Le temple ancien de Jérusalem où habitait la Majesté divine se rapporte à l'homme qui doit être le Temple du Saint Esprit. Le Grand Architecte de ce Temple est notre âme qui doit régler et conduire toutes ses actions par l'inspiration divine, et pour les mériter, être exempte de remords.

Difficile de nier que les notions de Saint Jean, de rédemption par le sacrifice et du Temple intérieur possèdent des affinités avec le R.E.R. du très chrétien Willermoz.



Annexe 5. Godefroid de Bouillon, une anecdote templière



Le 15 août 1848, soit un an avant la reconstruction de la tour octogonale de l'église Saint-Jacques, la place Royale accueille la statue démesurée de Godefroid de Bouillon, titré « roi de Jérusalem ». Sur le socle, on lit cependant la date du… 24 août. Il s'agit de celle de la translation définitive des biens de l'Ordre du Temple aux Chevaliers de Malte en 1312 (cf. p. 57, note 79). Le héros est représenté au moment où il part pour la première croisade : il porte une croix templière (sic) sur la poitrine et brandit l'étendard en criant « Dieu le veut ! »[133]. C'est l'époque où le Parlement avait commandé une série de statues pour honorer les personnages mythiques censés avoir préfiguré la Belgique indépendante (1830). Pendant un certain temps, les édiles ont hésité entre Charles de Lorraine qui fut le roi titulaire de Jérusalem et Godefroid de Bouillon qui, en signe d'humilité, prit le titre d'Avoué du Saint-Sépulcre. D'aucuns considéraient Godefroid comme le premier Templier en sa qualité de chevalier du Christ ou gardien du Saint-Sépulcre. Si mon analyse de Saint-Jacques-sur-Coudenberg devait se vérifier, Charles de Lorraine, le « Roi titulaire de Jérusalem », et Godefroid de Bouillon postés devant l'église de la place Royale aurait été l'équivalent des protecteurs du Temple de Salomon à l'instar des Templiers. Les bas-reliefs du monument équestre ont été ajoutés à la fin du 19e siècle.

Des réverbères de ladite place sont ornés de la Croix de l'Ordre équestre du Saint-Sépulcre entourée de la Couronne d'épines du Christ et de la devise « Deus vult » (« Dieu le veut »). L'Ordre du Saint-Sépulcre aurait été fondé par Godefroid de Bouillon après la prise de Jérusalem (1099), ce qui justifie sans doute cette référence. Je n'ai pas pu vérifier s'ils reproduisent un motif plus ancien (19e siècle) ni quelle autorité se trouve à l'origine de cette décoration pour le moins insolite dans un espace public.

Pour l'anecdote, suite à la lettre épiscopale du cardinal Sterckx en 1837, qui interdisait aux fidèles l'appartenance à la franc-maçonnerie, celle-ci amorça un profond changement idéologique. Comme souvent, la répression obtint l'effet inverse de celui qui était escompté. Les Maçons catholiques quittèrent l'Ordre ou ne pratiquèrent plus leur foi et le courant anticlérical en sortit renforcé. Trente ans plus tard, le Grand Orient de Belgique abandonnera toute référence à Dieu, au Grand Architecte de l'Univers. En 1838, dans un esprit de fronde vis-à-vis du Pape et des autorités ecclésiastiques, l'Obédience fit frapper une médaille portant la mention « La Maç... vivra. Dieu le veut ». C'est la devise des

133 Des rituels néo-templiers, très à la mode au 18e siècle, mentionnent Godefroid de Bouillon comme le fondateur de la Maçonnerie, ainsi que la devise « Dieu le veut ! » reprise par l'Ordre du Temple. Et le grade de Chevalier de la Triple Croix présente Hiram comme le symbole du Christ.
Pierre Girard-Augry, *Rituels secrets de la Franc-Maçonnerie templière et chevaleresque*, Dervy, Paris, 1996, p. 267-288. Du même auteur : *Les hauts grades chevaleresques de la Stricte Observance Templière du XVIIIe siècle*, Dervy, Paris, 1995.

croisés, mais également l'une du Chevalier Kadosh, un grade maçonnique auquel le roi Léopold I[er] était censé avoir été initié. Sa statue en pied orne toujours le parvis du Grand Temple de la rue du Persil[134]. Le serpent et la lime feraient allusion à une fable éponyme de La Fontaine. La lime ressemble au poignard symbolique (souvent orné de tibias) du Kadosh. À noter le motif de la médaille, soit une vipère mordant, qui allégorise la calomnie cléricale, et le poignard présent à quelques « Hauts grades ».



Dans les années 1840, le prince Joseph de Caraman de Chimay présida un Ordre du Temple « rénové » dont les statuts furent imprimés à Bruxelles. Il tenta vainement des démarches auprès du Saint-Siège pour que soit levé l'interdit jeté sur l'Ordre.

Au bout de l'axe oblique du Parc et de la rue de la Régence amorcée en 1827, le Palais de Justice devait être coiffé d'une… pyramide et non d'un dôme. Il est dédié à Pallas Athéna (Minerve), une déesse éminemment symbolique pour la franc-maçonnerie, et non à Thémis, déesse de la Justice.

Le monument d'Albert I[er] (1875-1934) au bas du Mont des Arts se trouve dans l'axe du chœur de l'église Saint-Jacques et du vaillant Godefroid de Bouillon. C'est un détail amusant quand on sait qu'en 1917 il avait caressé l'espoir fou de devenir roi de Jérusalem et le gardien des Lieux saints. La même droite reliait autrefois la statue de Charles de Lorraine qui trônait sur la place Royale à son alter ego équestre couronnant la Maison de l'Arbre d'Or de la Grand-Place et rénové en 1854[135]. Paul de Saint-Hilaire avait déjà remarqué cette connivence entre la place Royale et la Grand-Place à travers les deux statues de Charles de Lorraine[136].

134 Cette version est controversée. Jean van Win, *Un roi franc-maçon : Léopold 1er de Belgique*, Éd. Télélivre, Bruxelles, 2015.

135 En 1901, le franc-maçon Adolphe Samyn, architecte du Temple des *Amis Philanthopes* sis rue du Persil, a rénové la Maison des Brasseurs ou de L'Arbre d'or surmontée de la statue de Charles de Lorraine et reconstruit la Maison de l'Étoile, Grand-Place.

136 Paul de Saint-Hilaire, *Bruxelles, Mille ans de mystères*, Rossel, Bruxelles, 1978.

Conclusion : la preuve par les Amis Philanthropes…

Au 18e siècle, la franc-maçonnerie possédait toutes les caractéristiques d'une société discrète, voire secrète par sa branche illuministe chrétienne ou subversive[137].

Trois Bulles papales excommunièrent ou condamnèrent implicitement tous ceux qui appartenaient à une Loge même si elles ne furent que peu appliquées par les pouvoirs en place. C'est ainsi que plusieurs pays catholiques comme la France et les Pays-Bas autrichiens refusèrent d'appliquer l'exequatur, soit l'exécution de ces condamnations de Rome. Toujours est-il que l'empereur Joseph II ne les appréciait guère. Personne n'avait donc intérêt à se vanter du tracé « maçonnique » du Parc Royal de Bruxelles qui n'était pas repérable du premier coup d'œil. D'autant plus que le lieu choisi, le Quartier Royal, était emblématique des autorités autrichiennes et que les papistes occupaient encore massivement les fonctions importantes de l'administration.

La Loge des *Amis Philanthropes* créée en 1798 est issue d'une loge militaire ambulante de la République française qui occupait Bruxelles depuis 1794 après en avoir chassé les Autrichiens. En quittant la capitale pour d'autres théâtres d'opérations militaires, la Loge laissa derrière elle onze officiers français. Augmentés de quelques notables et négociants belges et de fonctionnaires français, ces pionniers installèrent en 1798 la « loge militaire des *Amis Philanthropes* permanente à l'Orient de Bruxelles » sous les auspices des *Vrais Amis de l'Union*. Le même jour, les membres élurent comme Vénérable Maître le Frère Pierre Passenaud qui avait dirigé la Loge *Les Vrais Amis de l'union* à l'époque autrichienne et avait affilié Godecharle, le sculpteur du Parc. L'épithète « militaire » disparut peu de temps après et la Loge reçut ses lettres de constitution du Grand Orient de France. Le nouvel atelier, qui travaillait au Rite français, se développa rapidement : il comptait plus de cent membres quatre ans plus tard. Parmi eux, le général Belliard, futur ambassadeur de France à Bruxelles dont la statue en pied se trouve face au Parc, rue Baron Victor Horta. Après la chute de l'Empire et leur bannissement par Louis XVIII, des régicides qui avaient voté la mort de Louis XVI, s'y affilièrent en nombre. La Loge leur fit bon accueil d'autant plus que les nouveaux venus lui donnaient une plus-value intellectuelle et philosophique. Prieur de la Marne, ancien membre du Comité de salut public et dont les talents d'orateur lui avaient valu le sobriquet de « Crieur de la Marne » est le plus connu d'entre eux.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, il existe un lien tangible entre le R.E.R. et *Les Amis philanthropes* qui pratiquaient à l'origine le Rite Français. Dès sa constitution en 1798, sept des huit maximes gravées au parvis du Temple étaient tirées de la Règle maçonnique adoptée au Convent de Willhelmsbad (1782) fondateur de ce Rite Rectifié successeur de la SOT.

Par ailleurs, si « le Parc maçonnique » est une faribole, on peut se demander pourquoi des francs-maçons, qui risquaient leur réputation, ont collaboré au guide intitulé *Itinéraire*

137 *Les Illuminés de Bavière* (1776).

de la Franc-maçonnerie à Bruxelles[138]. Avec des réserves d'usage, le parcours évoque le tracé de Saint-Hilaire. Une collaboratrice de l'ouvrage réputée pour sa rigueur scientifique, l'archiviste de l'ULB Andrée Despy-Meyer, déclara au journal *Le Soir* le 10 mai 2000 :
Le plan du parc de Bruxelles, articulé autour des deux branches d'un compas, est l'exemple le plus célèbre de la symbolique maçonnique dans l'urbanisme de la ville.

Dans *Parcs et jardins de Bruxelles* (Région de Bruxelles-Capitale, 1993), l'architecte paysagiste Jacques Boulanger-Français reprend l'hypothèse du Parc maçonnique. Dans son *Initiation à la Franc-Maçonnerie* (Marabout, 2007), le coauteur Jean-Michel *Quillardet,* ancien Grand Maître du Grand Orient de France (2005-2008) l'accrédite :
Devant le Palais Royal, le Parc de Bruxelles constitue lui aussi une référence ; on peut y trouver dans le tracé de ses allées et parterres les symboles traditionnels de la franc-maçonnerie.

Dans son *Bruxelles omnibus* (Michel Lafon, Paris, 2019), Patrick Weber est du même avis et sur, son site altaplana.be, le célèbre scénariste et dessinateur François Schuiten y fait allusion.



Mais la preuve la plus indiscutable parce que la plus formelle se trouve dans la conception du timbre officiel dit du premier jour commémorant le bicentenaire des *Amis Philanthropes* sur le thème de la libre-pensée (1798-1998). Gerard Alsteens est le dessinateur du timbre proprement dit (à droite, sans l'oblitération des *Amis Philanthropes*). Comme illustration à gauche sur l'enveloppe, tirée à… cent exemplaires, *Les Amis Philanthropes* ont proposé un plan du Parc de 1790 (env.).



Sur son site, le franc-maçon philatéliste Jean-Pol Ducène, décédé en 2019, confirme le caractère maçonnique du Parc[139]. Il faut savoir que ce type d'enveloppe à thème maçonnique possède dans tous les cas une illustration symbolique du côté gauche. Dans l'ouvrage de Jean-Pol Ducène, on découvre par exemple ceux du 175e anniversaire de la Grande Loge du Luxembourg (1978) et du GODF (1973).

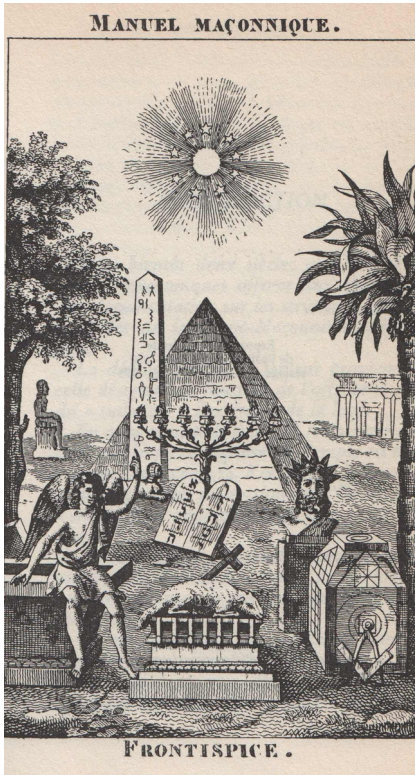
Question : pourquoi donc avoir choisi le Parc s'il n'avait rien de maçonnique ?

---

138 *Parcours maçonnique*, Bruxelles, Société Royale Belge de Géographie, coéd, 2000 (réédition en 2008, p. 51-55).

139 Jean-Pol Ducène, *Une apologie de la thématique maçonnique*, Le Club 92, Erquelinnes, 1998. Timbre du premier jour : collection Joël Goffin.
Sur l'exemplaire en possession du CEDOM, deux exemplaires du timbre des *Amis Philanthropes* y ont été ajoutés. La page porte la dédicace du donateur. Il se fait que ce timbre n'est pas décrit dans l'ouvrage : il est probable qu'il fut émis peu après sa sortie en librairie.

En guise de résumé…



Je reproduis ici le frontispice du *Manuel maçonnique ou Tuileur des divers rites de Maçonnerie pratiqués en France* et publié en 1820 et 1830 par Vuillaume, un « vétéran de la Maçonnerie » comme il se plaît à le dire lui-même !

Par rapport au frontispice de l'édition de 1820, l'auteur a ajouté des hiéroglyphes, neuf étoiles et neuf faisceaux lumineux entourant le soleil.

Ce dessin est remarquable pour ce qui concerne mon étude : le soleil (ou Dieu), l'obélisque[140], « ce rayon de soleil figé », la pyramide, la sphinge, le palmier et la déesse Isis font irrésistiblement penser à l'obélisque de Godecharle qui ne fut jamais placé au bassin rond du Parc de Bruxelles. Rappelons que le plan de 1776 évoquait une pyramide.

En bas à gauche, le frontispice met en exergue « l'Élu » qui apparaît au fronton du Parlement de la Nation, rue de la Loi (cf. chapitre II). Il est également pourvu d'ailes. Il sort d'un tombeau en désignant les cieux de l'index car son âme est immortelle.

Le Temple, les Tables de la Loi, l'agneau couché sur le Livre aux sept sceaux de l'Apocalypse, le chandelier à sept branches et le roi Salomon sont à mettre en relation avec mon étude consacrée à l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg (cf. chapitre III).

Enfin, la vis du compas coïncide avec le centre du cercle de la pierre cubique représentée en bas à droite.

Powerpoint de Pascal Pirotte montrant certains détails

140 Sur la symbolique de l'obélisque au milieu d'un cercle dans les jardins anglais au 18e siècle : Patrizia Granziera, *Freemasonic Symbolism and Georgian Gardens*, in Esoterica. The Journal of Esoteric Studies, vol. V, 2003 (p. 14 et suivantes).
Traduction française du passage consacré à l'obélisque et à la pyramide.

Raisonnement géométrique du prince de Starhemberg

Se référer au plan de la page 27 de cette étude. Le prince de Starhemberg connaissait Bruxelles depuis 1759, année de son entrée dans l'Ordre de la Toison d'Or dont la cérémonie s'était déroulée à l'église abbatiale du Coudenberg.

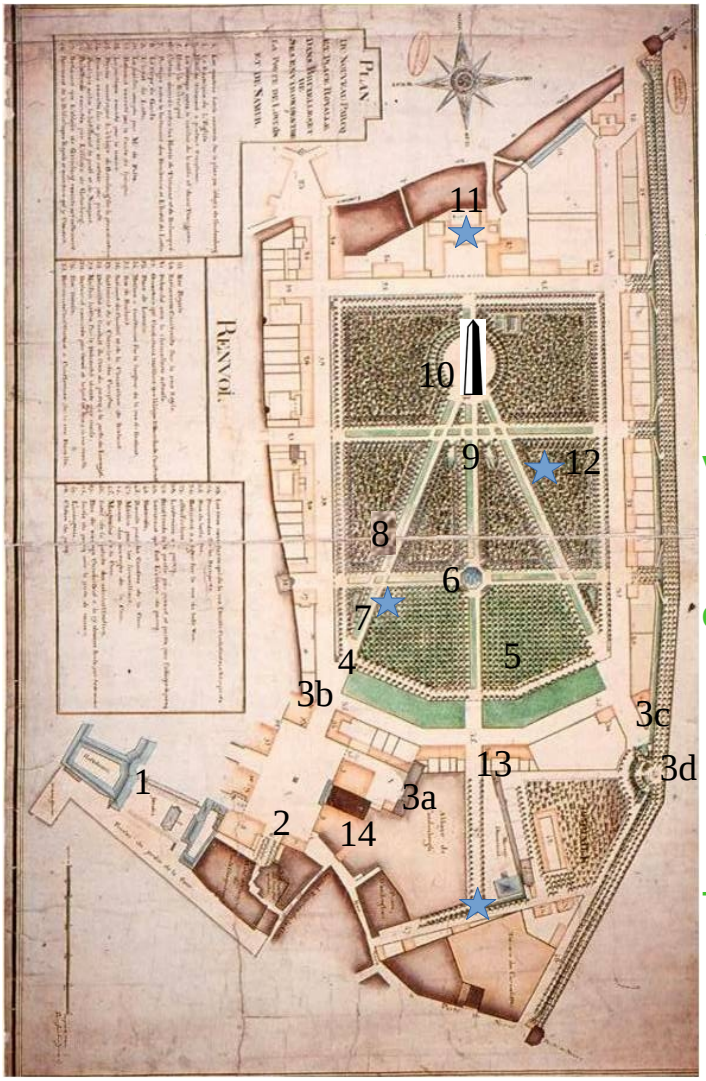
1. Point de visée : statue équestre dorée de Charles de Lorraine (1752) sur le toit de la Maison des Brasseurs ou Maison de l'Arbre d'Or, Grand-Place 10 ;
2. Trouver le lever du solstice d'hiver à la place des Bailles de l'ancien Palais de Charles-Quint (Coudenberg et future place Royale) complètement dégagée suite à l'incendie de 1731 ;
3. En fonction de cette direction solsticiale, positionner la statue de Charles de Lorraine (1775) et l'axe de l'église Saint-Jacques (1776) sur la place Royale ;
4. À partir de la statue de Charles de Lorraine, viser le coucher du solstice d'hiver en traçant l'allée biaise du Parc ;
5. Tracer un rectangle long par deux et trois (le Parc) entre la première enceinte visible sur la plupart des plans d'époque, les boulevards et la rue de Louvain, seules contraintes urbanistiques. Placer les outils maçonniques dans ce lieu orthogonal, Charles de Lorraine tenant la truelle ;
6. Via la première oblique, viser le couchant au solstice d'hiver ;
7. Fixer la vis du compas au bassin rond et tracer l'autre allée biaise de façon à former un angle de 45° ; prolonger la seconde branche du compas au-delà du Parc en visant la rotonde, jamais édifiée, accolée aux boulevards (actuelle place du Trône).
8. Les deux pointes extrêmes du compas du Parc reliées constituent l'alignement suivant : rotonde (Vénus ou Apollon), Saint-Jacques, la statue de Charles de Lorraine et son palais « alchimique », place du Musée ;
9. Sur l'axe du Parc, relier le Trésor de la Toison d'Or, la résidence de Starhemberg, la fontaine octogone, le bassin rond/obélisque et l'allégorie de la justice du fronton du Palais de la Nation rue de la Loi, soit l'Être suprême, l'immortalité de l'âme et la victoire de la Vertu ou de l'Élu par sa droiture morale.



Parcours pédestre dans le Quartier Royal

1. Place du Musée et statue en pied de Charles de Lorraine (p. 43)
2. Place Royale : réverbères, Godefroid de Bouillon et Passage des Colonnes détruit (p. 97 et 30)
3. **3a**. Impasse de Borgendael : trophée « Toison d'Or » ; **3b**. rue Royale 10 : trophée « Toison d'Or » ; **3c.** rue Ducale 2 : lions, trophée « Toison d'Or » et bélier ; **3d**. Enfants (chapitre I, annexe 4, p. 44)
4. Entrée dans le Parc par l'allée centrale (p. 47-48 et 103, point 9)
5. Bas-fond : Madeleine, Pierre le Grand et sur le mur V.I.T.R.I.O.L (p. 23-25)
6. Bassin octogone et termes-Hermès (p. 18 et 48)
7. À gauche puis par l'allée oblique : la Charité (p. 31)
8. Vers le grand bassin : kiosque aux « phénix » (chapitre I, annexe 3, p. 43)
9. Deux groupes sculptés avec enfants et symboles maçonniques (p. 35 et 38)
10. Bassin rond sans l'obélisque projeté (p. 41)
11. Fronton du Palais de la Nation (Chapitre II, p. 57)
12. Diagonale vers la place du Trône : allégorie de la Vérité dans les buissons (p. 61)
13. Revenir par la place des Palais : Palais royal et son Grand Salon blanc (visite 21 juillet à août) - ancienne résidence de Starhemberg (chapitre I, annexe 5) et réverbères (p. 25)
14. Église Saint-Jacques-sur-Coudenberg ou Temple de Salomon (chapitre III, p. 69)

vérifier les heures d'ouverture sur leur site



Justice et Vertu

Vérité

Charité

Toison d'Or

En rapport avec le Parc : *Jardins* par Gian Mario Cazzaniga[141]

La naissance au 18e siècle d'un jardin de nouveau genre, le jardin à l'anglaise, connaît aussi une version maçonnique avec des jardins qui d'un côté interprètent philosophiquement ce genre en tant que recherche et reconstruction d'une condition naturelle originelle, et de l'autre organisent la structure du jardin comme parcours initiatique qui instruit le récipiendaire au regard de l'histoire et des secrets de l'Ordre. En ce qui concerne ces jardins d'empreinte maçonnique, la difficulté d'interprétation découle de la pluralité des cultures présentes dans les loges : un parcours, une statue, un temple, un ermitage, une chaumière, une grotte, une colonne brisée, peuvent donner lieu à des lectures plurielles aussi bien selon l'obédience et le rite que selon les grades différents du même rite. **Il suffit de renvoyer au rite templier de la Stricte Observance et au rite écossais, qui précisément dans la seconde moitié du 18e siècle étaient en train de se codifier.**

Pendant le XVIII[e], siècle on assiste à un débat sur les jardins, ou mieux sur l'art des jardins, dans la période où se réalise le passage du jardin géométrique à la française au jardin paysager à l'anglaise (*Landscape Garden*), débat qu'on retrouve dans la littérature, dans les mémoires de voyage, dans les théories esthétiques et dans la philosophie tout court, où on le retrouve par exemple dans la *Critique de la Faculté de Juger* (1790). Kant voit l'art des jardins en tant que passage de l'architecture à la peinture, concevant ce bel art comme sentiment de la liberté. L'imitation de la nature devient donc construction et perfectionnement de la nature en tant que paysage, c'est-à-dire expression du goût de celui qui bâtit le jardin et faculté de jouissance sentimentale de cette nature perfectionnée de la part de celui qui jouit du jardin, étant capable de le comprendre.

La culture maçonnique fait partie de ce milieu culturel, auquel elle ajoute son interprétation spécifique du jardin par des symboles, des personnages historiques, des renvois culturels qui font partie de sa symbolique et de son parcours initiatique qui, dans cette période, trouvent un lieu privilégié dans le jardin à l'anglaise, surtout dans la version qu'on peut appeler *jardin de mémoire*. Nous trouvons par exemple dans le jardin de Stowe, bâti à partir de 1733 tout près de Londres par lord Cobham, qui était franc-maçon, un parcours de temples et de figures exemplaires de l'antiquité classique qui va du temple de la *Vertu Ancienne* au temple de la *Vertu Moderne*, puis au temple des Bretons Illustres (*British Worthies*) et enfin au *Temple de l'Amitié*, parcours modelé sur la loi morale des hommes de bien et loyaux (*good Men and true*) affirmée par les *Constitutions* d'Anderson. L'adjonction d'un *Temple de la Liberté* de type gothique constitue une réaffirmation de ce modèle éthique et une contestation de l'autoritarisme de la cour par le libéralisme *whig*, tout à fait conforme aux « anciennes libertés » du peuple saxon, dont gothique était alors un synonyme. Il s'agit d'un modèle qui devait bientôt se répandre dans toute l'Europe continentale.

Il est possible d'établir un parallèle entre le jardin paysager et la philosophie maçonnique de l'histoire. D'un côté, nous voyons dans ce projet de jardin le perfectionnement de ce

141 *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie*, dir. Pierre-Yves Beaurepaire, Armand Colin, Paris, 2014.

que la nature a seulement esquissé. Il s'agit d'une conception du rapport entre l'homme et la nature qui fait partie de l'esprit du temps : chez Rousseau, qui ne fut pas franc-maçon mais auquel furent dédiés de nombreux jardins d'empreinte maçonnique, nous la retrouvons par exemple dans sa *Nouvelle Héloïse* (4e partie, lettre XI). À Saint-Preux qui, saisi d'admiration à l'égard du jardin secret, ombreux et verdoyant, lui dit : « Ce lieu est charmant, il est vrai, mais agreste et abandonné ; je n'y vois point de travail humain…. », Julie répond : « Il est vrai… que la nature a tout fait, mais sous ma direction, et il n'y a rien là que je n'aie ordonné ». De l'autre côté, l'initiation maçonnique est conçue de la même manière comme perfectionnement par un passage à une nouvelle dimension existentielle, qui demande à son tour un long travail de perfectionnement de l'initié visant à « dégrossir la pierre brute ». Par cette convergence entre le changement et le retour à la nature originelle, par cette identification du perfectionnement de l'homme et de celui de la nature, une rencontre passionnante se réalise entre *imitatio* classico-médiévale et autopoïèse (autoproduction) moderne, tandis qu'un projet moral fondé sur l'identification de vertu et bonheur va se dessiner. Cette identification de l'action humaine à l'ordre cosmique révèle une origine néo-stoïcienne qui se représente au 18e siècle dans les Lumières et dans la littérature maçonnique, en soulignant le rôle autonome de l'action humaine, ce qui sera aussi le message du néoclassicisme avec sa préfiguration d'un monde de beauté, fils des idéaux esthétiques de l'antiquité classique.

Dans l'expérience anglaise, ainsi que dans de nouvelles élaborations en Europe continentale, ce genre de jardin se partage entre le *jardin de nature*, qui vise l'intégration avec le paysage en stimulant la contemplation et la méditation philosophiques, et le *jardin de mémoire*, riche de monuments et de ruines, tourné vers la reconstruction d'un héritage culturel et la réflexion sur l'histoire humaine. Dans les expériences de jardins d'inspiration maçonnique on emploie surtout ce deuxième genre de jardin, qui peut entrelacer pédagogie et liturgie dans l'éducation aux mystères des nouveaux adeptes. Dans ces expériences, les constructions dans le jardin ou le parc se posent en tant que références historico-culturelles, une sorte de carrefour entre *wunderkammern,* histoire de l'homme par *exempla* et musée en plein air, où musée signifie ici une expression directe des *Neuf Muses*, aussi bien sous forme de bâtiments et pavillons (le kiosque ou pagode chinois, le temple grec, la pyramide ou le sphinx égyptiens, la chapelle romane, la tour gothique ou saxonne ou templière, la ruine druidique, etc.) que sous forme de rochers, grottes, cavernes artificielles, nymphées, fontaines, bassins, cours d'eau artificiels avec des passerelles, labyrinthes, statues, vases et pierres tombales d'origine ou d'imitation gréco-romaines. Dans ce cadre, le jardin finit par s'ajouter au temple grec, à la cathédrale chrétienne et au théâtre de la Renaissance en tant qu'œuvre de mémoire et de reclassement, symbole et synthèse de l'ordre du monde.

De cette culture qui mêle ordre et reclassement font partie les tableaux, les estampes et les mémoires de voyage concernant les ruines, vues non seulement en tant que trace et mémoire mélancolique du passé mais aussi en tant qu'œuvre humaine qui se fait nature, qui devient elle-même paysage. Il s'agit de peintures contemporaines, mais il faut remarquer que certains modèles de peinture paysagère du XVIIe siècle, de Salvator Rosa

à Claude Lorrain et Nicolas Poussin, continuent à être influents dans la reproposition au 18e siècle de ruines, statues, urnes funéraires, colonnes brisées qui ornent les jardins paysagers en devenant elles-mêmes une partie du paysage.

La diffusion continentale du jardin à l'anglaise se réalisa dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle. En France, on trouve de nombreux jardins d'inspiration maçonnique, tels que le parc Monceau (Paris), bâti par Louis Philippe Joseph duc de Chartres, Grand Maître du Grand Orient de France, avec la ferme suisse, la pagode, la pyramide, les ruines féodales, le temple romain etc., le parc de Mauperthuis du marquis de Montesquiou-Fezensac, bâti par Ledoux, avec des grottes de rocaille et une pyramide dans laquelle on entrait en passant sous un portique soutenu par deux colonnes, le Désert de Retz, bâti par François Du Jonquoy, sieur de Monville avec la Colonne détruite, le Temple au dieu Pan, la Tente Tartare et d'autres constructions, le parc de Méréville bâti par le financier et marquis Jean-Joseph Laborde, avec une vingtaine d'édifices, parmi lesquels le Temple de la Piété Filiale, la Colonne Trajane, l'Île Natalie et son bosquet d'essences variées, le cénotaphe de Cook, etc., le parc d'Ermenonville, bâti par le marquis René-Louis de Girardin, avec le Temple de la Philosophie Moderne, qui reproduisait le temple de la Sibylle à Tivoli, la grotte des Naïades, la prairie arcadienne, l'Autel de la Rêverie et l'Île des Peupliers, où Rousseau fut enterré, tandis que Court de Gebelin fut enterré dans le jardin de Franconville-la-Garenne de la comtesse d'Albon, un jardin de mémoire où figurait également une Caverne de Young. En Italie, se manifeste une influence française avec la villa Multedo à Pegli (Gênes) et la villa Torre de' Picenardi (Crémone), et une influence allemande à Saonara et Altichiero (Padoue) ainsi qu'au parc royal de Monza (Milan), tandis qu'on enregistre une influence anglaise avec Sir Hamilton, ambassadeur à Naples, dans le jardin à l'anglaise du Palais Royal de Caserta. **Il faut remarquer que les propriétaires et constructeurs de ces jardins étaient tous des membres de la grande noblesse européenne qui manifestaient des intérêts ésotériques et qui étaient souvent intéressés par des projets rosicruciens. Il faut aussi signaler une diffusion dans les zones germaniques et slaves, où l'identité maçonnique des jardins fut peut-être encore plus marquée.** Le parc de Wörlitz, redessiné avec des clés ésotériques par le prince Léopold de Anhalt-Dessau à partir des années 1780, est tout à fait significatif. L'initié y suivait un parcours sapiental qui le conduisait au temple, dont le souterrain contenait des statues de divinités égyptiennes. Dans le parc, il y avait une petite île, la *Rousseauinsel*, avec reproduction de la tombe de Rousseau à l'Île des Peupliers d'Ermenonville, tandis que le dessin d'une autre île, La Pierre (*Der Stein*), parsemée d'anciennes ruines, rappelle le golfe de Naples et le *Grand Tour* du prince. Wörlitz inspira à Goethe les pages sur le parc dans ses *Affinités Électives* (*Die Wahlverwandschaften*), un roman où les allusions maçonniques sont fréquentes, par exemple dans le discours du maçon sur la déposition de la pierre inaugurale. Rappelons encore, dans le duché de Schleswig, *Louisenlund*[142], du prénom de la fille de Frédéric V roi de Danemark, femme du prince Charles de Hesse-Cassel, dirigeant de la SOT et

142 Dans les archives du Danske Frimurerorden, Charles de Hesse (cf. p. 80) écrit que le jardin de Louisenlund comporte trois chemins, à savoir un alchimique, un théosophique et un maçonnique.

constructeur d'un parc plein de références culturelles et ésotériques. Le parc devint un lieu de pèlerinage ésotérique avec des visiteurs de tous les pays d'Europe, parmi lesquels le comte de Saint-Germain, qui fut hébergé par le prince et y fut enterré en 1784. Signalons enfin *Arkadia* près de Varsovie, un parc bâti, à partir de 1778, par la princesse Elena Radziwillowa, qui fut initiée dans la société des Mopses, dont les rituels influencèrent l'iconographie du parc.

Dans le jardin à l'anglaise, la « naturalité » constitue un projet de reconstruction et de perfectionnement du milieu naturel, un désir de retour à une nature originelle qui se réalise par une idée plus haute d'anthropisation. Une expérience semblable se réalise dans l'art de tisser les tapis, où le dessin est une reconstruction symbolique du milieu par des plantes et des animaux, parfois des jardins et des paysages, ce qui nous rappelle la symbolique des tapis de loge. Dans les loges francophones aujourd'hui le tapis est devenu tableau, tandis qu'à l'origine il s'appelait tapis, qui est encore sa dénomination, *teppich* (tapis), dans les loges germanophones, où au 18e siècle on travaillait rituellement en français. Dans les loges anglophones, il s'agit plutôt de *tracing-board* (littéralement tracé de la table, c'est-à-dire un rectangle où on dessine des symboles maçonniques), ce qui renvoie aux débuts de la franc-maçonnerie, quand les tenues se faisaient dans des tavernes où on dessinait à la craie sur le plancher les symboles rituels, de sorte qu'on pût les effacer avec une éponge humide. Puis, on employa des peintures sur toile, qu'on déroulait au moment du travail rituel, tout en défendant d'écrire ou de dessiner les secrets de l'Ordre. **Entre jardin d'inspiration maçonnique et tapis de loge, il y a non seulement communauté de lecture symbolique du rapport entre l'homme et la nature, mais aussi correspondance de fonctions et d'images, des corps célestes au temple et à la pyramide, de la colonne brisée au pont, de la ruche au serpent et à la grenade, sans parler de la présence de symboles maçonniques tels que l'équerre, le niveau, le compas, le maillet etc. Le jardin d'inspiration maçonnique nous apparaît donc comme un grand tapis de loge dont profanes et initiés peuvent se réjouir tous les deux, mais par des voies différentes de compréhension.**

Le parcours initiatique comportait à l'origine des épreuves physiques fatigantes de la terre et de l'air, de l'eau et du feu, évoquées par l'acte II de la *Flûte Enchantée* de Mozart, qui pouvaient mieux se réaliser dans des lieux retirés, tels que des tours, des grottes ou des ermitages. Ce parcours prenait forme par stations comme une histoire parallèle de l'humanité et de l'individu – nous renvoyons ici à L'Éducation *du genre humain* de Lessing. **Les jardins d'empreinte maçonnique furent au XVIII^e^ siècle, comme ils le furent encore au 19e^e^ siècle, des lieux privilégiés d'élaboration et de recueil d'une encyclopédie iconographique qui attirait des visiteurs dans une sorte de pèlerinage laïque, ainsi qu'un lieu réservé aux cérémonies initiatiques, l'identité sociale des propriétaires étant suffisante pour échapper au danger d'interruption par la force publique, garantissant ainsi l'achèvement du rite[143].**

143 Interdits au public par les Autrichiens, les révolutionnaires français rendirent les bas-fonds enfin accessibles.

La plupart de ces jardins ont aujourd'hui disparu, et ceux qui restent ont souvent connu de profondes transformations. Il nous reste toutefois une documentation littéraire et iconographique suffisante pour pouvoir étudier ces expériences fascinantes de « construction de la nature » et de relecture de l'histoire humaine par stations, parfois projetées et souvent employées pour devenir le lieu d'un parcours initiatique, dont les principes spirituels et philosophiques constituaient une partie de la culture des Lumières, ainsi que de la période néoclassique et protoromantique européenne.

* * *

Franc-maçonnerie, espace public et vie de société
Pierre-Yves Beaurepaire[144]

Comme l'ordre s'est insinué et épanoui dans les interstices de la société d'Ancien Régime, la Maçonnerie de société dialogue entre la cour et la ville, le temple et l'univers profane, joue des frontières incertaines entre espace privé et espace public, des échos que le second reçoit du premier, déforme, amplifie, étouffe aussi, pour se ménager un espace autonome mais susceptible d'être scruté par le public. Dans ce jeu de société concurrentiel, les acteurs ont en effet compris très tôt les enjeux et l'ambiguïté de la « publicité ». Il faut manifester qu'« en être » est signe d'élection et de distinction, mettre en scène la bienfaisance et les vertus maçonniques, sans dévoiler les secrets de l'initiation, susciter l'intérêt du profane mais le tenir à bonne distance, celle qui sied au spectateur. La publicité informe l'espace public mais elle distingue également.

Le jardin anglais
Nathalie de Harlez de Deulin, historienne des jardins, Dr. en Histoire, Art et Archéologie :
Les jardins emblématiques [du 18e siècle] traduisent les aspirations de membres de l'aristocratie ou de la bourgeoisie éclairée, hauts dignitaires, ecclésiastiques, hommes d'affaires, de lettres, de sciences, maîtres de forges ou industriels dont la plupart sont acquis aux idées de la franc-maçonnerie.

144 Pierre-Yves Beaurepaire, *Franc-maçonnerie, espace public et vie de société*, Presses universitaires François-Rabelais, p. 33-53. En ligne.

L’université et l’étude des espaces maçonniques en Belgique

Le symbolisme caché du jardin [de Schwetzingen dans le Bade-Wurtemberg] aurait été clair pour les personnes du 18e siècle. Ils étaient habitués à penser en symboles et à lire les indices visuels dans le paysage, une compétence que la plupart des visiteurs d'aujourd’hui ne possèdent plus. Le fait même que cette compétence a été perdue a contribué à de nombreuses interprétations erronées et omissions dans la recherche académique concernant non seulement le jardin de Schwetzingen, mais aussi de nombreux autres jardins historiques en Europe. L’étude du cas du jardin de Schwetzingen a été le point de départ de l’organisation d’un colloque sur le thème du symbolisme dans les jardins du 18e siècle. Le colloque, dont les articles sont rassemblés dans ce volume, visait à clarifier les erreurs d'interprétation courantes et à stimuler la recherche interdisciplinaire et la coopération internationale entre les experts dans le domaine des études religieuses, de l'ésotérisme occidental, de l'iconographie, de l'histoire de l'art et de la conception de jardins. […]

Au cours du processus de production de ce volume, un certain nombre de choses sont apparues. Tout d'abord, de nombreux auteurs ont exprimé qu'ils se sentaient plutôt incompétents pour discuter du thème du colloque – indépendamment de leur expertise dans divers domaines d’étude pertinents – parce que jusqu’à présent, les jardins maçonniques n’ont pratiquement pas fait l’objet d’études académiques, et qu’il n'existe donc pratiquement aucune littérature pertinente, aucun corps de référence. Pour l’un des auteurs pressentis, cela a même été une raison pour se retirer, ce qui est regrettable car cela entraîne l'absence des Pays-Bas [c’est également le cas de la Belgique] dans l’analyse des jardins maçonniques en Europe.

Malheureusement l'argument est justifié. Il est sans doute le résultat du manque d'attention que le symbolisme des mouvements ésotériques a reçu dans le monde académique dans le passé. La création de chaires universitaires pour l'étude de l'ésotérisme occidental et de la franc-maçonnerie a amorcé un changement assez récent, mais il faudra probablement un certain temps avant que les étudiants de disciplines telles que l'histoire de l'art soient formés de manière aussi approfondie au symbolisme ésotérique qu'au symbolisme chrétien.

Andréa A. Kroon, Jan A.M. Snoek, *Understanding Symbolic and Masonic Historical Gardens: New Insights into a Neglected Category of Cultural Heritage*, OVN conference papers 2006

Bibliographie généraliste sur les jardins d'inspiration maçonnique

En Europe

CAZZANIGA G.M., *Giardini settecenteschi e massoneria : il giardino di memoria*, in Id. ed., Storia d'Italia. Annali 21: La Massoneria, Einaudi, Torino, 2006 pp. 120-39
CURL J. S., *The Lanscape Garden and Freemasonry*, Ars Quatuor Coronatorum, CXVI (2003) pp. 83-126
CURL J. S., *The Art and Architecture of Freemasonry, an Introductory Study*, Batsford, 2002
GÜNTHER, Harri und Volkmar Herre, *Gärten der GoetheZeit*, Edition Peter Lang, Leipzig, 1993
HAJÓS G., *La Franc-maçonnerie et le jardin anglais du XVIII^e siècle avancé en Autriche*, Studies on Voltaire and Eighteenth Century [=SVEC], vol. 265, Oxford, 1989, pp. 1503-15
OLAUSSON M., *Freemasonry, occultism and the picturesque garden towards the end of the eighteenth century*, Art History 8, 1985, pp. 413-33
REINHARDT H., *L'influence de la Franc-maçonnerie dans les jardins du XVIII^e siècle*, in Cresti C. éd., Massoneria e architettura, Bastogi, Foggia, 1988, pp. 87-94
SVIRIDA I., *Le jardin naturel et la Franc-maçonnerie*, SVEC, vol. 263, 1989, pp. 311-13

En France

BALTRUSAITIS J. ET MOSSER M., *JARDINS EN FRANCE 1760-1820 : PAYS D'ILLUSION, TERRE D'EXPÉRIENCES*, CAISSE NATIONALE DES MONUMENTS HISTORIQUES ET DES SITES, CATALOGUE DE L'EXPOSITION, HÔTEL DE SULLY, 18 MAI-11 SEPTEMBRE 1977, PARIS, 1977
BARIDON M., *The Garden of the Perfectibilists. Méréville and the Désert de Retz*, Tradition and Innovation in French Garden Art. Chapters of a New History, Dixon Hunt J.-Conan M. eds., Pennsylvania U. P., Philadelphia, 2002, pp. 121-34
CENDRES J. et RADIGUET CHL., *Le désert de Retz : paysage choisi*, Stock, Paris 1997 et rééimpr. Éd. de l'Éclat, Paris, 2009
CONSTANS MARTINE, *Bagatelle dans ses jardins*, Action artistique Ville de Paris, 1997
SALMON J.ET MOSSER M., *Le jardin de Méréville*, Éd. de l'Yeuse, Paris, 2004

Liste aimablement fournie par Pierre-Yves Beaurepaire,
professeur d'Histoire moderne à l'Université de Nice Sophia-Antipolis.

Symbolique de l'obélisque et des sphinx dans les jardins

JEAN FRICKE, *Le prince Charles-Joseph de Ligne, franc-maçon,* dans *Nouvelles Annales, Prince de Ligne : tome 16*, Librairie Honoré Champion, Paris, 2003, p. 40-74
JEAN-MARCEL HUMBERT, *Les fabriques égyptisantes entre exotisme et ésotérisme dans Histoires de jardins : lieux et imaginaires*, dir. Jackie Pigeaud et Jean-Paul Barbe, Puf, Paris, 2001, pp. 181-201
HELMUT REINHARDT, *L'influence de la Franc-maçonnerie dans les jardins du XVIII^e siècle*, dir. Anon Feliu, C., *El langage occulto del jardin : jardin y metafora*, Ed. Complutensa, 1996, p. 181-208

Bibliographie sommaire

ROLAND BERMANN, *L'Ésotérisme du Grade de Maître Écossais de Saint-André au Rite Écossais Rectifié*, Dervy, 2001
DENIS COEKELBERGHS, Pierre Loze, *1770-1830 : autour du Néo-classicisme en Belgique*, Crédit Communal, Bruxelles, 1985, p. 105-107
G. DES MAREZ, *Guide illustré de Bruxelles : monuments civils et religieux*, Touring club royal de Belgique, 1958
G. DES MAREZ, *La Place Royale à Bruxelles : genèse de l'œuvre, sa conception et ses auteurs*, Hayez, Bruxelles, 1923
ALAIN DIERKENS (dir.), Le Marquis de Gages : *La Franc-Maçonnerie dans les Pays-Bas autrichiens (1739-1787)*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2000
JACQUES DUBREUCQ, *Bruxelles 1000, une histoire capitale : volume 7*, chez l'auteur, Uccle, 1999 (ou dans les bibliothèques).
XAVIER DUQUENNE, *Le parc de Bruxelles*, CFC-Éd., Bruxelles, 1993
MICHÈLE GALAND, *Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens : 1744-1780*, Éd. ULB, 1993
LOUIS HYMANS, *Bruxelles à travers l'Histoire (3 vol.)*, Bruylant, Bruxelles, 1884
RENÉ LE FORESTIER, *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste aux XVIIIe et XIXe siècles*, Éd. A. Faivre, Paris, Aubier-Montaigne, 1970
CHRISTOPHE LOIR, *Bruxelles néoclassique*, CFC-Éd., Bruxelles, 2009 (rééd. 2017) Jérôme Rousse-Joseph
JOSEPH LACORDAIRE, *Jésus dans la tradition maçonnique*, Desclée, 2003
PAUL DE SAINT-HILAIRE, *Bruxelles, Mille ans de mystères*, Rossel, Bruxelles, 1978
ARLETTE SMOLAR-MEYNART et ANDRÉ VANRIE, *Le Quartier royal*, CFC-Éd., Bruxelles, 1998 Luc Somerhausen, WILLEM VAN DEN STEENE, *Le Palais de la Nation*, Éd. Sénat, Bruxelles, 1982
Robert VAN LOO, Les Bijoux Rose-Croix, Dervy, Paris, 2006.
JEAN VAN WIN, *Bruxelles maçonnique : faux mystères et vrais symboles*, Cortext, Marcinelle, 2007 (rééd. Télélivre, Bruxelles, 2012)
JEAN-MARC VIVENZA, *Les élus coëns et le Régime Écossais Rectifié : de l'influence de la doctrine de Martinès de Pasqually sur Jean-Baptiste Willermoz*, Le Mercure Dauphinois, Grenoble, 2010

Archives générales du Royaume (AGR)
CEDOM (Centre d'études et de documentation maçonnique, Bruxelles), catalogue en ligne
Le Patrimoine monumental de la Belgique : Bruxelles : vol. 01, tome C : Pentagone : N-Z, Mardaga, 1994

Principale source non exploitée sur place :
Archives de la Cour et de l'État à Vienne (Österreichischen Staatsarchivs)

Crédit iconographique

Couverture : Christopher Simon (2017)
p. 9 plan de Paul Saint-Hilaire modifié par Pascal Pirotte
p. 13, 27, 42 http://mvmm.org
p. 18 MRBAB inv. 2721
p. 22 BnF
p. 23 Stib
p. 24 Vuillaume, *Manuel maçonnique ou Tuileur des divers rites de Maçonnerie pratiqués en France*
p. 25, 30, 43-46, 73, 75, 78, 80, 94 Eve Izquierdo Prieto
p. 40 Philippe de Spoelbergh
p. 44, 53 wikipédia
p. 48, 94 © Gallica BnF
p. 56 © Musée de la franc-maçonnerie
p. 57 Daderot
p. 68 Nicolas Delanois
p. 77 Google Earth

La plupart des sources iconographiques se trouvent en notes de bas de page.
Tous les éléments constitutifs de ce texte relèvent, à ma connaissance, du domaine public ou, si ce n'est pas le cas, sont publiés avec l'accord des détenteurs des droits.

S'il n'en était pas ainsi pour l'un ou l'autre document, soyez aimable de m'en avertir : l' (les) élément(s) concerné(s) serai(en)t immédiatement retiré(s).

Document réalisé grâce à Libre Office

Table des matières

Avant-propos : La franc-maçonnerie dans les Pays-Bas autrichiens....7
Chapitre I : Le Parc de Bruxelles ou le Plan Parfait ?.... .9
Description du Parc maçonnique....9
1. Le commanditaire : le prince de Starhemberg....10
Parcours maçonnique de Starhemberg.... .12
2. L'architecte Barnabé Guimard ou Gilles Barnabé Guymard de Larabe....15
Esquisses du Parc : 1775 et 1776.... .17
3. L'ornemaniste : le sculpteur Gilles-Lambert Godecharle....18
4. Le dédicataire : Charles de Lorraine....19
Charles de Lorraine était-il franc-maçon ?....19
Les bas-fonds du Parc de Bruxelles....23
Ornementation « alchimique » ?....26
Géométrie et structure maçonniques du Parc.... .29
La griffe du Maître ?....35
Annexe 1. Un avatar de la maquette de Godecharle ?....39
Vue d'artiste de l'obélisque de Godecharle au bassin rond....41
Annexe 2. Médailles de Minerve aux Trois Palmiers (Leipzig)....42
Annexe 3. Le Phénix au rond-point du Parc ?....43
Annexe 4. La Toison d'Or à l'entrée du Parc ?.... .44
Annexe 5. La résidence de Starhemberg et la Toison d'Or dans l'axe du Parc....47
Annexe 6. Un Philalèthe parrainé par Charles de Lorraine ?.... .49
Annexe 7. Le Parc Royal « au plus haut des cieux ».... .51
Annexe 8. Plan du Parc de Bruxelles par Joachim Zinner (env. 1780).... .53
Annexe 9. Tableau d'Apprenti avec les outils maçonniques....54
Chapitre II : Symbolique du fronton du Palais de la Nation....57
Historique et description....57
Deux esquisses du fronton....63
Le Parc de Bruxelles vu de l'Orient symbolique....65
Le Phénix : Perit ut vivat !....67
Le Delta au fronton....68
Chapitre III : L'ésotérisme chrétien de Saint-Jacques-sur-Coudenberg.... .69
Historique.... .69
Description.... .71
Symbolique chrétienne et maçonnique ?....75
Hiram ou le Christ ?.... .78
Le Maître Écossais de Saint-André au Rite Écossais Rectifié.... .80
Annexe 1. Plan de l'église Saint-Jacques.... .82
Annexe 2. 1717 et Yahvé : année cryptée ?....83
Annexe 3. Première esquisse de la fresque du fronton ?....84
Symbolique de l'Adoration de l'Agneau....85
« Voici l'Agneau de Dieu… ».... .87
La Loge comme une ruche au Quartier Royal....89
Un architecte illustre inconnu à Bruxelles....93
Annexe 4. Le marquis de Gages....95
Annexe 5. Godefroid de Bouillon, une anecdote templière.... .97
Conclusion : la preuve par les Amis Philanthropes….... .99
En guise de résumé….....101
Raisonnement géométrique du prince de Starhemberg.... .102

Parcours pédestre dans le Quartier Royal.....103
En rapport avec le Parc : *Jardins* par Gian Mario Cazzaniga.....104
Franc-maçonnerie, espace public et vie de société.....108
L'université et l'étude des espaces maçonniques en Belgique.....109
Bibliographie généraliste sur les jardins d'inspiration maçonnique.....110
Bibliographie sommaire.....111
Crédit iconographique.....113

Éditeur responsable :
Joël Goffin
B-rue Bayard, 14 à 1420 Braine-l’Alleud